

[Sorte de Keepsake]   124

Morceaux choisis
d'inspiration romantique –
(Moyen Âge, J. d'Arc, Napoléon, Religion, Fantastique, –

Le prêtre (Messe, office, bréviaire)
pp 49-56

p. 191 G. Sand ?

+ Hugo, [illegible]

[table à faire !]

ILLUSTRATIONS.

Album de Gravures.



VERSAILLES.

Quelle infinie distance sépare le Versailles de 1837 du Versailles de 1659 ! Quand il n'y avait à cette place, chargée de pierres et de marbres, que des arbres séculaires, Henri IV y venait relancer le cerf; Louis XIII quittait les forêts de Saint-Germain pour les bois de Versailles, et, quand la nuit le surprenait, le roi couchait dans un cabaret de la route, ne se doutant guère que, non loin de ce triste abri, s'élèverait une maison assez vaste pour contenir le plus grand roi et le plus grand siècle de la France. Peu à peu Louis XIII se hasarda à faire de son rendez-vous de chasse un petit château tout en briques.

Enfin, en 1660, le véritable roi du château de Versailles, celui qui devait élever ces murailles et les peupler d'hôtes de génie, Louis XIV paraît, et à sa voix cet informe chaos est remplacé par une magnificence pleine d'art et de goût. En vain la nature et la disposition des lieux semblent mettre des obstacles invincibles aux volontés du jeune monarque : ces obstacles sont tous surmontés, à force de persévérance et de dépenses

infinies. Mansard élevait les plafonds que Lebrun chargeait de chefs-d'œuvre ; Le Nôtre disposait les jardins et répandait dans ces terrains arides des fleuves entiers, détournés de leur cours naturel par une armée de travailleurs ; Girardon et le Puget peuplaient ces rivages, ces bosquets, ces grottes humides, d'une armée de nymphes, de tritons, de satyres, de tous les dieux de la plus gracieuse mythologie ; et quand enfin le palais fut bâti et digne du roi, Louis XIV, Colbert, le grand Condé, tous les maîtres du dix-septième siècle, en prirent possession, et avec eux tous les grands esprits de cette belle époque, les rois de la pensée et de la poésie ; et n'oublions pas d'autres puissances qui voyaient à leurs pieds les rois aussi bien que les poëtes : Henriette d'Angleterre et mademoiselle de La Vallière, madame de Montespan et Anne d'Autriche. La poésie et la gloire militaire inaugurèrent le château de Versailles ; Louis XIV le remplit de sa grandeur, de ses amours, de son courage et des austères préoccupations de sa vieillesse, si chargée de majesté, de tristesse et de résignation.

Lorsque l'Europe, enhardie par nos revers, voulut imposer au grand roi une paix humiliante, la France, épuisée d'hommes et d'argent, était dans la consternation; l'alarme était à Versailles. Les ministres, effrayés des progrès du prince Eugène, avaient proposé au roi de se retirer derrière la Loire, au château de Chambord. Indigné de ce lâche conseil, Louis, contre l'avis de tous, décida que la seule réponse à faire à l'Europe, c'était la guerre; et Villars fut mandé à Versailles. Dans un élan magnanime et pour payer les premiers frais de la guerre, le roi n'hésita pas à dépouiller son palais de ses plus riches ornements. Les lauriers de Denain payèrent largement ce sacrifice, et, pour n'avoir pas désespéré de l'honneur français, Louis XIV mourut dans toute la dignité de sa gloire.

Le roi mort, après quelques années consacrées à l'enfance de

son jeune successeur, le palais de Versailles ouvrit ses portes à un autre maître. C'en est fait, toute cette grandeur, toute cette pompe dont s'entourait la majesté de Louis XIV, s'effacent et disparaissent peu à peu ; l'art correct, le goût sévère du grand roi, font place à un ornement contourné, affecté, et plus joli que régulier et simple. Les petits appartements remplacèrent les vastes galeries; le roi fut plus souvent dans le boudoir que dans la salle du trône. Louis XV mourut à temps pour que le palais de Louis XIV fût sauvé, non pas d'une ruine complète, mais d'une restauration complète, ce qui eût été plus triste qu'une ruine.

La royauté affaiblie du malheureux Louis XVI n'était plus assez grande pour remplir à elle seule cet immense palais. Ce prince et la reine Marie-Antoinette préféraient la simplicité du Petit-Trianon à la splendeur de la demeure de Louis XIV.

Enfin, il y eut un jour où le peuple de Paris s'en vint chercher à main armée le roi et la famille royale. Versailles ouvrit ses portes à une multitude furieuse. Le lendemain, le château était désert et la famille royale n'y devait plus rentrer.

Pendant la révolution, des vandales proposèrent de morceler le château de Versailles pour le vendre. L'élévation de Bonaparte au consulat sauva ce monument. Devenu empereur, Napoléon songea à le rétablir dans sa grandeur première ; mais la guerre d'Espagne et la campagne de Russie emportèrent ce projet avec bien d'autres.

Louis XVIII, à son avénement au trône, songea à rétablir la cour à Versailles. On répara les façades du château, on éleva un nouveau pavillon; on restaura les peintures et les dorures des grands appartements; mais l'arrangement intérieur et l'ameublement auraient entraîné des dépenses devant lesquelles la prudence de Louis XVIII recula. Les choses restèrent dans le même état sous le règne de Charles X.

Aujourd'hui, une grande pensée a donné au château de Versailles une destination nouvelle ; d'un palais consacré à l'apothéose d'un seul homme, elle a fait le palais de toutes les grandeurs nationales, confondant et rassemblant toutes les gloires de la France dans un même sanctuaire, comme elles n'ont eu qu'une même patrie.





APPARITIONS.

Un soir, par une belle nuit d'été, à la vive clarté de la lune, nous nous promenions, Théodore et moi, tout pensifs. Ce n'était déjà plus le jeune et bouillant Théodore, ivre de vin et d'amour et qui évoquait en chantant, autour de sa trentième année joyeuse et rebondie, toutes sortes de figures riantes, à la lèvre vermeille, au tendre sourire, aux pieds légers, aux mains blanches comme la neige. Non, ce n'était plus le même homme! A force d'avoir passé les nuits dans l'ivresse poétique et les journées dans les enivrements de l'amour, à force d'avoir prêté son oreille et son cœur à cette voix intérieure qui lui parlait sans fin et sans cesse au-dedans de lui même ; à

force d'avoir poursuivi l'idéal jusqu'à en perdre haleine, Théodore était vaincu. Sa tête était chauve, son cœur était triste, son enthousiasme s'était attiédi comme fait l'écume du vin échappé à la bouteille; il ne courait plus, il marchait à peine; il cherchait l'ombre et le silence dans la nuit, et il évitait en soupirant les joyeuses tavernes, si remplies autrefois pour lui de grosse joie et d'apparitions tendres, idéales ou bouffonnes. Pauvre, pauvre Théodore! l'imagination, cette belle fille qui lui prêtait en souriant sa blanche épaule et qui le guidait dans le chemin du conte, comme fait le chien de l'aveugle, l'avait tout à coup abandonné au milieu du chemin. L'inspiration, cette fée attentive, qui éclairait son passage de mille lueurs scintillantes, avait tout à coup soufflé sur ces lumières du cerveau et la nuit avait remplacé le jour. Hélas! hélas! le joyeux, le fantasque, le bruyant musicien, l'intrépide buveur, l'intrépide amoureux Hoffmann, maintenant triste, sage, sobre, tout bouleversé, n'avait plus pour appui qu'un bras mortel et moi pour guide, et pour remplacer ces beaux airs de Mozart, dont il a révélé le premier la toute-puissance, à peine quelque chanson villageoise qui se murmurait au loin!

Mais c'était un grand philosophe, Théodore, c'était un sage à toute épreuve. Sous le dernier bouchon du dernier cabaret de Vienne, à côté de la dernière bouteille de vin du Rhin, Théodore eût attendu sans peur la chute du monde. Pourvu qu'un des éclats de cet univers en ruines n'eût pas brisé la bouteille de Théodore, que lui importait tout le reste? Il s'était préparé de bonne heure à la fuite du bel âge, et quand la jeunesse l'avait quitté, il n'avait pas même tendu la main pour la retenir par sa robe blanche, la fugitive. — L'infidèle Théodore, il avait renoncé peu à peu à tous les délires poétiques. Il avait traité l'imagination comme une vieille amphore du puissant vin de Johannisberg. Tant que l'amphore était pleine, mon ami Hoffmann

y avait puisé à pleines coupes, en bénissant la divine liqueur; maintenant que dans l'amphore épuisée il n'y a plus que l'odeur et la lie, eh bien! Théodore n'en demande pas davantage. —Et quel parti il a tiré de la lie charmante de son imagination aux abois!

Ce soir-là il voulut gravir avec moi la douce petite colline d'Heidelberg. —La pente est rapide pour vous, Théodore, lui disais-je tout en grimpant. —Grimpons toujours, me disait-il. Il s'avançait lentement, il s'arrêtait presque à chaque pas. —Oh! malheureux homme que je suis! disait-il, qui ai tant de peine à gravir cette plaine terrestre, moi qui me suis égaré si souvent dans les déserts du ciel! Et cependant il marchait toujours; son beau et tendre regard se perdait avec délices dans cette voie lactée, parmi ces blancs nuages que la lune éclaire doucement, tristement. Nous arrivâmes ainsi, non pas sur le plus haut sommet de la colline, mais à une certaine ruine qu'aimait Hoffmann. Lui et moi nous prîmes place sur la même pierre renversée dans l'herbe, et, après un moment de silence que j'avais peur d'interrompre :

— On m'a souvent demandé, me dit Théodore, où je trouvais et comment je trouvais mes contes? Je suis sûr que tu t'es figuré qu'il y avait dans mon récit quelque chose de surnaturel, et que des voix invisibles me venaient raconter la nuit les histoires que je répétais le jour. Quand j'étais jeune, on disait : — Quoi d'étonnant? Théodore raconte des histoires d'amour? Théodore est amoureux! Quand j'étais un hardi buveur, quoi d'étonnant? Théodore raconte des histoires d'ivresse? il est ivre lui-même, Théodore! Théodore bat des mains et salue en dansant de joie, comme David devant l'arche, le *Don Juan* de Mozart, quoi d'étonnant? C'est un grand musicien, Théodore! Théodore jette sur la muraille avinée toutes sortes d'images fantasques, quoi d'étonnant? c'est un grand dessinateur, Théodore.

Ainsi tantôt on m'accusait d'être l'écho d'une voix invisible, tantôt on m'accusait de copier et de répéter ce que j'avais vu et entendu sur la terre. Regarde cependant ; mon cœur est calme, ma tête est calme aussi; je n'ai plus là ni Mozart, ni mon crayon, ni ma bouteille; je n'entends plus dans les airs cette musique invisible qu'entendait Antoine au sortir du banquet de Cléopâtre, et pourtant, si je veux, là, dans ce nuage, par cette nuit tranquille, je vais évoquer un conte tout rempli d'une douce mélancolie. Ne vois-tu pas là-bas, à cheval, Kreysser lui-même? En même temps Théodore ôtait son chapeau et saluait Kreysser.

Pauvre homme! Je me rappellerai toute ma vie que j'ai été cette nuit-là à ses côtés, étudiant avec un attendrissement mêlé de respect le sommeil de cette imagination autrefois si éveillée. Nobles cendres d'un feu brillant qui avait jeté bien des étincelles! Hoffmann avait la vue perçante, et cependant, cette nuit-là, on eût dit un aveugle clairvoyant qui voit toutes choses dans son âme, et qui s'entoure par l'imagination des plus riantes couleurs. Figurez-vous Rubens aveugle. L'oreille d'Hoffmann était alerte et inspirée; elle saisissait, avec une facilité qui tenait du prodige, les moindres bruits de la terre ou du ciel; et cependant, cette nuit-là, on eût dit qu'Hoffmann, tout entier à un concert invisible, n'entendait plus aucun son venu de la terre, aucun bruit venu du ciel! Hoffmann était sourd à cette heure. C'était la surdité de Beethoven. Vous n'avez jamais entendu d'homme plus éloquent. La parole tombait de ses lèvres, vive, ardente, rapide, colorée, ingénieuse. Il était vraiment un grand peintre quand il parlait. C'était une analyse infatigable, une admiration violente; c'était la plus ingénieuse passion qui se pût entendre. Eh bien! ce soir-là Hoffmann était muet. Il se parlait tout bas à lui-même comme un poëte qui chante tout bas son hymne de délivrance. Toute

cette nature dont il s'emparait autrefois par la parole, par le regard, par tous les sens, maintenant il la possède recueillie en lui-même et pour lui seul. Pauvre homme, si peu égoïste autrefois! le voilà rentré dans l'admiration silencieuse.

Mais voyez l'influence poétique! A peine étions-nous assis sur la colline, lui et moi, que tout d'un coup voici les apparitions bien-aimées qui reparaissent. Tu ne veux plus venir à nous, lui disent-elles, eh bien! nous allons à toi, nous, tes anciennes bien-aimées! Tu as été notre poëte, nous voulons te rendre poésie pour poésie! Tu disais tout à l'heure que ta voix nous allait invoquer; il n'est pas besoin que tu commandes, car nous voulons t'obéir! Ainsi parlant, je vis passer l'un après l'autre tous ces gracieux fantômes de la poésie et du conte, les amours d'Hoffmann.

Tous les fantômes qui passèrent alors devant nous, je ne saurais les dire; c'étaient des ombres sereines qui glissaient lentement sur les bords du lac et comme si elles eussent cherché à passer à la nage cette onde transparente. L'imagination de Théodore était si puissante qu'à chacune de ces ombres mouvantes il donnait une forme, un nom, un visage; il les reconnaissait à leurs pas, à leurs manteaux, à leurs écharpes flottantes. Il chantait tour à tour de tendres chansons, des chansons plaintives, des chansons joyeuses. Pour Hoffmann, le conte était un être palpable et visible; il l'appelait à lui et le conte arrivait comme un beau lévrier bien dressé. Que de femmes jeunes et belles, que de nobles chevaliers, que de terribles magiciennes, nous vîmes ainsi passer, s'arrêter et se perdre sur les bords du lac!

Bientôt, grâce à ces apparitions soudaines, Théodore retrouva ses belles heures d'inspiration et de bonheur. Cette nuit-là fut bientôt pour lui une nuit de féerie pendant laquelle il était redevenu lui-même, lui l'invocateur suprême de toutes les pas-



XIIe SIÈCLE

LA CHEVALERIE.

La religion, qui, dans le moyen âge, se mêlait à tout, prêtait à la chevalerie ses cérémonies saintes ; elle lui inspira quelque chose de ses maximes, et, avant qu'on ne connût les guerres religieuses, elle bénissait l'épée des chevaliers. Les nobles guerriers parcouraient le monde cherchant les périls et les aventures glorieuses. Ils ne connaissaient pas d'autre souverain que celui auquel ils avaient engagé leur foi volontaire ; partout où la guerre éclatait on les voyait accourir. C'est à cette chevalerie que s'adressait le pape Urbain en disant : « Vous qui portez en tous lieux la terreur de vos armes, et qui servez l'ambition ou la haine d'autrui dans la guerre, levez-vous ! et, nouveaux Machabées, courez défendre la maison d'Israël, qui est

la vigne du Seigneur des armées. » On sait comment la chevalerie chrétienne répondit à cet appel. Dès lors les rapports de la chevalerie et de la religion furent plus immédiats et plus multipliés. Chaque chevalier semblait avoir pris l'engagement de combattre les ennemis de Jésus-Christ ; il portait sur ses vêtements des emblèmes de la foi chrétienne ; pendant le service divin, il tenait son épée nue devant lui, comme pour faire hommage à Dieu de sa bravoure. Enfin la chevalerie était devenue une institution aussi religieuse que militaire.

Un de ses caractères les plus remarquables, celui qui excite le plus aujourd'hui notre curiosité, notre surprise, c'est l'alliance des sentiments religieux et de la galanterie ; la dévotion et l'amour, tel était le mobile des chevaliers ; *Dieu et les dames*, telle était leur devise. On a dit que cet esprit de chevalerie venait des Germains ou des peuples du Nord ; si cela était vrai, l'histoire en aurait retrouvé des traces à des époques antérieures. On peut emprunter à un autre peuple des lois ou des usages, mais non des illusions et des sentiments ; il faudrait savoir ce qu'il y avait de mystérieux dans les mœurs et dans le cœur humain au moyen âge. Quoi qu'il en soit, on peut affirmer que la fidélité à Dieu et la fidélité aux dames étaient recommandées comme une même vertu et comme un même devoir.

Lorsqu'un chevalier mourait pour la dame de ses pensées, on ne devait pas douter de son salut, d'après la théologie des châteaux ; il faut croire néanmoins que le clergé était plus sévère. Un chevalier ne prononçait pas un serment où il ne fût question de la religion et de l'amour ; Louis IX ne voulut pas conclure un traité avec les Sarrazins sans le consentement de la reine Marguerite, qui était sa dame. D'après une loi de Jacques II d'Aragon, la présence d'une femme était comme le droit d'asile dans un lieu saint ; l'institution de l'ordre du *Bouclier d'or* prescrivait de respecter les dames, *parce qu'a-*

près Dieu, elles étaient la source de tout l'honneur que les hommes pouvaient acquérir.

Dans les guerres du moyen âge, l'histoire nous montre souvent les chevaliers portant les couleurs de la beauté au milieu des batailles. Il faut convenir cependant que dans les guerres saintes on rencontre peu d'exemples de cet amour héroïque ; et cette chevalerie, si dévouée en Europe à l'amour des dames, prit un autre caractère dans le royaume de Jérusalem et près du tombeau de Jésus-Christ.

Les vertus qu'enseignait le christianisme aux guerriers d'Occident étaient celles qui devaient le plus contribuer à détruire le règne de la barbarie. On ne pouvait faire une plus cruelle injure à un chevalier, que de le soupçonner de mensonge et de félonie. La déloyauté, le parjure, passaient pour les plus honteux de tous les crimes. Quand l'innocence opprimée implorait le secours d'un noble guerrier, malheur à celui qui ne répondait point à cet appel ; l'opprobre suivait toute offense envers le faible, toute agression envers l'homme désarmé. Nous ne parlerons point de cette politesse chevaleresque, par laquelle devaient s'adoucir les mœurs, ni de cette modestie des héros, qui, sans être tout à fait l'humilité chrétienne, était, au milieu des trophées de la guerre, comme la pudeur de la gloire ; pour rappeler, par un seul mot, toutes les vertus de la chevalerie, il nous suffira de nommer ce vieil honneur, qu'on n'a jamais bien défini, et qui fut pour un siècle barbare comme une autre religion avec ses mystères, et surtout avec ses miracles.

Pour se faire une idée juste de la chevalerie, on doit l'étudier dans les tournois qui lui durent leur origine, et qui étaient comme les écoles de la courtoisie et les fêtes de la bravoure. A cette époque, la noblesse se trouvait dispersée et restait isolée dans les châteaux ; les tournois lui donnaient occasion de se rassembler, et c'est dans ces réunions brillantes qu'on rappelait la mé-

moire des anciens preux, que la jeunesse les prenait pour modèles, et se formait aux vertus chevaleresques en recevant le prix des mains de la beauté.

Comme les dames étaient les juges des actions et de la bravoure des chevaliers, elles exercèrent un empire absolu sur l'âme des guerriers; et je n'ai pas besoin de dire ce que cet ascendant du sexe le plus doux put donner de charme à l'héroïsme des preux et des paladins. L'Europe commença à sortir de la barbarie du moment où le plus faible commanda au plus fort, où l'amour de la gloire, où les plus nobles sentiments du cœur, les plus tendres affections de l'âme, tout ce qui constitue la force morale de la société, put triompher de toute autre force.

Nous ne croyons pas que la chevalerie errante, avec ses bizarres travers, ait jamais existé ailleurs que dans les romans : on doit croire, néanmoins, que si l'amour de Dieu avait armé les chevaliers chrétiens contre les infidèles, l'amour des dames put aussi les porter quelquefois à la défense de la beauté malheureuse. Il ne faut pas oublier d'ailleurs que la chevalerie d'armes ne tenait point à la terre, et que la patrie d'un chevalier se trouvait partout où il pouvait montrer sa force, son adresse et sa valeur.

Ainsi, un reste de l'esprit nomade des Barbares se mêlait au caractère de la chevalerie, et cet esprit cosmopolite pourrait donner quelque vraisemblance aux récits des romanciers.

L'histoire a raconté les aventures et les exploits de ces guerriers normands qui, en revenant de Jérusalem, délivrèrent la Calabre de l'invasion et du joug des Sarrasins. Joinville nous parle de chevaliers qu'il avait vus arriver dans la Palestine, et qui, sur le portrait qu'il nous en a retracé, pourraient passer pour de vrais chevaliers errants. Partis du nord de l'Europe, ils avaient longtemps vécu parmi les Comans et les peuplades sauvages de l'Asie-Mineure; les croisés et le peuple de Ptolémaïs écoutaient

avec avidité le récit de leurs courses lointaines ; on se plaisait à imiter dans l'armée chrétienne les coutumes qu'ils avaient empruntées aux Barbares. On admirait leurs manières chevaleresques, et surtout l'adresse intrépide avec laquelle ils poursuivaient les tigres et les lions dans les déserts de la Syrie. Après avoir parcouru l'Orient et l'Occident, ils venaient engager leur foi au service de Jésus-Christ, et s'enrôlaient sous les drapeaux de Louis IX.

On avait vu dans l'antiquité des héros qui parcouraient le monde pour le délivrer des fléaux et des monstres. Mais ces héros n'avaient pour mobile ni la religion, qui élève l'âme, ni cette courtoisie qui adoucit les mœurs. Une autre différence entre l'esprit de l'antiquité et les sentiments des modernes, c'est que, chez les anciens, l'amour put amollir le courage des héros, et qu'au moyen âge, au temps de la chevalerie, les femmes, qui étaient les juges de la valeur, rappelaient sans cesse dans l'âme des guerriers l'enthousiasme de la vertu et l'amour de la gloire. On trouve dans Alain Chartier une conversation entre plusieurs dames exprimant leurs sentiments sur la conduite de leurs chevaliers à la bataille d'Azincourt. Un de ces chevaliers avait cherché son salut dans la fuite, et la dame de ses pensées s'écria : *Selon la loi d'amour, je l'aurais mieux aimé mort que vif.*

Cette institution, si ingénieusement appelée *Fontaine de courtoisie et qui de Dieu vient*, est bien plus admirable encore lorsqu'elle se montre sous l'influence toute-puissante des idées religieuses.

La charité chrétienne réclama toutes les affections du chevalier, et lui demanda un dévouement perpétuel pour la défense des pèlerins et le soin des malades. Ce fut ainsi que s'établirent les ordres de Saint-Jean et du Temple, celui des chevaliers Teutoniques et plusieurs autres, tous institués pour combattre

es Sarrazins et soulager les misères humaines. Les infidèles admiraient leurs vertus autant qu'ils redoutaient leur bravoure. Rien n'est plus touchant que le spectacle de ces nobles guerriers, qu'on voyait tour à tour sur le champ de bataille et dans l'asile des douleurs, tantôt la terreur de l'ennemi, tantôt la consolation de tous ceux qui souffraient.

Tous ceux qui visitaient alors la Terre-Sainte ne pouvaient se lasser d'admirer dans les chevaliers du Temple, de Saint-Jean, de Saint-Lazare, leur résignation à souffrir toutes les peines de la vie, leur soumission à toutes les rigueurs de la discipline, et leur docilité à la moindre volonté de leur chef.

Pendant le séjour de saint Louis en Palestine, les Hospitaliers ayant eu une querelle avec quelques croisés qui chassaient sur le mont Carmel, ceux-ci portèrent leurs plaintes au Grand-Maître. Le chef de l'Hôpital mande devant lui les frères qui avaient fait outrage aux croisés, et, pour les punir, les condamne à manger à terre sur leurs manteaux. *Advint,* dit le sire de Joinville, *que je me trouvai présent avec les chevaliers qui s'étaient plaints, et requismes du maistre qu'il fist lever les frères de dessus leurs manteaux, ce qu'il cuida refuser.*

Ainsi, la rigueur des cloîtres et l'humilité austère des cénobites n'avaient rien de repoussant pour des guerriers. Les chevaliers de Saint-Jean et du Temple avaient appris à mépriser les vanités de cette vie. C'est dans ces ordres militaires et religieux, dit un poëte contemporain, que se retiraient les guerriers qui étaient fatigués du monde *et qui avaient tout vu et goûté de tout* (Guyot, poëte satirique du XIIIe siècle). Il ne faut pas oublier que, dans les âges barbares, la modération de ceux qui portent les armes, et l'humilité de la force, sont un commencement de civilisation.

Nous savons qu'il ne faut pas toujours juger les hommes d'après la morale qu'ils proclament et d'après les règles qu'ils doi-

vent suivre. Les ordres militaires de la Terre-Sainte, pour le scandale de leurs mœurs, méritèrent quelquefois la censure des chefs de l'Eglise; leur esprit d'ambition et de rivalité troubla souvent la paix des colonies chrétiennes en Orient. Lorsqu'on voit les désordres du moyen âge, on doit croire aussi que la chevalerie de l'Occident resta au moins impuissante pour arrêter le mal, et qu'elle s'associa quelquefois elle-même aux excès qu'elle devait réprimer; mais l'esprit de son institution subsistait, et ses maximes présidaient à l'éducation d'une noblesse encore barbare. Quoi qu'on puisse penser de la corruption humaine, il sera toujours vrai de dire que la chevalerie, alliée à l'esprit de courtoisie et à l'esprit du christianisme, a réveillé chez les peuples modernes des sentiments et des vertus ignorés des anciens. C'est à cette école que les jeunes guerriers venaient prendre des leçons de politesse, de bravoure et de générosité. Admirable école, où la victoire déposait son orgueil, la grandeur ses superbes dédains, où rien n'était plus honteux que la perfidie et le mensonge, où rien n'était plus glorieux que de protéger la faiblesse et de secourir le malheur!

Comme l'éducation des peuples se formait sur l'exemple des premières classes de la société, les généreux sentiments de la chevalerie se répandirent peu à peu dans tous les rangs, et se mêlèrent au caractère des nations européennes; il s'élevait, contre ceux qui manquaient à leurs devoirs de chevalier, une opinion générale, plus sévère que les lois elles-mêmes, et qui était comme le code de l'honneur, comme le cri de la conscience publique,

Lorsque l'institution de la chevalerie tomba, par l'abus qu'on en fit, et surtout par une suite de changements survenus dans le système militaire de l'Europe, il resta encore aux sociétés européennes quelques-uns des sentiments qu'elle avait inspirés, de même qu'il reste à ceux qui ont oublié la religion dans la-

quelle ils sont nés, quelque chose de ses préceptes, et surtout des impressions qu'ils en reçurent dans leur enfance. Au temps de la chevalerie, le prix des bonnes actions était la gloire et l'honneur. Cette monnaie, qui est si utile aux peuples et qui ne leur coûte rien, n'a pas laissé d'avoir quelque cours dans les siècles suivants. Tel est l'effet d'un glorieux souvenir, que les marques et les distinctions de la chevalerie chrétienne servent encore de nos jours à récompenser le mérite et la bravoure.

M. Michaud, *Histoire des Croisades.*





LA BALLADE DU PÈLERIN.

J'ai été dans l'Orient, j'ai été dans l'Occident, pour chercher ce que je n'ai pu trouver : un cœur en paix avec ses propres pensées, une âme tranquille et contente.

J'ai cherché en haut, j'ai cherché en bas, partout ma recherche a été vaine ; la même lèvre mêlait le sourire au soupir, la même heure mêlait la joie et la peine.

Et d'abord je cherchai parmi les rois armés du sceptre, espérant qu'avec la puissance, le devoir trouve la paix : mais les rois jetaient un regard de lassitude sur le diadème imprégné de soucis.

J'interrogeai le soldat : il me parla tout haut du cher et paisible toit qu'il avait quitté, et tout bas de la vanité, de la ruine et des maux de la guerre.

Je visitai le marchand au milieu de ses richesses ; la paix ne devait-elle pas être la douce compagne de l'abondance? Mais non! ses pensées inquiètes suivaient au loin, sur la mer, une fragile cargaison.

J'entendis la douce musique d'un luth nager dans l'air suave de l'été, mais le front du poëte était pâle et flétri ; ce n'est point sur les fronts inspirés que la paix est empreinte. Et alors j'énumérai les maux qui se succèdent sur la scène humaine, et me dis : Que'le merveille que la paix ne soit pas avec eux! La merveille serait qu'elle y fût.

D'abord vient l'enfance avec tout ce qu'il lui faut apprendre et surtout ce qu'il lui faut supporter : la contrainte, les réprimandes, les châtiments, et la vue des plaisirs auxquels elle n'a point de part, mais qu'elle entrevoit sans les partager.

Bientôt le jeune homme, semblable au fou de l'Écriture qui disperse les charbons ardents, sème sur sa route les actions irréfléchies et les trésors gaspillés de sa passion, qui laissent leur cendre sur l'âme.

L'âge mûr, épuisé, ruiné, flétri, remplace ses espérances détruites, ses sentiments éteints, par la prudence mondaine, l'ambition, l'intrigue, les soins matériels et la froide insouciance.

La vieillesse, enfin, s'avance sombre, lente, grondeuse, comme une vague prête à se briser, pour nous apprendre que la vie n'a été qu'un rude passage au tombeau.

Ainsi à mesure qu'on avance, nos espérances se changent en craintes, comme l'or des fées se changeait en argile ; le plaisir s'éclipse sous la douleur, et la route que l'homme a suivie n'est marquée que par des ruines. Le fragile trésor de nos fraî-

ches émotions, bientôt épuisé, ne nous laisse plus qu'un vide profond; alors arrive l'ambition et ses combats qui agitent et souillent l'âme; dégoûtés du présent, effrayés de l'avenir, nous tournons nos regards vers le passé pour y chercher, sur une mer troublée, la trace de cent naufrages.

J'ai parcouru bien des pays, dans tous ces pays j'ai rencontré la même misère; l'espérance dans sa parure empruntée, et le souci sous le masque du plaisir.

J'ai voulu essayer des passions pour remplir ce triste néant de mon cœur. — L'amour, enivrant délire! — Les femmes jeunes et belles, fleurs qui sourient et qui chantent. — Les doux murmures des belles nuits du mois de mai. — Les tendres plaintes sous le balcon à demi éclairé. — Les vertiges aux pieds adorés d'une enfant de seize ans. — Les longs cheveux. — Les belles mains. — Les pieds qui frémissent dans la soie. — Le sein nu chargé de diamants. — Et les autres folies de la jeunesse et de l'amour.

Mais hélas! dans ce beau vase d'or et d'émeraude, tout rempli d'une mousse légère, — vin de Champagne de la dix-huitième année, — j'ai rencontré je ne sais quelle amertume funeste. — Triste lie qui gâtait le doux breuvage. — Hélas! hélas! Éloignez de moi ces belles fleurs à peine épanouies, un serpent est caché sous ces fleurs.

Hélas! hélas! De tous les rêves aimés, de toutes mes frivolités sérieuses et charmantes, le rêve le plus regretté, la frivolité la plus pleurée, c'est l'amour. Mais si vous saviez que de trahisons sous ces beautés printanières, que de jalousies dans ces regards, que de trahisons dans ces sourires! Et puis les nuits d'été passent si vite! Et puis les balcons ingrats s'illuminent pour votre rival! Et puis les nuits tièdes deviennent froides! Les douces sérénades s'éloignent! Le pied si léger se fatigue! la blanche main perd sa fraîcheur! Et ces tendres regards s'a-

paisent, et le feu de ces deux yeux ou plutôt de ces deux soleils noirs, s'en retourne au ciel et se confond dans le feu des étoiles d'où il est venu.

Chimères! vanités! ombres fugitives! Vanité de la gloire et bruit qui passe et qui se perd dans un autre bruit comme le fleuve se perd dans la mer. Vanité de la poésie; étincelle d'un instant, que recouvre le nuage! Vanité de la grandeur. — Qu'importe en effet que des fronts humiliés se prosternent dans votre poussière? Vanité de la science qui s'arrête tout à coup confondue devant une toile d'araignée, comme fait cette jeune princesse captive, dans les *Contes des Fées*.

Il n'y a rien sous le soleil que le temps n'efface d'un bout de son aile. Il renverse en même temps un empire et un amour. Il brise à la fois un cœur et un monde. Toutes ces fragilités sont égales devant ce grand destructeur. Avez-vous jamais vu venir le printemps, qui jette sur son passage l'ombre, les eaux, les fleurs, les chants ailés? Tout à l'heure viendra l'hiver couvrir de son manteau de neige ces fleurs, ces arbres et ces oiseaux qui chantent là-haut le printemps sans songer à l'hiver!

Mais le sage prévoit et se souvient. La prévoyance c'est plus que l'espérance, c'est la sagesse autant que la sagesse humaine peut être la sagesse. L'histoire est, aussi bien que la poésie, une vanité indigne du sage. Il n'y a qu'une chose qui soit toujours bonne, — la vérité, — ou ce qui revient au même, la vertu.

Donc je n'ai point d'histoire à vous dire. L'histoire est un mensonge sanglant; c'est le plus misérable répertoire où se soient amoncelées toutes les vanités humaines. Voir ainsi l'humanité resserrée en quelques pages et se pavanant sous quelques grands noms, comme se pavane un gentilhomme espagnol sous ses guenilles; c'est un lamentable spectacle dont je vous ferai grâce en vérité.

Je n'ai même pas à vous conter le plus petit fait de chevalerie. L'héroïsme est mort. Cervantes a tué les chevaliers sous la lance de Don Quichotte. Et d'ailleurs, pourquoi donc vous parlerai-je de crimes et de mort, de plaines teintes de sang humain, et de la renommée qui ne dépend que d'un souffle mortel?

Je n'ai à vous conter aucun amour de belle dame, commencé et fini dans un soupir; méprisable folie qu'on nourrit de sourires fugitifs, fragile bonheur qui naît et qui meurt dans l'amertume.

Seulement je sais un conte des contrées orientales, qui fera aujourd'hui le sujet de mes chants. Je vous dirai la vanité de la vie. Appliquez la leçon à votre gré.

LE ROI D'ORIENT.

Pourquoi rejeter ton chapelet et renverser ta coupe? jeune monarque, quel peut être ton chagrin? N'as-tu pas dans ton palais des joyaux qui brillent comme les étoiles lointaines dans le crépuscule du soir, des coupes resplendissantes qu'empourpre un vin généreux, de jeunes filles qui t'environnent, brillantes comme la lumière du matin? Dix royaumes s'inclinent au bruit de ton nom; des contrées lointaines retentissent de ta renommée; les trésors de la terre, les dépouilles de la mer t'appartiennent. Oh! jeune monarque, quelle douleur peut t'atteindre parmi tous ces biens?

— Je suis fatigué, je suis fatigué. Oh! le plaisir devient

une peine quand son charme a été tant et tant de fois détruit. Je suis fatigué de sourires achetés ou vendus, fatigué de la beauté qu'on n'enchaîne qu'avec des fers dorés, fatigué de l'opulence qui ne fait de moi que ce qu'elle ferait de l'être le plus bas et le plus vil! j'ai épuisé le vin de ma coupe, et je n'ai trouvé au fond de l'enivrant breuvage que le commencement de la folie et non pas la fin de ma peine! Je suis fatigué, fatigué de chaque chose et de toutes choses, ennuyé de mes fêtes, isolé dans mes palais. Ne me répétez pas ce chant qui a perdu sa douceur, ne répandez pas ces fleurs au pied de mon trône; voilez, jeunes filles, voilez les tièdes roses de vos joues; tout ce qui est esclave de mon sceptre est sans valeur à mes yeux et sans éclat.

Le sultan se lève avec la rougeur du matin; il se lève aux fanfares des cors et des trompettes. Sa bannière est déployée au soleil et au vent; la plaine est au loin rayée de ses guerriers. En avant marchent les fantassins armés de leur arc, leur multitude pressée se succède comme les vagues sur la grève. Derrière galopent les cavaliers, dont les coursiers orgueilleux couvrent leur frein d'écume : au milieu d'eux s'avance le roi. L'orgueil de commander à ces myriades d'hommes se lit sur son front superbe, et son œil étincelle comme son cimeterre. Malheur! oh! malheur au guerrier qui oserait s'attaquer à lui!...

Des milliers de cadavres sont épars sur la terre : Ahmed revient en conquérant. Mais qu'a-t-il obtenu? Le cri de l'orphelin frappe douloureusement son oreille; son regard rencontre les pleurs amers de la jeune fiancée, et l'ami de sa jeunesse est étendu mort sur la plaine, où est tombée la fleur de sa noblesse. Bien que la foule remplisse l'air de son nom, ne vous étonnez pas si le monarque est dégoûté de la gloire.

De nouveau les bannières flottent au soleil, de nouveau le

sol tremble sous les pas des guerriers, de nouveau les ailes du matin portent au loin l'éclat bruyant des cors et des trompettes. Empressé de contempler le royal cortége, le peuple se rassemble en foule sur son passage. Qui croirait qu'il attend un spectacle de mort et de destruction, et que tant d'or et de pourpre sème le chemin de la tombe? Le dais resplendit : oh! pompeuse vanité! Le manteau royal du monarque n'est plus qu'un froid linceul. Celui qui d'un signe commandait à la vie et à la mort, n'a pas eu la puissance de prolonger son souffle d'un pauvre moment. Tout un peuple tremblait au froncement de ses sourcils et son sourire était le soleil des nations. Qui s'inquiète aujourd'hui de son sourire ou du pli de son front? Une autre tête est ceinte de sa couronne, et lui il n'est plus qu'une masse d'impuissante argile dont le moindre ver de terre peut se repaître à son gré.

Le monarque est déposé dans sa tombe ; le marbre noir qui la décore convient au deuil de cette triste demeure. Là fut gravée une leçon sublime; voix sortie du tombeau pour instruire le monde, et jamais nulle voix vivante ou morte n'a mieux atteint le cœur dans son fol orgueil :

« Des millions d'hommes s'inclinaient au pied de mon trône;
» la force du nord et du midi était à moi ; j'avais des trésors
» inépuisables comme les vagues de la mer ; la fortune sem-
» blait l'esclave de mon sceptre, les plaisirs accouraient en
» foule à mon plus léger désir pour accomplir chaque souhait
» que mon caprice pouvait former. Cependant, parmi tous ces
» biens, qui furent mon partage, j'ai compté des années de
» tristesse et d'ennui, et seulement quatorze jours de bon-
» heur. Sachez, mortels, que le plaisir, les richesses, la puis-
» sance, ne sont que les jouets d'une heure fugitive. Ces fleurs
» de la terre gardent leurs terrestres attributs : le dégoût, l'en-

» nui, la douleur, qui naissent avec elles. Un seul bonheur est » durable ; accomplir avec joie et résignation la volonté du » Très-Haut. Une seule espérance est stable, celle dont la foi » tourne le regard vers le ciel. »

Miss L. E.

Traduction de Mme Amable Tastu.





LE ROI JEAN

LE ROI JEAN A POITIERS.

Pendant que les batailles s'ordonnoient, le roi Jehan appela quatre de ses chevaliers, et leur dit : « Chevauchez plus près du convenant (ordre de bataille) des Anglois, et avisez leur arroy et comment ils sont, et par quelle manière nous les pourrons combattre, soit à pied, soit à cheval. » Les quatre chevaliers chevauchèrent si près des Anglois, qu'ils conçurent leur convenant. Ils en rapportèrent la vérité au roi, qui les attendoit sur les champs, monté sur un grand blanc coursier, et regardoit de fois à autre ses gens, et disoit tout haut : « Entre vous, quand vous êtes à Paris, à Chartres, à Rouen

ou à Orléans, vous menacez les Anglois, et vous vous souhaitez le bassinet en la tête devant eux : or, y êtes-vous? je les vous montre; si leur veuilliez montrer vos mautalents (mécontentements), et contrevenger les ennuis et les dépits qu'ils vous ont faits; car sans faute nous les combattrons. » Et cils qui l'avoient entendu, répondoient : « Dieu y ait part, tout ce verrons-nous volontiers. »

Quand l'armée du roi fut appareillée, et chacun sire dessous sa bannière et entre ses gens, et savoit aussi chacun quelle chose il devoit faire, on fit commandement, de par le roi, que chacun allât à pied, exceptés ceux qui, ordonnés étoient avec les maréchaux pour ouvrir et fendre les archers, et que tous ceux qui lances avoient les retaillassent au volume de cinq pieds, par quoi on s'en pût mieux aider, et que tous aussi ôtassent leurs éperons. Cette ordonnance fut tenue, car elle sembla à tout homme belle et bonne.

Ainsi que ils devoient approcher et étoient en grande volonté d'attaquer leurs ennemis, vint le cardinal de Périgord dire au roi : « Sire, vous n'avez que faire de vous trop hâter pour combattre, car cette poignée d'Anglois sont tous vôtres sans coup férir, si vous prie que huy tant seulement, et demain jusques à soleil levant, vous leur accordiez répit et souffrance. »

Le roi de France ne vouloit mie ce répit accorder; mais le cardinal le pria tant et prêcha, que il s'y consentit.

Pendant ce répit d'un jour, le cardinal chevaucha du roi Jehan au prince de Galles, et travailla de l'un à l'autre, et les eût volontiers accordés s'il eût pu... Et me fut dit jadis par gens qui là furent présents, que le prince offroit de rendre au roi de France tout ce que conquis avoit en ce voyage, villes et châteaux, et quitter tous les prisonniers que lui et ses gens avoient pris, et jurer soi non armer contre le royaume de

France pendant sept ans tout entiers. Mais le roi et son conseil n'en voulurent rien faire...

Quand ce jeune homme, le prince de Galles, vit que combattre convenoit, et que le roi de France, son adversaire, moult peu le prisoit et armoit, si se reconforta en soi-même et reconforta sagement ses gens...

Messire Jacques d'Audley se mit au premier front de toutes les batailles des Anglois, et s'en vint envahir la bataille des maréchaux de France. Il attaqua monseigneur Arnould d'Audencham et sa troupe. Là se commença le estour (combat) de toutes parts, et chevauchèrent avant ceux qui devoient rompre la bataille des archers, et entrèrent tous à cheval au chemin où la grosse haie et épaisse étoit des deux côtés. Sitôt que ces gens d'armes furent là embattus, archers commencèrent à tirer et à verser chevaux, et à enfiler tout dedans leurs longues sajettes (flèches) barbues; les chevaux, qui les fers des sajettes sentoient, ne vouloient avant aller, ou cheoient et trébuchoient dessous leurs maîtres, qui ne se pouvoient aider ni relever; ni oncques la troupe des maréchaux ne put approcher celle du prince de Galles... Et là fut durement navré et pris messire Arnould d'Audencham, maréchal de France, un hardi et vaillant chevalier, et la bataille des maréchaux fut toute déroutée et déconfite par les archers, à l'aide des hommes d'armes qui se boutoient entre les cavaliers abattus et les occioient à volonté. Et là aussi messire Jean de Clermont, maréchal de France, se combattoit dessous sa bannière, et y fit assez d'armes tant qu'il put durer; mais il fut abattu et occis en servant son seigneur. A peine vit-on oncques avenir en peu d'heures si grand meschef sur gens d'armes et bons combattants... Ceux qui la déroute voyoient, et passer ne pouvoient, reculoient et venoient sur la bataille du duc de Normandie..., et une troupe d'Anglois vint férir en aile ladite

bataille, et ils tiroient si omniement et si épaissement, qu'ils portoient grand dommage aux François, et toujours se avançoient les Anglois, et, petit à petit, conquéroient terre...

Lors messire Jean Chandos dit au prince de Galles un grand mot et honorable : « Sire, sire, chevauchez avant; la journée est vôtre; Dieu sera huy en votre main. Adressons-nous devers votre adversaire le roi de France; car cette part gît tout le sort de la besogne. Bien sais que par vaillance il ne fuira point; si nous demeurera, s'il plaît à Dieu et à saint George; mais qu'il soit bien combattu. »

Vers la bataille du duc d'Athènes, connétable de France, eut grand froissis et grand choc, et maints hommes renversés par terre; là s'écrioient les chevaliers et écuyers de France *Montjoie Saint-Denis*, et les Anglois : *Saint-George et Guyenne.* Là étoit grandement prouesse remontrée; car il n'y avoit si petit qui ne valût un homme d'armes.

Le roi de France ne s'effraya oncques de chose qu'il vît ni ouït dire; mais demeura et fut toujours bon chevalier et bien combattant, et ne montra pas semblant de fuir ni de reculer, car il dit à ses hommes : « A pied, à pied! » et fit descendre tous ceux qui à cheval étoient. Lui-même se mit à pied devant tous les siens, une hache de guerre en ses mains, et fit passer avant ses bannières au nom de Dieu et de saint Denis, dont messire Geffroy de Chargny portoit la souveraine, et ainsi par bon ordre la grosse bataille du roi s'en vint attaquer les Anglois. Là, eut grand hutin fier et cruel, et donnés et reçus maints horions de haches et d'épées. Si le roi de France et messire Philippe, son mainsné (plus jeune) fils, attaquèrent la bataille des maréchaux d'Angleterre, le comte de Warwick et le comte de Suffolk.

Bien avoit sentiment et connoissance, le roi de France, que ses gens étoient en péril; car il voyoit ses rangs s'ouvrir et

branler, et bannières et pennons trébucher et reculer, et par la force de leurs ennemis reboutés; mais par fait d'armes il les cuida bien toutes recouvrer.

Là étoit la chevalerie démontrée et toute appertise d'armes faite, car créez fermement que toute fleur de chevalerie étoit d'une part et d'autre.

Ceux qui furent morts ou pris de la partie du roi de France, ne daignèrent oncques fuir, mais demeurèrent vaillamment près de leur seigneur et hardiment se combattirent. Et y fut le roi Jehan de France, de son côté, moult bon chevalier, et si la quarte partie de ses gens l'eussent ressemblé, la journée eût été pour eux. Toutefois les ducs, les comtes, les barons, et les bons chevaliers qui demeurèrent se acquittèrent de leur devoir bien loyalement. Peu s'en sauvèrent de ceux qui descendirent à pied sur le sablon près du roi leur seigneur. Là furent occis, dont ce fut pitié et dommage, le gentil duc de Bourbon, qui s'appeloit messire Pierre, et assez près de lui messire Guichard de Beaujeu, le duc d'Athènes, connétable de France, et l'évêque de Châlons en Champagne...

Au vrai, cette bataille qui fut assez près de Poitiers, ès champs de Beauvoir et de Muapertuis, fut moult grande et moult périlleuse... Là, fit le roi Jehan, de ses mains, merveilles d'armes, et tenoit la hache dont très-bien se défendoit et combattoit. A la presse rompre et ouvrir furent pris, assez près de lui, le comte de Tancarville, messire Jacques de Bourbon, le comte de Ponthieu, Jean d'Artois comte d'Eu, Charles d'Artois et moult d'autres chevaliers... Par force fut ouverte et rompue la bataille du roi de France, et furent les François si entortillés, qu'il y avoit bien cinq hommes d'armes sur un gentilhomme.

Lors eut trop grande presse et trop grand choc sur le roi Jehan, pour la convoitise de le prendre; et le crioient ceux qui

le connoissoient et qui le plus près de lui étoient : « Sire, sire, rendez-vous, autrement vous êtes mort! » Le roi qui se vit en dur parti, et aussi que la défense ne lui servoit de rien, demanda en regardant Denis de Morbecque : « Où est mon cousin le prince de Galles? — Sire, répondit messire Denis, il n'est pas ici, mais rendez-vous à moi, je vous mènerai de vers lui. » Adoncques répondit le roi de France : « Je me rends à vous. » Et il lui bailla son gant dextre. Il y eut grand presse entour le roi, et ne pouvoit-il aller avant, ni messire Philippe, son jeune fils.

Le prince de Galles dit au comte de Warwick et à messire Renaud de Gobeghen : « Partez et chevauchez si avant, que me sachiez dire où est le roi de France. » Ces deux barons remontèrent à cheval et se placèrent sur un tertre pour voir entour d'eux. Si aperçurent une flotte de gens d'armes qui venoient moult lentement. Là étoit le roi de France tout à pié en grant péril, car Anglois et Gascons en étoient les maîtres et l'avoient tollu à messire Denis de Morbecque. Et crioient les plus forts : « Je l'ai pris, je l'ai pris! » Mais toutes fois, leur disoit le roi de France : « Vous devez me mener courtoysement et mon fils aussi devers le prince mon cousin, et ne vous plus rioter (disputer) de ma prise, car je suis assez grand seigneur pour vous faire tous riches. » Quand les deux barons dessusdicts virent cette foule de gens, si descendirent du tertre, piquèrent chevaux des esperons de ce côté, et entrant de force en la presse, firent toutes manières de gens tirer arrière, et leur commandèrent, de par le prince, sur la tête, que nul n'approchât le roi s'il ne lui étoit ordonné. Lors se retirèrent toutes gens loin du roi et des deux barons, qui tantôt descendirent à terre et conduisirent tout en paix le roi de France et son fils devers le prince de Galles...

Quand vint le soir, le prince donna à souper en sa tente au

roi de France et à la plus grande partie des barons qui étoient là prisonniers, et servoit toujours le prince au-devant de la table du roi aussi humblement comme il pouvoit ; ne oncques ne se voulut seoir pour prière que le roi en fit, disant qu'il n'étoit mie assez suffisant pour soy seoir à la table de si grant prince.

FROISSART.





MARIE STUART

MARIE STUART.

ACTE III.

SCÈNE IV.

MARIE.

Sans me plaindre de vous je ne puis me défendre :
Oui, vous fûtes injuste et cruelle envers moi,
Seule, sans défiance, en vous mettant ma foi,
Comme une suppliante enfin j'étais venue ;

Et vous, entre vos mains vous m'avez retenue ;
De tous les souverains blessant la majesté,
Malgré les saintes lois de l'hospitalité,
Malgré le droit des gens et la foi réclamée,
Dans les murs d'un cachot vous m'avez enfermée.
Dépouillée à la fois de toutes mes grandeurs,
Sans secours, sans amis, presque sans serviteurs,
Au plus vil dénûment dans ma prison réduite,
Devant un tribunal, moi reine, on m'a conduite.
Enfin n'en parlons plus. Qu'en un profond oubli
Tout ce que j'ai souffert demeure enseveli.
Je veux en accuser la seule destinée,
Contre moi, malgré vous, vous fûtes entraînée ;
Vous n'êtes pas coupable, et je ne le suis pas ;
Un esprit de l'abîme, envoyé sur nos pas,
A jeté dans nos cœurs cette haine funeste ;
Et des hommes méchants ont achevé le reste.

. . . .

ÉLISABETH.

Madame, à ma rigueur c'est vous en prendre à tort ;
De vos malheurs en vain vous accusez le sort ;
N'en accusez que vous, votre jalouse haine,
Et peut-être avant tout la maison de Lorraine.
Vous le savez, en paix nous vivions toutes deux,
Quand Guise, ce vieillard, ce pontife orgueilleux,
Non content du pouvoir que la France lui donne,
D'un œil ambitieux regarda ma couronne.

. . . .

Pour me perdre, en effet, que n'a-t-il point tenté?
N'a-t-il point, par vous-même en secret excité,
Armé le continent, et ses rois, et ses prêtres,

Pour m'arracher un droit reçu de mes ancêtres,
Qu'un règne glorieux affermit à son tour,
Et que du peuple anglais a consacré l'amour ?

. . . .

De piéges, de poignards, on entoure mes pas;
Mais l'orgueilleux Lorrain ne triomphera pas ;
Il tendait vers un but; il en atteint un autre ;
Il menaçait ma tête, et va frapper la vôtre.

. . . .

Avec une ennemie il n'est point de traité.

MARIE.

Si vous l'aviez voulu, l'aurions-nous donc été?
Et sans descendre enfin du trône d'Angleterre,
Que ne m'en avez-vous reconnu l'héritière ?

. . . .

Maintenant, c'en est fait, tout vous a réussi ;
Prononcez le pardon qui vous amène ici ;
Je ne saurais penser qu'un cœur si magnanime
Ait voulu seulement insulter sa victime.
Achevez : de leurs fers affranchissez mes mains,
Et de ma chère Écosse ouvrez-moi les chemins.

. . . .

ÉLISABETH.

Mais si j'écoute ici la pitié qui me presse,
Si je cède à mon cœur qui pour vous s'intéresse,
Si ma clémence enfin faisait taire les lois ;
Me promettriez-vous que, pour servir vos droits,
De nombreux partisans, entraînés par vos charmes,
Contre moi, malgré vous, ne prendraient pas les armes ?

N'est-il plus de complots que l'on puisse former ?
N'est-il plus de Norfolk qui veuille vous aimer ?

MARIE.

C'en est trop !

ÉLISABETH.

Il est vrai qu'un exemple sévère
Peut effrayer celui qui prétendrait vous plaire.
Il fuira de Norfolk l'imprudence et le sort ;
Il craindra votre amour, car il donne la mort.

MARIE.

O ma sœur !

ÉLISABETH.

Quel mouvement soudain trouble votre visage ?
.... Bien d'autres secrets devant tous découverts
Ont montré votre cœur aux yeux de l'univers.

MARIE.

Oui, ma vie aux regards n'a pas craint de paraître,
On la voit, on la juge, on l'accuse peut-être ;
Mais je n'ai pas du moins, pour couvrir ses erreurs,
Cherché d'un faux dehors les voiles imposteurs :
Je n'ai point d'un vain masque osé tromper la terre,
Malheur, malheur à vous si d'une vie austère,
Vous venant quelque jour arracher le manteau,
La vérité sur vous fait luire son flambeau !

. . . . Le fruit de l'adultère,
Profane insolemment le trône d'Angleterre ;
Le noble peuple anglais, par la fraude trompé,
Gémit depuis vingt ans sous un sceptre usurpé !
Si le ciel était juste, indigne souveraine,
Vous seriez à mes pieds, et je suis votre reine.

ÉLISABETH.

Téméraire ! Ce jour, j'en donne ici ma foi,
Verra quelle est la reine ou de vous ou de moi.
Adieu !



ACTE V.



SCÈNE III.

MARIE.

Pourquoi ces pleurs et ces gémissements ?
Pourquoi me plaignez-vous, lorsque la délivrance

Vient mettre enfin un terme à ma longue souffrance ?
Soyez joyeux plutôt de voir briser mes fers :
La prison disparaît, et les cieux sont ouverts.
. . . .
La bienfaisante mort, du doux pardon suivie,
Répare en un moment les fautes de ma vie,
. . . . Pour un sort plus heureux,
Nous nous retrouverons quelque jour dans les cieux :
J'en ai l'espoir. Je meurs dans la foi véritable,
Du crime qu'on me fait je ne suis point coupable.
. . . .

SCÈNE VI.

LEICESTER.

Le supplice s'apprête au-dessus de mes pas.
Sortons d'ici. Fuyons cette effroyable image.
Quoi ! quelque ange vengeur m'ôte-t-il le passage ?
Faut-il que mon oreille écoute dans ces lieux
Les terribles apprêts que repoussent mes yeux ?
Où fuir ? J'entends la voix qui lui lit la sentence.
On l'exhorte. Elle parle. Elle impose silence.
Maintenant elle prie, et de ma trahison
Peut-être à Dieu pour moi demande le pardon.
Cette espérance, hélas ! ne sera pas comblée,

Un sourd frémissement règne dans l'assemblée ;
Oui ; j'entends les sanglots de ses femmes en pleurs ,
Mais je n'entends plus rien. On se tait... ah ! je meurs.

M. Lebrun.





LA MESSE.

LA MESSE.

A genoux, la messe commence... Le prêtre, après s'être prosterné, s'arrête au premier degré de l'autel, et sa figure rayonne d'une sainte joie en prononçant ces paroles : « Je monterai à l'autel de Dieu, vers le Dieu qui réjouit ma jeunesse. » La sainteté des écritures, la ferveur des oraisons qu'il lit devant le peuple, le pénètrent et le soutiennent jusqu'au moment où la parole de Dieu même, passant par sa bouche, à l'Évangile, l'épure, le vivifie et le saisit tout entier, en lui faisant sentir la dignité du ministère apostolique qu'il exerce. Aussi, après avoir corroboré son âme en récitant avec fermeté le symbole de la foi de Nicée, il découvre le calice où doit couler le sang divin, et élève entre ses mains presque tremblantes le pain mystique dont il va faire un Dieu.

On dirait qu'à l'aspect du mystère qui se prépare, et qu'il va

lui-même accomplir, une sainte épouvante le saisit ; car sa physionomie exprime l'attendrissement, et rien au monde ne saurait rendre la douce mélancolie de son regard, lorsque, présentant ses mains au jeune acolyte qui tient la burette et les linges, il dit d'un ton pénétré : « Je laverai mes mains, et je les rendrai pures, et j'environnerai votre autel, Seigneur, afin que je publie vos louanges... je continuerai à marcher dans l'innocence ; mes pieds s'affermiront de plus en plus dans la droite voie, et je vous bénirai, ô mon Dieu ! dans les assemblées des hommes. »

Maintenant tout est prêt pour le sacrifice... il commence ce chant solennel qu'on appelle la préface, et dont la majestueuse harmonie tient presque de la sublimité du sacrifice qu'il précède.

Dès ce moment, ce n'est plus un pécheur comme nous qui est à l'autel ; c'est le Fils de l'Homme qui monte au Calvaire : il ne communiquera plus avec le peuple ; tout va se passer entre Dieu et lui. Seulement, comme Jésus-Christ, avant de remettre son âme à son Père, jeta du haut de la croix un dernier regard sur son disciple bien-aimé, le prêtre, avant d'entrer dans le saint des saints, ramène un instant son souvenir vers la terre, et, recommandant à Dieu dans le plus profond de son cœur toutes les personnes de son affection, on dirait qu'il les appelle toutes par leur nom autour de l'autel... Pourquoi sa commémoration des vivants est-elle si longue ? A-t-il des prières pour tant d'âmes chrétiennes... Dieu le sait. Quoi qu'il en soit, sa tête se relève tout à coup avec une sorte d'orgueil comme après un triomphe ; il retire violemment sa pensée du monde qui la retenait, et évoquant la mémoire des premiers disciples du Seigneur, des apôtres et des martyrs, c'est entouré en quelque manière de leurs ombres, et protégé par leurs mérites, qu'il se penche sur le pain sans tache, et, le prenant entre ses mains,

se sent assez épuré par la propre vertu de son sacerdoce, pour s'identifier un moment avec le Dieu de la sainte cène, et perpétuer sa miraculeuse rédemption.

C'est alors que parmi des flots d'encens, aux sons lents et adoucis de l'orgue lointain, il élève au-dessus de sa tête, et montre au peuple prosterné, le Dieu que Pilate montra aux Juifs, couronné d'épines et un roseau dans la main. Dans le ravissement qu'il éprouve, c'est à peine s'il entend les voix mélodieuses qui montent en ce moment du chœur de l'église pour saluer l'hostie déifiée; pour lui, que ses regards et sa pensée attachent tout entier au ciel, ces chants divins descendent avec les anges du trône de l'Éternel ; il demande au Seigneur : « que son oblation soit regardée d'un visage doux et serein, et reçue pour agréable comme le sacrifice du juste Abel et d'Abraham son patriarche. » . . . .

Il a pris dans ses mains le Dieu qui va s'incorporer à lui, et, en présence de ce juge redoutable qui, placé plus près de son cœur, y lit mieux ce qui s'y passe, il tremble de tous ses membres, et paraît tellement absorbé dans son hésitation, que les prières du saint sacrifice demeurent un moment suspendues... Qu'est-il donc survenu? rien au dehors; mais s'il sonde avec scrupule les profondeurs de son âme, avant d'y introduire le Dieu jaloux... s'il est assez malheureux pour manquer de confiance en sa résolution... Rassure-toi, pieux lévite, ne sois pas si épouvanté de tes faiblesses; elles tiennent à ce corps charnel dont tu as été revêtu, et ce sont les marques naturelles de ton humanité... Reprends donc quelque confiance; ce n'est pas à toi d'en manquer envers le Dieu de Bethléem et du Calvaire : il vient à toi avec tous ses trésors de pitié et de miséricorde. Étends vers lui tes mains consacrées, et fais-lui place dans ton âme, qu'il saura bien sanctifier et occuper tout entière en la rendant digne de lui.

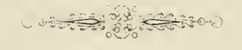
D'où émanent ces douces consolations ?... il semble l'ignorer lui-même; mais il a fléchi le genou en adoration, et a dit avec une effusion pleine d'espoir : « O mon Dieu! délivrez-moi, par ces saints mystères, de toutes mes iniquités, et accordez-moi la grâce de rester toujours ferme dans la pratique de vos commandements, et de ne me séparer jamais de vous. »

Cependant quelque chose d'humble et de contrit est demeuré dans son accent, et peut-être s'apercevrait-on qu'il a pleuré si on le regardait attentivement, lorsqu'un instant après, tourné du côté du peuple, et le ciboire à la main, il s'avance pour distribuer aux fidèles le pain des anges.

. . . .

Il est retourné lentement à l'autel, psalmodiant le cantique d'actions de grâces; et lorsque après les dernières prières de la Messe il a entendu retentir sous les hautes voûtes l'hymne du Salut, il est demeuré presque étonné d'avoir à répandre les bénédictions célestes sur tout ce peuple agenouillé, et l'on eût dit que ses deux mains n'avaient pas la force de tenir l'ostensoir et de l'élever en signe de croix sur toute l'assemblée.

Les chants cessent, les sons de l'orgue s'affaiblissent et meurent, le peuple se retire, les flambeaux sont éteints, et le prêtre, rentré dans la sacristie, se dépouille de ses habits sacerdotaux, et va tomber à genoux devant le crucifix pour y faire sa prière... Il demeure longtemps sans se relever; et deux enfants de chœur, en sortant, se font remarquer l'un à l'autre qu'il pleure amèrement.



L'OFFICE.

..... C'était l'heure de l'office du soir ; toutes les religieuses étaient rassemblées dans le haut chœur et chantaient.

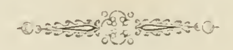
..... Quoique la psalmodie de l'église romaine ait quelque chose de grave et d'uniformément solennel, néanmoins l'exaltation prophétique des psaumes, ce divin enthousiasme de la pensée, qui fait jaillir l'expression rapide et sublime comme elle, ces révélations poétiques si vives d'un cœur brisé par la douleur, ravivé par l'espérance, emporté hors de lui-même par la joie, toute cette musique de l'âme si nourrie d'inspiration et de sentiment, prend quelque chose de plus suave et de plus pénétrant en passant par des voix de femmes : et, à cette heure, ces chants harmonieux et pleins, formés par des voix qu'aucune passion n'avait altérées, et descendant du haut de l'église où toutes les religieuses étaient rassemblées derrière leurs grilles épaisses, semblaient un merveilleux retentissement des chœurs angéliques, tels que la poésie les rêve, ou que l'extase mystique les entend.

Césaire se laissait aller en les écoutant à un plaisir inaccoutumé, et son oreille attentive, et même son regard, paraissaient attachés à saisir dans cette mélodie quelque chose de plus intime et de plus délicieux que la douceur du chant. Toutes ces voix semblaient le frapper comme une seule voix qui allait droit à son âme, et il tressaillait comme s'il l'eût reconnu. Lui-même murmurait tout bas les psaumes chantés, et ravi qu'il était déjà

par leur propre inspiration, il goûtait une volupté ineffable à se mettre ainsi avec ces âmes célestes en communauté de prières et de pieuses émotions.

Par intervalles, une seule voix récitait des oraisons ou chantait les répons qui séparent les psaumes. Alors l'attention de Césaire redoublait; quelquefois il portait les mains à sa tête qui se laissait tomber sur son sein; d'autres fois il se frappait la poitrine, et il fut un moment où il demeura immobile, craignant de respirer et recueillant en lui-même tous les sons affaiblis d'une voix seule et défaillante qui venait de réciter en latin le psaume *Miserere*.

L'office était terminé, et Césaire, appuyé contre la grille dorée d'une chapelle, semblait demander à ces hautes voûtes, à ces colonnes massives, à ce sanctuaire profond et sombre, de reproduire à son oreille les chants qui l'avaient ému....



LE BRÉVIAIRE.

Et il suivait à pas lents la route tortueuse qui le ramenait à Barcelonne, se retournant quelquefois comme s'il eût voulu jouir de la beauté du paysage, et ne pouvant détacher ses yeux du côté de l'église, que lui dérobèrent enfin les détours du chemin.

Alors il s'arrêta pour prendre son bréviaire, et le feuilleta

longtemps machinalement, préoccupé d'autres pensées. Tout à coup, les yeux levés vers le ciel, il semble se préparer par une fervente prière, et cherchant bientôt l'office du jour, il le lisait en marchant avec un recueillement profond.

C'était l'office de saint Mathias, apôtre et martyr : « J'ai dit « au Seigneur, Vous êtes mon Dieu, et les événements de ma » vie sont entre vos mains. » Il répète lentement ces paroles et ploie un moment son livre. « Oui, c'est Dieu seul qui peut me sauver ; je remets ma vie en ses mains puissantes, et pourtant, si je descends au fond de moi-même, il me semble que j'éprouverais un amer regret s'il me prenait à lui tout entier. Il est des attaches secrètes qui me lient fortement à cette terre... à toute cette nature qui m'environne..... Hélas ! aucune d'elles ne me rapproche de Dieu...; elles sont donc toutes coupables... Oui, sans doute : l'église de Pédralbas est encore là, au milieu de ce paysage qui m'enchante ; toutes ces voix que j'ai entendues sont là, à mon oreille, plus faibles seulement et plus douces..., et cette figure d'ange... se projette maintenant pâle et gracieuse sur tous ces objets, et les revêt d'un charme magique... et mortel... ô mon Dieu !.... »

Un moment après, il reprit son bréviaire et lut ce qui suit : « En ces jours-là, Pierre se leva au milieu des frères et il leur » dit : Il faut que ce que l'Esprit-Saint a prédit touchant Judas » soit accompli, car il est écrit dans le livre des Psaumes : que sa » maison devienne déserte : qu'il n'y ait personne qui l'habite, » et qu'un autre prenne sa place dans l'épiscopat. »

Voilà le sort qui m'attend, s'écrie Césaire..... Un disciple a trahi le Sauveur ; et moi aussi je le trahis, et la malédiction des psaumes est sur ma tête..... Dieu de miséricorde, éclairez-moi ! « Le Seigneur a éprouvé les justes comme l'or dans la fournaise, mais heureux celui qui souffre patiemment les tentations... il recevra la couronne de vie. » Je vous entends, ô mon Dieu, et

j'espère... car j'ai tout quitté pour vous suivre, et vous ne me laisserez pas sur la route, quelque épuisé de fatigue que je sois, et je m'attacherai si fortement à vous que vous daignerez me tendre la main aux heures d'abattement..... Il faut que ma vie tout entière appartienne aux pauvres, aux malades, aux pénitents, et non pas à moi-même qui la donnerais au péché... Oui, le dessein en est pris ; c'est mon seul espoir de salut ; Dieu me l'inspire.....

Guiraud.





HENRI III.

ACTE II.



SCÈNE IV.

CATHERINE.

Jamais votre cousin de Guise n'a plié le genou devant vous, qu'il n'ait, en se relevant, emporté un morceau de votre manteau royal.

HENRI.

... Il n'a jamais forcé notre volonté, cependant; ce que

nous lui avons accordé a toujours été de notre plein gré... et, cette fois encore, si nous le nommons chef de la Ligue... ce sera un devoir que nous lui imposerons comme son maître.

CATHERINE.

Tous ces devoirs le rapprochent du trône... Cette Ligue que vous allez autoriser, savez-vous quel est son but?... Hélas! mon fils, ma santé ne me permet plus de veiller sur vous comme je le faisais autrefois, et cependant peut-être aurai-je enfin le bonheur de déjouer un grand complot.

HENRI.

Un complot! on conspirerait contre moi!... dites, dites, ma mère... Quel est ce papier?

CATHERINE.

Un agent du duc de Guise, l'avocat Jean David, est mort à Lyon... Son valet était un homme à moi; tous ses papiers m'ont été envoyés, celui-ci en faisait partie...

HENRI.

Voyons... Comment!... un traité entre don Juan d'Autriche et le duc de Guise!... Un traité par lequel ils s'engagent à s'aider mutuellement à monter, l'un sur le trône des Pays-Bas, l'autre sur le trône de France.... Sur le trône de France! Que comptaient-ils donc faire de moi, ma mère?

CATHERINE.

Voyez le dernier article de l'acte d'association des ligueurs, car le voici tel... non pas que vous le connaissiez, mon cher Henri, mais tel qu'il a été présenté à la sanction du Saint-Père qui a refusé de l'approuver.

HENRI, *lisant.*

« Puis, quand le duc de Guise aura exterminé les huguenots, se sera rendu maître des principales villes du royaume, » et que tout pliera sous la puissance de la Ligue, il fera faire » le procès à Monsieur, comme à un fauteur manifeste des » hérétiques, et après avoir rasé et confiné le roi dans un cou- » vent?... » Dans un couvent! ils veulent m'ensevelir dans un cloître!... Ah! notre cousin de Guise, vous en voulez terriblement à notre couronne de France... Ma mère, est-ce qu'on ne pourrait pas lui donner celle des martyrs? Il se bat demain avec Saint-Mégrin... Saint-Mégrin est brave et adroit.

CATHERINE.

Et croyez-vous que le duc de Guise soit moins brave et moins adroit que lui?...

HENRI.

Mais qui m'empêche de nommer Saint-Mégrin chef de la Ligue?

CATHERINE.

Eh! qui voudra le reconnaître? a-t-il un parti?...

HENRI.

Vous avez raison... Sans doute Guise n'attend que le moment où je l'aurai nommé chef de cette infâme Ligue, pour se déclarer... Que faire?... Si mon peuple m'aimait... Mais pourquoi donc mon peuple ne m'aime-t-il pas, ma mère? je voudrais pourtant bien le rendre heureux; j'y réussirai plus tard. Un cloître, un cloître!... Ah! ne l'ai-je pas dit tout haut, quand, à mon sacre, ils m'ont posé la couronne sur la tête, que cette couronne me blessait? et quand, deux fois, elle a failli tomber

pendant la cérémonie, n'ai-je pas dit encore que c'était de mauvais augure? Un cloître! les hérétiques! ils me tueront plutôt, ma mère, je mourrai roi. Ne m'ont-ils pas vu combattre à Jarnac et à Moncontour? Oh! s'il ne s'agissait que de charger à la tête de ma brave noblesse... Mais il faut ici repousser l'intrigue par l'intrigue...



ACTE IV.



SCÈNE VI.

HENRI.

Entrez, mon beau cousin, entrez. Nous avions songé d'abord à faire dresser, nous-même, l'acte de reconnaissance que nous vous avions promis; mais nous avons pensé que celui que M. d'Humière a fait signer aux nobles de Péronne et de la Picardie serait ce qu'il y aurait de mieux; quant à la nomination du chef, un article au bas du premier suffira, et déjà vous avez sans doute quelques idées pour sa rédaction?

LE DUC DE GUISE.

Oui, sire, je m'en suis occupé. J'ai voulu épargner à Votre Majesté la peine... l'ennui...

HENRI.

Vous êtes bien aimable, mon cousin; veuillez donner cet

acte à M. le baron d'Épernon. Lisez-le-nous à haute et intelligible voix, baron. Écoutez, messieurs.

D'ÉPERNON, *lisant.*

Association faite entre les princes, seigneurs, gentilshommes et autres, tant de l'état ecclésiastique que de la noblesse et du tiers-état, sujets et habitants du pays de Picardie.

Premièrement...

HENRI.

Messieurs, nous connaissons tous cet acte dont je vous ai montré copie; il est donc inutile de lire les dix-huit articles dont il se compose : Passez à la fin; et vous, monsieur le duc, approchez et dictez vous-même. Réfléchissez qu'il s'agit de nommer un chef à une grande association. Il faut donc que ce chef ait de grands pouvoirs... Enfin, mon beau cousin, faites comme pour vous.

LE DUC DE GUISE.

Je vous remercie de votre confiance, sire. Vous serez content.

SAINT-MÉGRIN.

Que faites-vous, sire?

HENRI.

Laisse-moi.

LE DUC DE GUISE, *dictant.*

1° « L'homme que Sa Majesté honorera de son choix devra » être issu d'une maison souveraine, digne de l'amour et de la » confiance des Français, par sa conduite passée et sa foi à la » religion catholique.

2° » Le titre de lieutenant-général du royaume de France » lui sera octroyé, et les troupes mises à sa disposition.

3° » Comme ses actions auront pour but le plus grand bien de » la cause, il ne devra en rendre compte qu'à Dieu et à sa con- » science. »

HENRI.

Très-bien.

SAINT-MÉGRIN.

Bien!... Et vous pouvez approuver de semblables conditions, sire... Revêtir un homme d'une pareille puissance !

HENRI.

Silence!

JOYEUSE.

Mais, sire...

HENRI.

Silence ! messieurs; nous désirons, entendez-vous, nous désirons positivement que, quel que soit le choix que nous allons faire, il vous soit agréable. Mon cousin, donnez-leur donc, en bon et loyal sujet, un exemple de soumission. Vous êtes le premier de mon royaume après moi, mon beau cousin, et, dans ce cas surtout, vous êtes intéressé à ce qu'on m'obéisse.

LE DUC DE GUISE.

Sire, je reconnais d'avance pour chef de la Sainte-Union celui que vous allez désigner; et je regarderai comme rebelle quiconque osera braver vos ordres.

HENRI.

C'est bien, monsieur le duc. Écris, d'Épernon : « Nous » Henri de Valois, par la grâce de Dieu, roi de France et de » Pologne, approuvons, par le présent acte rédigé par notre

» féal et ami cousin, Henri de Lorraine, duc de Guise, l'asso-
» ciation connue sous le nom de Sainte-Union... Et, de notre
» autorité, nous nous en déclarons le chef. »

LE DUC DE GUISE.

Comment!...

HENRI.

« En foi de quoi nous l'avons fait revêtir de notre sceau
» royal, et l'avons signé de notre main... » A vous, mon cousin, à vous, qui êtes le premier du royaume après moi... Eh bien! vous hésitez... Croyez-vous que le nom de Henri de Valois et les trois fleurs-de-lis de France ne figurent pas aussi dignement, au bas de cet acte, que le nom de Henri de Guise et les trois merlettes de Lorraine? Par la mort-dieu! vous vouliez un homme qui possédât l'amour des Français... Est-ce que nous ne sommes pas aimé, monsieur le duc? Répondez d'après votre cœur. Vous vouliez un homme d'une haute noblesse; je me crois aussi bon gentilhomme que qui que ce soit ici. Signez donc, monsieur le duc, signez; car vous avez dit vous-même que quiconque ne le ferait pas, serait rebelle.

LE DUC DE GUISE.

Oh! Catherine! Catherine!

HENRI.

Signez là, monsieur le duc, au-dessous de moi... Adieu... Veillez toujours sur les besoins de l'état, en bon et fidèle sujet, comme vous venez de le faire, et n'oubliez pas que quiconque n'obéira pas au chef que j'ai nommé, sera déclaré traître de haute trahison... Êtes-vous contente de moi, ma mère?

CATHERINE.

Oui, mon fils; mais n'oubliez pas que c'est moi...

HENRI.

Non, non, ma mère; d'ailleurs, vous vous chargeriez de m'en faire souvenir, n'est-ce pas?

M. Alex. Dumas.





LA PRIÈRE.

Publié par [illegible]

LA PRIÈRE.

La cloche qui sonne
Nous dit : couchez-vous.
Viens ici, mignonne,
Te mettre à genoux.
Ta mère attendrie
A toi s'unira ;
Petite Marie,
Joins les mains et prie :
Dieu te bénira!

Hélas! sur ta route,
Sous le gazon vert,
Se cache sans doute
L'abîme entr'ouvert!
Une erreur chérie
Au bord t'attendra...
Petite Marie,
Joins les mains et prie :
Dieu te sauvera.

Malheur à qui glisse
Au gouffre profond,
Car, faiblesse ou vice,
Là tout se confond.
L'humaine furie
Se déchaînera!...
Petite Marie,
Joins les mains et prie :
Dieu pardonnera!

Mme Amable Tastu.



L'AMOUR MATERNEL.

Lorsque du doux printemps la présence féconde
Au souffle des zéphirs ressuscite le monde,
Renonçant à ses jeux, le peuple des oiseaux,
Cherche au fond des bosquets les plus sombres rameaux,
Et la mère attentive arrondit et décore
Le nid de ses enfants qui ne sont pas encore.
Philomèle en nos bois suspend l'hymne d'amour;
En vain elle voit naître et voit mourir le jour :
L'écho ne redit plus sa finale légère ;
Et son tendre silence avertit qu'elle est mère.
Mais d'un devoir si doux, d'un si pur sentiment,
Femme, qui mieux que toi connaît l'enchantement?
Quand d'un souffle immortel Dieu même t'eut formée,
Tu naquis pour aimer comme pour être aimée.
En vain ce Dieu t'impose un long tribut de pleurs ;
Ton courage redouble au sein de tes douleurs :
La mère qui pour nous a souffert sans faiblesse,
Avec moins de tourments aurait moins de tendresse.
Malheureux le mortel dont le cœur isolé
Par le doux nom de fils ne fut point consolé !
Il cherche tristement un appui sur la terre,

Et l'ennui vient s'asseoir à son toit solitaire ;
Le temps blanchit sa tête, et les ans l'ont vaincu :
Hélas ! il a vieilli, mais il n'a point vécu.

. . . .

Et comment exprimer ces transports si touchants,
Qu'à l'âme d'une mère un tendre amour inspire ?
Elle aime son enfant, même avant qu'il respire.

. . . .

Dans quel enchantement son oreille ravie
Reçoit le premier cri qui l'annonce à la vie !
Heureuse de souffrir, on la voit tour à tour
Soupirer de douleur et tressaillir d'amour.
Ah ! loin de le livrer au sein de l'étrangère,
Sa mère le nourrit, elle est deux fois sa mère :
Elle écoute la nuit son paisible sommeil ;
Par un souffle elle craint de hâter son réveil :
Elle entoure de soins sa fragile existence ;
Avec celle d'un fils la sienne recommence ;
Elle sait, dans ses cris devinant ses désirs,
Pour ses caprices même inventer des plaisirs.

Quand la raison précoce a devancé son âge,
Sa mère, la première, épure son langage,
De mots nouveaux pour lui, par de courtes leçons,
Dans sa jeune mémoire elle imprime les sons.
Soin précieux et tendre, aimable ministère,
Qu'interrompent souvent les baisers d'une mère !
D'un naïf entretien poursuit-elle le cours,
Toujours interrogée, elle répond toujours ;
Quelquefois une histoire abrége la veillée :
L'enfant prête une oreille avide, émerveillée ;
Appuyé sur sa mère, à ses genoux assis,

Il craint de perdre un mot de ses fameux récits.

. . . .

Il s'amuse et s'instruit ; par un mélange heureux
Ses jeux sont des travaux, ses travaux sont des jeux.

La lice va s'ouvrir : l'étude opiniâtre,
Te dispute ce fils que ton cœur idolâtre,
Tendre mère : déjà de sérieux loisirs
Préparent ses soucis ainsi que tes plaisirs.
Enfin luit la journée où le rhéteur antique,
D'un peuple turbulent monarque flegmatique,
Dépouillant de son front la morne austérité,
Décerne au jeune athlète un laurier mérité.
En silence on attache une vue attendrie
Sur l'enfant qui promet un homme à la patrie...
Cet enfant, c'est le tien : un cri part : le vainqueur,
Porté par mille bras, est déjà sur ton cœur ;
Son triomphe est à toi, sa gloire t'environne,
Et de pleurs maternels tu mouilles sa couronne.

MILLEVOYE.



UNE MÈRE.

———

Avec notre existence
De la femme pour nous le dévoûment commence.

. . . .

C'est elle qui, vouée à cet être nouveau,

Lui prodigue les soins qu'attend l'homme au berceau.
Quels tendres soins ! Dort-il? attentive, elle chasse
L'insecte dont le vol ou le bruit le menace;
Elle semble défendre au réveil d'approcher :
La nuit même d'un fils ne peut la détacher ;
Son oreille de l'ombre écoute le silence ;
Ou, si Morphée endort sa tendre vigilance,
Au moindre bruit rouvrant ses yeux appesantis,
Elle vole, inquiète, au berceau de son fils,
Dans le sommeil longtemps le contemple immobile,
Et rentre dans sa couche, à peine encor tranquille.

. . . .

Bientôt d'autres bontés suivent d'autres besoins ;
L'enfant, de jour en jour, avance dans la vie :
Et, comme les aiglons qui, cédant à l'envie
De mesurer les cieux, dans leur premier essor
Exercent près du nid leur aile faible encor,
Doucement soutenu par ses mains chancelantes,
Il commence l'essai de ses forces naissantes.
Sa mère est près de lui : c'est elle dont le bras
Dans leur débile effort aide ses premiers pas ;
Elle suit la lenteur de sa marche timide ;
Elle fut sa nourrice, elle devient son guide.
Elle devient son maître au moment où sa voix
Bégaie à peine un nom qu'il entendit cent fois ;
Ma mère est le premier qu'elle l'enseigne à dire,
Elle est son maître encor dès qu'il s'essaie à lire ;
Elle épelle avec lui, dans un court entretien,
Et redevient enfant pour instruire le sien.
D'autres guident bientôt sa faible intelligence ;
Leur dureté punit sa moindre négligence.
Quelle est l'âme où son cœur épanche ses tourments ?

Quel appui cherche-t-il contre les châtiments?
Sa mère ! Elle lui prête une sûre défense ,
Calme ses maux légers , grands chagrins de l'enfance ;
Et , sensible à ses pleurs , prompte à les essuyer ,
Lui donne des hochets qui les font oublier ;
Le rire dans l'enfance est toujours près des larmes.

LEGOUVÉ.



LA PIÉTÉ DU PREMIER AGE.

La première chose qu'on apprendrait aux enfants serait la religion. On leur parlerait d'abord de Dieu , pour le leur faire aimer et craindre ; mais craindre sans leur en faire peur. La peur de Dieu engendre la superstition et donne des frayeurs horribles des prêtres et de la mort. Le premier commandement de la religion est d'aimer Dieu. « Aimez , et faites ce que vous voudrez , » disait un saint. Si la religion nous ordonne de craindre Dieu , ce n'est que relativement à l'amour que nous lui devons , parce que nous devons craindre d'offenser ce que nous devons aimer. Au reste je ne pense

pas, à beaucoup près, qu'un enfant ne puisse avoir l'idée de Dieu avant l'âge de quatorze ans, comme un écrivain, que j'aime d'ailleurs, l'a mis en avant. Ne donne-t-on pas aux plus petits enfants des sentiments de peur et de haine pour des objets métaphysiques qui n'existent pas? Comment ne leur inspirerait-on pas de confiance et d'amour pour l'Être qui remplit toute la nature de sa bienfaisance? Les enfants sont très-capables d'avoir le sentiment de Dieu, qui est la raison de la nature... Plût à Dieu que j'eusse conservé le sentiment de l'existence de Dieu et de ses principaux attributs, aussi pur que je l'avais dans le premier âge! C'est le cœur, plus encore que l'esprit, que la religion demande. Et quel est, je vous prie, l'être le plus rempli de la divinité et le plus agréable à ses yeux, de l'enfant qui, plein de son sentiment, lève ses mains innocentes au ciel, en balbutiant sa prière, ou du scolastique qui en explique la nature?

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.





LA FORÊT.

Dans cette belle partie de l'heureuse Angleterre qu'arrose la Don, s'étendait autrefois une vaste forêt, couvrant la plus grande partie des riants coteaux et des vallées qui se déroulent entre Sheffield et la jolie ville de Doncaster. Les magnifiques domaines de Wentworth et Warncliff-Park conservent encore quelques restes de cette forêt immense, dont on aperçoit aussi quelques vestiges aux environs de Rotterham. Là se montra jadis le fabuleux dragon de Wantley ; là se livrèrent quelques-unes des batailles les plus sanglantes des guerres civiles de la Rose rouge et de la Rose blanche ; là aussi fut le théâtre favori de ces anciennes bandes composées d'hommes qu'avaient proscrits les lois du pays, et dont les vieilles chansons populaires célèbrent les exploits.

Les derniers rayons du soleil couchant éclairaient une des belles clairières, à l'herbe épaisse, de cette forêt. Des centaines de

chênes épais et branchus, qui peut-être avaient ombragé la marche triomphante des armées romaines, étendaient au loin leurs rameaux noueux, sur l'épais tapis d'une pelouse délicieuse. En quelques places ils étaient mêlés de hêtres, de houx et de bois taillis de toute espèce, assez rapprochés pour intercepter complétement les rayons du soleil; dans d'autres endroits ils laissaient entre eux quelques-unes de ces longues échappées dans le détour desquelles la vue aime à s'égarer, et que l'imagination considère comme des sentiers conduisant à des sites encore plus sauvages de ces solitudes silvestres. Ici les rayons pourprés du soleil jetaient une lumière pâle et brisée qui n'éclairait qu'à demi les rameaux rompus et les troncs moussus des arbres; là ils produisaient comme des taches brillantes sur les portions de la clairière où ils pouvaient pénétrer. Au milieu de cet espace ouvert, une place d'une étendue assez considérable paraissait avoir été consacrée jadis aux rites des superstitions druidiques; car au sommet d'un monticule, dont la régularité semblait accuser le travail des hommes, on voyait encore les restes d'un cercle de pierres brutes, et de dimensions énormes. Sept étaient demeurées debout; les autres avaient été déplacées, problablement par le zèle de quelque néophyte chrétien, et gisaient, la plupart, à quelques pas seulement, plusieurs autres sur la pente du monticule. L'une d'elles avait roulé jusqu'au bas, et intercepté le lit d'un petit ruisseau qui entourait le pied de l'éminence, donnant ainsi un faible murmure à son cours, auparavant uni et silencieux.

Deux êtres humains complétaient ce paysage. Leurs habits et leur apparence avaient le caractère sauvage et rustique propre aux cantons boisés du West-Riding du comté d'York, à cette époque éloignée. Le plus âgé des deux avait un aspect dur, rude et grossier. Son vêtement était de la forme la plus simple qu'on puisse imaginer.

Une partie de son accoutrement était trop remarquable pour n'être pas mentionnée : c'était un anneau de cuivre, semblable à un collier de chien, mais sans aucune ouverture, et rivé à son cou de manière à ne pas gêner la respiration, mais à ne pouvoir être enlevé sans employer la lime. Sur ce singulier ornement était gravée l'inscription suivante, en caractères saxons : — Gurth, fils de Beowulph, est l'esclave né de Cédric de Rotherwood.

Près du gardien des pourceaux, car telle était la fonction de Gurth, était assis, sur une des pierres renversées du monument des druides, un homme qui paraissait bien de dix ans plus jeune, et dont les vêtements, quoique semblables par la forme à ceux de son compagnon, étaient moins grossiers et d'une apparence plus bizarre. Il avait au bras de minces bracelets d'argent, et au cou un anneau de même métal, portant pour inscription : « Wamba, fils de Witless, est l'esclave de Cédric de Rotherwood. » Son bonnet était garni tout autour d'un nombre de clochettes de la dimension de celles qu'on attache aux faucons, et qui tintaient à chaque mouvement de tête, c'est-à-dire presque incessamment ; cette particularité, et l'expression moitié folle et moitié malicieuse de sa physionomie, laissaient assez voir que Wamba appartenait à la race des *clowns*, ou bouffons domestiques, que les grands entretenaient dans leurs maisons pour chasser l'ennui des longues heures qu'ils étaient obligés de passer dans les murs de leurs châteaux. Comme son compagnon, il portait un petit sac à sa ceinture, mais il n'avait ni cornet ni couteau, probablement parce qu'il appartenait à cette classe d'êtres entre les mains desquels on regarde comme dangereux de laisser des armes. Au lieu de couteau, il était équipé d'un sabre de bois, semblable à la latte avec laquelle Arlequin opère ses prodiges sur le théâtre moderne.

Ils conversaient en anglo-saxon. Écoute, dit Wamba en

prêtant l'oreille au bruit des pas de chevaux qui s'approchaient d'eux ; qui nous arrive ici ?

— C'est de quoi je ne m'inquiète guère, répondit Gurth, qui avait réuni son troupeau devant lui, et qui le chassait vers une de ces grandes avenues obscures que nous avons tâché de décrire.

— Il faut que je voie ces cavaliers, reprit Wamba; peut-être viennent-ils du pays des fées, avec un message du roi Obéron.

— Que la peste t'étouffe ! répondit le porcher ; peux-tu parler de telles choses, quand un orage terrible gronde à quelques milles de nous? Écoute les roulements du tonnerre! Et cette pluie qui commence! je n'ai jamais vu d'aussi larges gouttes tomber aussi lourdement. Les branches de ces chênes, malgré le calme de l'air, font entendre un bruit et des craquements qui annoncent la tempête. Tu peux jouer le raisonnable si tu veux : crois-moi une fois ; rentrons à la maison avant que l'orage éclate, car la nuit sera terrible.

Wamba sembla sentir la justesse de cet appel, et accompagna son camarade, qui se mit en route, après s'être muni d'un long bâton qu'il trouva près de lui sur l'herbe. Ce nouvel Eumée traversa à grands pas la clairière de la forêt, chassant devant lui le troupeau discordant confié à sa charge. . . .

Les cavaliers les eurent bientôt joints. Ils étaient au nombre de dix, dont deux, qui chevauchaient en tête, paraissaient être des hommes de grande importance ; les autres composaient leur suite. La condition et le caractère de l'un de ces deux personnages n'étaient pas difficiles à reconnaître. Évidemment c'était un ecclésiastique de haut rang ; ses habits étaient ceux d'un moine de Cîteaux, mais d'étoffe beaucoup plus fine que ne le comportaient les règles de cet ordre. Sa physionomie ne portait pas plus de marques de mortifications que ses vêtements n'indiquaient le mépris de la splendeur mondaine.

Ce digne homme d'église montait une belle mule ambulante, richement harnachée, et dont la bride, suivant la mode du temps, était ornée de clochettes d'argent. Deux moines du même ordre, de rang inférieur, formaient l'arrière-garde, causant et riant ensemble sans donner grande attention aux autres membres de la cavalcade.

Le compagnon du dignitaire ecclésiastique était un homme de quarante ans au moins, maigre, fort, grand, musculaire. Sa figure était entièrement découverte, et rien n'en voilait l'expression faite pour imprimer le respect, sinon la crainte. Ses traits prononcés, fins, expressifs, longtemps brûlés par le soleil du tropique, avaient presque pris la teinte d'une physionomie nègre. Leur état ordinaire semblait exprimer le calme qui suit l'orage des passions; mais la saillie des veines de son front, et la promptitude avec laquelle sa lèvre supérieure, couverte d'une épaisse moustache noire, frémissait à la plus légère émotion, montraient assez que la tempête serait aisément réveillée. Une large cicatrice au-dessus du sourcil, donnant à son regard une expression plus sinistre et même légèrement oblique, ajoutait encore à la dureté de sa physionomie.

Un long poignard à double tranchant, la seule arme offensive qu'il portât sur lui, était passé dans sa ceinture.

Il montait, non une mule, comme son compagnon, mais une vigoureuse haquenée de voyage, afin de ménager son beau cheval de bataille, qu'un écuyer conduisait à l'arrière, et qui était complétement harnaché comme pour un jour de combat. Un second écuyer portait la lance de son maître.

Ces deux écuyers étaient suivis de deux hommes dont le visage bruni, les turbans blancs et les vêtements de forme orientale faisaient assez connaître qu'ils avaient reçu le jour dans quelque contrée lointaine du Levant.

L'apparence singulière de cette cavalcade ne captiva pas seu-

lement la curiosité de Wamba : celle de son compagnon moins frivole en fut même excitée. Il reconnut à l'instant le moine pour le prieur de l'abbaye de Jorvaulx, bien connu à plusieurs milles à la ronde pour un amateur déterminé de la chasse et de la table, et même, si la renommée ne lui faisait pas injure, d'autres plaisirs mondains moins compatibles encore avec ses vœux monastiques. . . . .

Mais leur attention était surtout si fortement attirée par l'extérieur singulier de l'autre cavalier et de ses suivants, qu'ils entendirent à peine la question que leur adressa le prieur de Jorvaulx, pour savoir s'ils ne connaissaient pas, dans le voisinage, quelque maison où ils pussent faire halte, tant ils étaient frappés de l'aspect à la fois monastique et militaire de l'étranger basané, et de l'accoutrement oriental de ses écuyers.

— Je vous ai demandé, mes enfants, reprit le prieur en élevant la voix et en se servant du franco-saxon, je vous ai demandé s'il y a près d'ici quelque homme charitable qui, par amour pour Dieu et par dévotion pour notre sainte mère Église, veuille donner pour une nuit, à deux de ses plus humbles serviteurs et à leur suite, l'hospitalité et des rafraîchissements.

— Vos révérences, répondit Wamba, doivent prendre par ce sentier, qui vous conduira à une croix renversée, dont il n'y a plus que la longueur d'une coudée à peine au-dessus du sol ; là vous prendrez le chemin à gauche, car il y en a quatre qui se croisent à la Croix-Renversée, et j'espère que vos révérences gagneront un abri avant l'orage qui s'avance.

Le prieur le remercia, et les cavaliers, donnant de l'éperon à leurs chevaux, partirent avec la vitesse de gens qui ont hâte de gagner leur gîte avant d'être surpris par une nuit d'orage.
— S'ils suivent la direction que tu leur as sagement donnée, dit Gurth comme les pas des chevaux s'éloignaient d'eux, les

révérends pères auront de la peine à gagner Rotherwood cette nuit.

— C'est vrai, répondit le bouffon en riant; mais avec un peu de bonheur, ils peuvent arriver à Scheffield, et c'est un lieu de repos convenable pour eux. Je ne suis pas un chasseur assez maladroit pour montrer au chien le gîte du lièvre, si je ne veux pas qu'il l'attrape.

Nos voyageurs, qui avaient bientôt laissé nos deux serfs loin derrière eux, causaient ensemble dans le langage franco-normand, généralement en usage parmi les classes supérieures, à l'exception du petit nombre de ceux qui étaient portés encore à s'enorgueillir de leur origine saxonne. . . . .

Nous voici, dit le Templier, à la croix renversée que nous a désignée le clown, et la nuit est si noire, qu'à peine pouvons-nous distinguer quelle route nous devons suivre. Il nous a dit, je crois, de prendre à gauche.

— A droite, dit Brian, autant qu'il m'en souvienne. . . .

Ils consultèrent les hommes de leur suite, mais ceux-ci n'étaient pas assez rapprochés pour avoir entendu les instructions de Wamba. Enfin Brian remarqua au pied de la croix quelque chose que l'obscurité ne lui avait pas permis d'apercevoir d'abord. — C'est un homme endormi ou mort, dit-il; Hugo, vois donc ce que c'est, du bout de ta lance.

Hugo n'eut pas plus tôt obéi, que la figure se leva et s'écria en bon français :

Qui que vous soyez, il est mal à vous de troubler mon repos.

— Nous voulions seulement vous demander, dit le prieur, la route de Rotherwood, la demeure de Cédric le Saxon.

— Je dois m'y rendre moi-même, répliqua l'étranger, et si j'avais un cheval, je vous servirais de guide, car le chemin est quelque peu difficile, quoique je le connaisse parfaitement.

— Vous aurez nos remerciements et nos récompenses, mon

ami, reprit le prieur, si vous voulez nous conduire en sûreté à la demeure de Cédric.

Alors il ordonna à un de ses gens de monter son cheval de main et de céder sa propre monture à l'étranger, qui devait leur servir de guide. . . . .

WALTER-SCOTT, *Ivanhoé*.





GÉNIE DU CHRISTIANISME.

LA SOEUR DE CHARITÉ.

La fondation de l'Hôtel-Dieu remonte à saint Landri, huitième évêque de Paris. Les bâtiments en furent successivement augmentés par le chapitre de Notre-Dame, propriétaire de l'hôpital, par saint Louis, par le chancelier Duprat et par Henri IV; en sorte qu'on peut dire que cette retraite de tous les maux s'élargissait à mesure que les maux se multipliaient, et que la charité croissait à l'égal des douleurs.

L'hôpital était desservi dans le principe par des religieux et des religieuses sous la règle de saint Augustin; mais depuis longtemps les religieuses seules y sont restées. « Le cardinal

de Vitry, dit Hélyot, a voulu sans doute parler des religieuses de l'Hôtel-Dieu, lorsqu'il dit qu'il y en avait qui, se faisant violence, souffraient avec joie et sans répugnance l'aspect hideux de toutes les misères humaines, et qu'il lui semblait qu'aucun genre de pénitence ne pouvait être comparé à cette espèce de martyre.

« Il n'y a personne, continue l'auteur que nous citons, qui, en voyant les religieuses de l'Hôtel-Dieu non-seulement panser, nettoyer les malades, faire leurs lits, mais encore, au plus fort de l'hiver, casser la glace de la rivière qui passe au milieu de cet hôpital, et y entrer jusqu'à la moitié du corps pour laver leur linge plein d'ordures et de vilenies, ne les regarde comme autant de saintes victimes qui, par un excès d'amour et de charité pour secourir leur prochain, courent volontiers à la mort qu'elles affrontent, pour ainsi dire, au milieu de tant de puanteur et d'infection causées par le grand nombre de malades. »

Nous ne doutons point des vertus qu'inspire la philosophie ; mais elles seront encore bien plus frappantes pour le vulgaire, ces vertus, quand la philosophie nous aura montré de pareils dévouements. Et cependant la naïveté de la peinture d'Hélyot est loin de donner une idée complète des sacrifices de ces femmes chrétiennes : cet historien ne parle ni de l'abandon des plaisirs de la vie, ni de la perte de la jeunesse et de la beauté, ni du renoncement à une famille, à un époux, à l'espoir d'une postérité ; il ne parle point de tous les sacrifices du cœur, des plus doux sentiments de l'âme étouffés, hors la piété qui, au milieu de tant de douleurs, devient un tourment de plus.

Eh bien ! nous avons vu les malades, les mourants près de passer, se soulever sur leurs couches, et, faisant un dernier effort, accabler d'injures les femmes angéliques qui les servaient. Et pourquoi? parce qu'elles étaient chrétiennes ! Eh,

malheureux, qui vous servirait si ce n'était des chrétiennes? D'autres filles, semblables à celles-ci, et qui méritaient des autels, ont été publiquement *fouettées*, nous ne déguiserons point le mot. Après un pareil retour pour tant de bienfaits, qui eût voulu encore retourner auprès des misérables? Qui? elles! ces femmes! elles-mêmes! Elles ont volé au premier signal, ou plutôt elles n'ont jamais quitté leur poste. Voyez ici réunies la nature humaine religieuse et la nature humaine impie, et jugez-les.

La sœur-grise ne renfermait pas toujours ses vertus, ainsi que les filles de l'Hôtel-Dieu, dans l'intérieur d'un lieu pestiféré; elle les répandait au dehors comme un parfum dans les campagnes; elle allait chercher le cultivateur infirme dans sa chaumière. Qu'il était touchant de voir une femme, jeune, belle et compatissante, exercer au nom de Dieu, près de l'homme rustique, la profession de médecin! on nous montrait dernièrement, près d'un moulin, sous des saules, dans une prairie, une petite maison qu'avaient occupée trois sœurs-grises. C'était de cet asile champêtre qu'elles partaient à toutes les heures de la nuit et du jour, pour secourir les laboureurs. On remarquait en elles, comme dans toutes leurs sœurs, cet air de propreté et de contentement qui annonce que le corps et l'âme sont également exempts de souillures; elles étaient pleines de douceur, mais toutefois sans manquer de fermeté pour soutenir la vue des maux, et pour se faire obéir des malades. Elles excellaient à rétablir les membres brisés par des chutes ou par ces accidents si communs chez les paysans. Mais ce qui était d'un prix inestimable, c'est que la sœur-grise ne manquait pas de dire un mot de Dieu à l'oreille du nourricier de la patrie, et que jamais la morale ne trouva de formes plus divines pour se glisser dans le cœur humain.

Tandis que ces filles hospitalières étonnaient par leur charité

ceux même qui étaient accoutumés à ces actes sublimes, il se passait dans Paris d'autres merveilles : de grandes dames s'exilaient de la ville et de la cour, et partaient pour le Canada. Elles allaient sans doute acquérir des habitations, réparer une fortune délabrée, et jeter les fondements d'une vaste propriété? Ce n'était pas là leur but : elles allaient, au milieu des forêts et des guerres sanglantes, fonder des hôpitaux pour des Sauvages ennemis.

En Europe, nous tirons le canon en signe d'allégresse pour annoncer la destruction de plusieurs milliers d'hommes ; mais dans les établissements nouveaux et lointains, où l'on est plus près du malheur et de la nature, on ne se réjouit que de ce qui mérite en effet des bénédictions, c'est-à-dire des actes de bienfaisance et d'humanité. Trois pauvres hospitalières, conduites par madame de la Peltrie, descendent sur les rives canadiennes, et voilà toute la colonie troublée de joie. « Le jour de l'arrivée de personnes si ardemment désirées, dit Charlevoix, fut pour toute la ville un jour de fête ; tous les travaux cessèrent, et les boutiques furent fermées. Le gouverneur reçut les héroïnes sur le rivage à la tête de ses troupes, qui étaient sous les armes, et au bruit du canon; après les premiers compliments, il les mena, au milieu des acclamations du peuple, à l'église, où le *Te Deum* fut chanté...

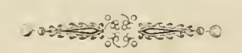
« Ces saintes filles, de leur côté, et leur généreuse conductrice, voulurent, dans le premier transport de leur joie, baiser une terre après laquelle elles avaient si longtemps soupiré, qu'elles se promettaient bien d'arroser de leurs sueurs, et qu'elles ne désespéraient pas même de teindre de leur sang. Les Français, mêlés avec les Sauvages, les infidèles même confondus avec les chrétiens, ne se lassaient point, et continuèrent plusieurs jours à faire retentir tout de leurs cris d'allégresse, et donnèrent mille bénédictions à celui qui seul peut

inspirer tant de force et de courage aux personnes les plus faibles. A la vue des cabanes où l'on mena les religieuses le lendemain de leur arrivée, elles se trouvèrent saisies d'un nouveau transport de joie : la pauvreté et la malpropreté qui y régnaient ne les rebutèrent point, et des objets si capables de ralentir leur zèle ne le rendirent que plus vif : elles témoignèrent une grande impatience d'entrer dans l'exercice de leurs fonctions.

« Madame de la Peltrie, qui n'avait jamais désiré d'être riche, et qui s'était faite pauvre d'un si bon cœur pour Jésus-Christ, ne s'épargnait en rien pour le salut des âmes. Son zèle la porta même à cultiver la terre de ses propres mains pour avoir de quoi soulager les pauvres néophytes. Elle se dépouilla en peu de jours de ce qu'elle avait réservé pour son usage, jusqu'à se réduire à manquer du nécessaire, pour vêtir les enfants qu'on lui présentait presque nus, et toute sa vie, qui fut assez longue, ne fut qu'un tissu d'actions les plus héroïques de la charité. »

Trouve-t-on dans l'histoire ancienne rien qui soit aussi touchant, rien qui fasse couler des larmes d'attendrissement aussi douces, aussi pures?

M. de Chateaubriand. *Génie du Christianisme.*



LA SOEUR GRISE.

J'ai laissé pour toujours la maison paternelle;
Mes jeunes sœurs pleuraient, ma pauvre mère aussi.
Oh! qu'un regret tardif me rendrait criminelle!
Ne suis-je pas heureuse ici?

Ne m'abandonne pas, toi qui m'as appelée :
Dieu qui mourus pour nous, mon Dieu, je t'appartiens;
Et moi qui console et soutiens
J'ai besoin d'être consolée.

Ignorante du monde avant de le quitter,
Je ne le hais point, et peut-être
(Un mourant me l'a dit) j'aurais dû le connaître,
Pour ne jamais le regretter.

Quand je me sens reprendre à sa joie éphémère,
Faible encor du dernier adieu,
J'embrasse ta croix, ô mon Dieu!
Je n'embrasserai plus ma mère.

Souvenirs de bonheur, que voulez-vous de moi,
Que vous sert de troubler ma retraite profonde?
Et qu'ai-je à faire avec le monde,
Dont le nom seul, ici, doit me glacer d'effroi?

Ici la charité remplit mes chastes heures.
Le malheureux bénit ma main qui le défend,
Je nourris l'orphelin d'espérances meilleures;
Ta servante, ô mon Dieu, dans ces tristes demeures,
Est l'enfant du vieillard, la mère de l'enfant.

Et tandis que mes sœurs à de nouvelles fêtes
Vont peut-être se préparer,
Que, des fleurs dont ma mère aimait à me parer,
Elles ont couronné leurs têtes,
Moi, je veille et je prie, et ne dois point pleurer.

O de mes premiers jours images trop fidèles!
Mes songes quelquefois me rendent vos douceurs.
Ma bouche presse encor les lèvres maternelles,
Et même au bal joyeux je suis mes jeunes sœurs,
Le front ceint de roses, comme elles.

Vaine illusion d'un instant
Dont le charme confus m'agite et me réveille!
Mais la cloche plaintive a frappé mon oreille.
A son lit de douleur le malade m'attend.

Là, naguère, une pauvre fille
Me disait en pleurant : Dieu finit mes malheurs.
J'étais orpheline, et je meurs
Sans avoir connu ma famille.
Moi j'ai quitté la mienne... Et nous mêlions nos pleurs.

J'avais une famille, et pourtant je l'oublie;
Et mon cœur bat d'un noble orgueil,
Quand le pauvre a pressé de sa main affaiblie
Ma main qui doucement l'accompagne au cercueil.

Consolé par ma voix, à son heure suprême,
Bien souvent le pécheur s'endort moins agité ;
Que dis-je ? le mourant me console lui-même
De ce monde si vain qu'avant lui j'ai quitte.

Et lorsque dans ses yeux une dernière flamme
Révèle un saint espoir, né d'une ardente foi,
Je recommande à Dieu de recevoir mon âme,
Au mourant de prier pour moi.

M. Alex. Guiraud.





JEANNE D'ARC.

ACTE III.



SCÈNE V.

LE DUC DE BEDFORD, JEANNE D'ARC.

LE DUC.

La voici! quels regards et quel maintien!... Eh quoi!
C'est donc là cet objet et de haine et d'effroi!
Se peut-il?... Mais chassons un trouble involontaire,
Et pénétrons enfin cet étrange mystère.
Le cri d'un peuple entier s'élève contre vous.
Si je l'en crois, le ciel voit d'un œil de courroux
Les autels outragés, l'imposture impunie.
Des ministres de Dieu dans ces murs réunie

L'assemblée, à mon ordre, est prête à vous juger.
Maître de vous punir ou de vous protéger,
Aux vengeurs de la foi que tout chrétien révère,
Seul je puis vous livrer, seul je puis vous soustraire.
Inflexible au mensonge, indulgent à l'erreur,
J'ai voulu par mes yeux lire dans votre cœur.

. . . .

JEANNE D'ARC.

Mon nom vous est connu... Depuis que je suis née,
L'hiver n'a pas vingt fois vu s'achever l'année.
Sous un rustique toit Dieu cacha mon berceau :
Non loin de Vaucouleurs, quelques prés, un troupeau,
Des auteurs de mes jours composaient la richesse ;
Le travail de leurs mains nourrissait leur vieillesse.
Docile à leurs leçons, heureuse à leur côté,
Mon enfance croissait dans la simplicité ;
Et bergère, comme eux j'errais sur les montagnes,
Chantant le nom du Dieu qui bénit les campagnes.
Chaque jour cependant jusqu'à nous apportés,
Des bruits affreux troublaient nos hameaux attristés :
On disait qu'inondant et nos champs et nos villes,
L'Anglais, à la faveur de nos haines civiles,
Allait bientôt, brisant nos remparts asservis,
Saper les fondements du trône de Clovis,
Et, de la Loire enfin franchissant la barrière,
Sur les murs d'Orléans, arborer sa bannière...
Des maux de mon pays en secret tourmenté,
Tout mon cœur s'indignait jour et nuit agité ;
Et du bruit des combats au milieu des prairies,
Seule, j'entretenais mes longues rêveries.
Un soir (il m'en souvient), de la cime des monts

L'orage, en s'étendant, menaçait nos vallons ;
Tout fuyait... Près de là l'ombre d'un chêne antique
Protégeait du hameau la chapelle rustique :
J'y cours ; et sur la pierre, où j'implorais les cieux,
Le sommeil, malgré moi, vint me fermer les yeux.
Tout à coup, de splendeur et de gloire éclatante,
Du céleste séjour une jeune habitante,
La houlette à la main, se montre devant moi :
« Humble fille des champs, dit-elle, lève-toi !
» Du souverain des cieux l'ordre vers toi m'amène,
» Geneviève est mon nom. Les rives de la Seine
» Me virent, comme toi, conduire des troupeaux.
» Quand du fier Attila les funestes drapeaux
» Envoyaient la terreur aux deux bouts de la France,
» Ma voix, au nom du ciel, promit sa délivrance.
» Le ciel veut par ton bras l'accomplir aujourd'hui.
» Du trône des Français, va, sois l'heureux appui.

. . . .

» Marche ; Orléans t'appelle au pied de ses remparts ;
» Marche ; à ta voix l'Anglais fuira de toutes parts ;
» Et le temple de Reims verra, dans son enceinte,
» Sur le front de ton roi s'épancher l'huile sainte... »
L'immortelle, à ces mots, remonte dans les airs ;
Et moi, le cœur ému de sentiments divers,
Je m'éveille incertaine, et n'osant croire encore
Au choix trop éclatant dont l'Éternel m'honore.
Mais trois fois quand la nuit ramène le repos,
Je vois les mêmes traits, j'entends les mêmes mots :
« Humble fille des champs, lève-toi ! Dieu t'appelle.
» Au ciel, à ton pays, tremble d'être infidèle !... »
Je cède enfin : je pars, respirant les combats...
Le frère de ma mère accompagnait mes pas.

J'avais atteint le front des collines prochaines...
Là, muette et pensive, à nos bois, à nos plaines,
Par un dernier regard j'adressai mes adieux;
Et le toit paternel disparut à mes yeux...

. . . .

. . . Au travers du trouble et du ravage,
Vers la cour de Valois le ciel m'ouvre un passage:
J'arrive. On m'interroge; on doute de ma foi;
Mais les pontifes saints ont rassuré mon roi:
Je parais à ses yeux. Sans crainte, sans audace,
J'entre; un de ses guerriers est assis à sa place;
Lui-même, au milieu d'eux, il siége confondu:
Mais un esprit céleste, à mes yeux descendu,
Me le montrait du doigt et planait sur sa tête.
J'approche; et devant lui je m'incline et m'arrête;
Des cieux, à haute voix, j'annonce les décrets...
« Oui, me dit-il, commande et mes guerriers sont prêts
» A suivre sur tes pas l'ardeur qui les transporte. »
Il dit; et de Fierbois, à son ordre, on apporte
Le glaive qui bientôt doit venger les Français.
Nous partons... Mais pourquoi retracer nos succès?
Jeune et faible instrument de la faveur céleste,
Je marchais, je parlais... Dieu seul a fait le reste...

LE DUC.

. . . .

Si la faveur du ciel a dirigé vos pas,
Comment a-t-il permis que le sort des combats,
Enfin devant les murs de Compiègne étonnée,
Au pouvoir des Anglais vous livrât enchaînée?

JEANNE D'ARC.

Le ciel n'a point failli. Prompt à me seconder,

Jusqu'aux portes de Reims il devait me guider.
Là s'arrêtait aussi l'heureux cours des miracles
Qu'aux mains d'une bergère assuraient ses oracles :
Soumise, dès ce temps, aux fers comme à la mort,
Du dernier des soldats je partageais le sort.

LE DUC.

Libre de vos serments et quitte envers la France,
Quelle soif des honneurs, quelle vaine espérance
Dans le camp de Valois a pu vous arrêter ?

JEANNE D'ARC.

Dieu lit au fond des cœurs ; j'ose ici l'attester !
Je voulais, dans mes vœux plus heureuse et moins fière,
De mes simples aïeux revoir l'humble chaumière,
Et là, fuyant la pompe et le luxe des cours,
D'un père, d'une mère embellir les vieux jours :
Mais l'ordre de mon roi, mais la voix de l'armée,
Au bruit de mon départ en secret alarmée,
Éloigna le bonheur que j'osais entrevoir ;
Et mon cœur malgré moi dut céder au devoir.

LE DUC.

Chaque mot de sa bouche et m'étonne et me charme.
Sa grâce m'attendrit, sa candeur me désarme ;
Et, lorsque mes regards pénètrent dans son cœur,
Je cherche l'imposture, et ne vois que l'erreur.
Je plains votre malheur, je plains votre faiblesse ;
J'excuse de vos sens la crédule faiblesse ;
Et votre sort ici dépend de votre choix :
Je prends sur moi le soin de désarmer les lois.
Un vain songe a souvent abusé l'innocence :
L'aveu de votre erreur suffit à ma clémence.

Cet aveu, de la haine étouffera les cris :
J'ai le droit de l'attendre, et vous offre à ce prix
Aux bords de la Tamise un noble et sûr asile
Où la paix des autels vous ouvre un port tranquille.
Prononcez.

JEANNE D'ARC.

. . . . Voilà donc l'espoir qui m'est permis?
Un exil, au milieu de tous mes ennemis?
. . . .
Mais à quel prix, seigneur, serait-il acheté
Cet exil, qui par vous m'est ici présenté!
Moi! je désavouerais le Dieu qui m'a choisie!
Et mon cœur, démentant la gloire de ma vie,
Céderait lâchement à la peur de la mort!...
Je reste dans les fers et j'attendrai mon sort.

LE DUC.

Ainsi donc, dédaignant ma facile indulgence,
Des ministres sacrés vous bravez la vengeance?
Songez-y bien, un mot ou vous sauve, ou vous perd.

JEANNE D'ARC.

Je le sais... Mais, seigneur, parlons à cœur ouvert.
Votre main, dès longtemps, aurait brisé ma chaîne
(J'ose le croire, au moins), si d'une indigne haine
Les conseils insensés n'entraînaient votre cœur.
On veut ma mort! On croit que, désormais vainqueur,
Vous allez de la France embrasser la conquête :
Quoi! mon bras est-il donc le seul qui vous arrête?
Ouvrez les yeux; en vain le superbe étranger
Se flatte d'affermir son règne passager :
Des revers d'un moment la France trop punie,

La France autour du trône aujourd'hui réunie,
Déjà de ses enfants voit l'innombrable essaim
A la voix de l'honneur se presser sur son sein :
Déjà de vos succès le terme se prépare !...
Mais de mes sens émus quel feu divin s'empare?
Le ciel parle ; le ciel, pour la dernière fois,
Par ma bouche aujourd'hui vous révèle ses lois.
Écoutez !...

LE DUC.

. . . . . Osez-vous d'une voix téméraire,
Affronter ma puissance et tenter ma colère?

JEANNE D'ARC.

Écoutez !... le soleil n'aura pas dans son cours
De l'automne cinq fois renouvelé les jours,
Lorsqu'aux pieds de ce Dieu, notre juge suprême,
Sans pompe, sans pouvoir, vous paraîtrez vous-même.
C'est ici qu'arrêtant l'essor d'un vain orgueil
La main du Tout-Puissant marqua votre cercueil :
Vous ne reverrez plus le palais de vos pères,
Vos cendres dormiront aux rives étrangères...

LE DUC.

Qu'entends-je ! Où vous entraîne un transport insensé?
Malheureuse!...

JEANNE D'ARC.

. . . . . Écoutez !... l'arrêt est prononcé.
De la France à mes yeux les destins se découvrent.
Ville des rois, pour nous enfin tes portes s'ouvrent !
Bourgogne, tes drapeaux ont brillé dans nos rangs !
Soyez unis, Français !.... Et vous, fiers conquérants,
Que Lancastre guidait jusqu'au sein de la France,
Le détroit qu'entre nous plaça la Providence,

Le détroit si souvent franchi par vos vaisseaux,
Va séparer enfin deux empires rivaux;
Et la France, oubliant trois siècles de ravages,
Reverra nos drapeaux ombrager ses rivages.
Partez. Dieu nous seconde, et combat avec nous.

LE DUC.

C'en est trop. Ma pitié fait place à mon courroux.
Gardes!... au tribunal conduisez la captive.
Obéissez.

JEANNE D'ARC.

. . . J'y cours, prince; et, quoi qu'il arrive,
J'ai vengé mon pays, j'ai défendu mon roi...
Le bras des assassins peut disposer de moi.





LE G^l BONAPARTE

1797

Publié par Pourrat F. à Paris

NAPOLÉON EN ITALIE.

I.

LE CHANT DU PONT D'ARCOLE.

En ce jour-là, c'était un des jours de brumaire;
Les saules de Ronco jetaient une ombre amère;
La sarcelle avait fui; le marais, sur ses bords,
En tremblant s'éveillait; les roseaux, sous la bise,
Dans la fange, meurtris, ployaient leur tête grise;
Et sur l'étang des morts passait l'âme des morts.

. . . .

Étroit était le pont; loin était le rivage,
Un monde séparait la plage de la plage.
Haletants, les vivants sur les bords s'entassaient;
Mais les morts plus nombreux leur défendaient l'entrée.

. . . .

Étroit était le pont, close était la barrière,
La foule sur ses pas retournait en arrière.
L'alouette gauloise en son nid s'envolait,
Appelant ses petits. Au champ de l'espérance
Le nouvel étendard avait perdu sa lance;
Et la vague d'Arcole en son lit reculait.

Mais voilà qu'un cheval erre dans la mêlée;
Moins blanche était la neige au flanc de la vallée.
Voilà qu'un cavalier a quitté les arçons.
Ah! moins prompt est le cerf quand la biche est blessée.
Voilà que dans ses bras, comme sa fiancée,
Il a pris l'étendard aimé des nations.

Et puis, s'enveloppant de ses plis tricolores,
Il arbore, en courant, sur les arches sonores
La nouvelle bannière. A son nom, effrayés,
Les sabres sur son front ont glissé sans murmure;

. . . .

Puis sur le pont rustique aux poutres vacillantes
Sur sa trace ont passé les nations tremblantes,
Comme après le bélier font les jeunes chevreaux;
L'un va tenter le gué sur la rive embourbée;
L'autre heurte du front la barrière tombée;
Et l'étable le soir reçoit tous ses troupeaux.

Ils se sont émoussés sur ses habits de bure
Les coups qui menaçaient, malgré leur chaste armure,
Le sein des nations. Du milieu des roseaux
L'étendard a jeté son ombre sur le monde;

Et tous les morts au loin, jusqu'en la nuit profonde,
Battent en même temps des mains dans leurs tombeaux.

. . . .

II.

LE PREMIER CONSUL.

César, salut! voici les faisceaux consulaires,
La foule, les licteurs, les haches populaires,
Sous le fouet triomphal les quadriges fumants!
Vieux consul à l'œil fauve, oh! depuis deux mille ans,
Que la tombe a bien su rajeunir l'esclavage,
Et refaire ton œuvre et ton blême visage!

Les vers fileraient-ils aux morts dans le tombeau
Deux fois leur pourpre neuve? et quand ton lourd manteau
Des eaux du Rubicon est ruisselant encore,
Comment as-tu quitté ton sépulcre sonore?
Et comment sur ton front, au soleil de Lodi,
La couronne de chêne a-t-elle reverdi?

Pour entraîner ton char en sa nouvelle ornière,
Combien de nations, sous ta verge guerrière,
Veux-tu tenir en bride? à laquelle d'abord
Veux-tu mettre aujourd'hui la selle et le frein d'or?
Et quand ton front conduit le quadrige du monde,
Quel état croupira sur sa litière immonde?

. . . .

Et comme dans les bois, d'une aile matinale,
Quand le faucon s'élance en sa chasse royale,
La couleuvre repue, endormie au soleil,
Trop tard cherche en rampant son gîte à son réveil;
Ainsi dès qu'au matin l'aiglon quitta son aire,
Sentant sous son duvet la serre consulaire,

Le monde a dit : « Voici l'oiseau du Rubicon! »
Et le taureau gaulois a connu l'aiguillon.
L'hysope, au bout des monts, sous le cèdre s'incline,
L'homme sous le héros, l'ombre sous la colline;
Le flot baise le roc debout, sur l'Océan,
La foule son César, et César le néant.

Un homme seul est tout, et le reste n'est rien;
Lui seul il a tout fait, et le mal et le bien;
Mille noms ont péri pour grossir son ouvrage,
Mille flots passeront pour qu'un seul flot surnage :
C'en est fait, un seul homme a, pendant leur sommeil,
Des peuples usurpé la place à leur soleil.

Qu'ils dorment! Pour eux tous, ardente sentinelle,
Le jeune consul veille en la cité nouvelle;
Et sur sa mappemonde, armé de son compas,
Il débrouille en un jour le chaos des états;
Ou, penché sur son globe, il rapproche à sa guise
Deux rivages hurlants qu'un Océan divise.

. . . .

Souvent pendant la nuit, quand la nuit fait silence,
Le premier au conseil il pèse la balance

Du vieux code romain en son bassin usé.
Son esprit, comme un glaive à sa droite aiguisé,
Tranche le nœud gordien que nouèrent les sages,
Et fait sa loi d'airain de mille obscurs usages.

Et les vieillards disaient : il nous surpasse tous ;
D'où lui vient la sagesse ? il n'a pas comme nous,
Des siècles coutumiers épousant les coutumes,
Jour et nuit retourné leurs gothiques volumes ;
Nos fils sont de son âge, et son doigt frémissant
Jamais n'a feuilleté que son livre de sang.

Ainsi tous le craignaient. Du breuvage qu'il aime,
Dans son vase emmiellé Dieu l'enivrait lui-même.
Les peuples le suivaient en caressant leur frein,
Il était calme et fort ; et sur son front serein
La couronne de plomb sacrée à Sainte-Hélène
N'effeuillait pas alors la couronne de chêne.

III.

LE SAINT-BERNARD.

Les Alpes sont debout ; les voyez-vous blanchir ?
Leurs murs sont crénelés ; qui pourra les franchir ?
Derrière leur enclos, à l'ombre épanouie,
Qui jamais cueillera la fleur de l'Italie ?
Si ce n'est toi, grand Dieu, qui jamais du vallon
Montera sur leur cime après l'aigle et l'aiglon ?

Comme un camp éternel leurs tentes sont dressées :
Qui les emportera sur son char entassées ?

Jamais la dent des boucs ne les ronge en chemin,
Et jamais l'ouragan ne déchire leur lin.
Quel guerrier dormira sous leur toit de tempête,
Et pourra dans son rêve escalader leur faîte?

Dès l'aube la Yungfrau s'assied dans les ravins,
Et porte l'avalanche en ses humides mains.
Qui dénoûra jamais son voile de nuage?
Comme un anachorète en son froid ermitage,
Le Saint-Bernard, pieds nus, se couche en son cercueil:
Qui jamais franchira les degrés de son seuil?

. . . .

Les Alpes sont debout; sur leurs flots sans rivage
Que hérisse à leur faîte un éternel orage,
Sur cette mer géante aux vagues de granit,
Où, comme l'alcyon, les peuples font leur nid,
Sans rameur et sans mât, suspendue à la cime,
Quelle barque jamais ira tenter l'abîme?

Ah! qui me bâtira, plus puissant que l'orage,
Mon refuge ici-bas, sur leur rocher sauvage?
Je suis un voyageur que suivent les vautours.
La brume m'environne, et je crie : « Au secours! »
Le chemin est glissant, et l'ouragan m'entraîne.
Est-ce là le chemin qui mène à Sainte-Hélène?

Car c'est-là que j'ai vu le chasseur de chamois
Dont le nom retentit comme fait un carquois.
L'ourse du Saint-Bernard, à la fin muselée,
En grondant le suivait au fond de la vallée.
Sa flèche était lancée; et par-delà les monts
Allait blesser à mort le cœur des nations.

Ici j'ai vu passer un pasteur sans ouailles,
Dans la neige il menait ses chevaux de batailles,
Ses canons bâillonnés, qui, chargés de frimas,
Comme une meute en laisse aboyaient sur ses pas;
Et ses clairons muets à la lèvre sanglante,
Et les chiens du couvent hurlaient dans la tourmente.

Mille voix appelaient, mille voix répondaient,
Sur les bords des glaciers les longs sabres pendaient,
Comme font les chevaux aux bords des pâturages.
Les drapeaux engourdis se mêlaient aux nuages.
Mille mains à la fois traînaient un même char;
Et la cloche sonnait sur le grand Saint-Bernard.

Ici j'ai vu bondir, sur son humide trace,
Comme un peuple enfermé dans un tombeau de glace,
L'avalanche croulante aux champs de Marengo;
Un seul mot dit trop haut, et redit par l'écho,
L'avait précipitée au penchant des abîmes.
Devant elle une main aplanissait les cîmes.

Oh! quand elle eut enfin roulé, de bonds en bonds,
Au seuil de Marengo, loin du sentier des monts,
On entendit alors, là, sous la vigne mûre,
Le choc d'une cymbale et le choc d'une armure;
Puis, bientôt, sans harnais, mille et mille chevaux
Errants et tout meurtris, que suivaient des corbeaux;

Puis un bruit haletant de canons qui mugissent,
De sabres ébréchés, de pas qui retentissent,
De pesants cavaliers croulant comme des tours,
De tambours ameutés comme des troupeaux d'ours,
Et vers le soir on vit l'aigle noire à deux têtes,
Qui, sanglante, cherchait son nid dans les tempêtes.

Puis après tout se tut. Mais dès le lendemain
La neige sur les monts effaçait le chemin.
Comme un grand fossoyeur au vallon qu'il déchire,
Le Saint-Bernard creusait la tombe d'un empire;
Et là-bas, le chasseur disait à demi-voix :
« Sont-ce les pas d'un peuple ou les pas d'un chamois? »

Edgard Quinet.





NAPOLÉON.

1812.

Napoléon est encore à Paris, au milieu de ses grands, effrayés du terrible choc qui se prépare. Ceux-ci n'ont plus rien à acquérir, ils ont beaucoup à conserver : ainsi leur intérêt personnel se réunit au vœu général des peuples fatigués de la guerre ; et, sans contester l'utilité de cette expédition, ils en redoutent les approches. Mais ils n'en parlent qu'entre eux, secrètement, soit qu'ils craignent de déplaire, de nuire à la confiance des peuples, ou d'être démentis par des succès : c'est pourquoi, devant Napoléon, ils se taisent et semblent même ne pas être instruits d'une guerre qui depuis longtemps est le sujet des conversations de toute l'Europe.

Mais enfin ce respect silencieux, que lui-même avait pris soin d'imposer, l'importune; il y soupçonne plus d'improbation que de réserve; l'obéissance ne lui suffit plus, il veut y ajouter la conviction : ce sera une nouvelle conquête! Il sait d'ailleurs mesurer mieux que personne cette puissance de l'opinion qui, selon lui, crée ou tue les souverains; enfin, soit politique, soit amour-propre, il aime à persuader.

On parut d'abord concevoir toutes les nécessités de sa position : « Il fallait achever l'ouvrage commencé; on ne pouvait » s'arrêter sur une pente aussi rapide et si près du sommet. » L'empire de l'Europe convenait à son génie; la France en » serait le centre et la base; autour d'elle, grande et entière, » elle ne verrait que de faibles états, tellement divisés, que » toute coalition entre eux deviendrait méprisable ou impossi- » ble; mais, avec un tel but, pourquoi ne commençait-il pas » par soumettre et partager ce qui était autour de lui? »

A cette objection, Napoléon répondit « que tel avait été son » projet en 1809, dans la guerre d'Autriche, mais que le mal- » heur d'Enlingen avait dérangé son plan; que même, telle » avait été sa pensée, quand, dès Tilsitt et par l'entremise de » Murat, il voulut s'allier à la Russie par un mariage : mais que » le refus de la princesse russe, et son union précipitée avec le » duc d'Oldembourg, l'avaient conduit à épouser une princesse » autrichienne, et à s'appuyer de l'empereur d'Autriche contre » l'empereur Russe. . . . .

. . . .

Au reste, toutes ces passions qui gouvernent si despotiquement les autres hommes, étaient de trop faibles mobiles pour un génie aussi ferme et aussi vaste; elles purent tout au plus déterminer en lui de premiers mouvements qui l'engagèrent plus tôt qu'il n'eût voulu. Mais, sans pénétrer si avant dans les replis de cette grande âme, une seule pensée, un fait évi-

dent suffisait pour le précipiter tôt ou tard dans cette lutte décisive : c'était l'existence d'un empire rival du sien par une égale grandeur, mais jeune encore comme son prince, et grandissant chaque jour, quand l'empire français, déjà mûr comme son empereur, ne pouvait plus guère que décroître.

A quelque hauteur qu'il eût élevé le trône du sud et de l'ouest de l'Europe, Napoléon apercevait le trône septentrional d'Alexandre prêt encore à le dominer par sa position éternellement menaçante : sur ces sommets glacés de l'Europe, d'où jadis s'étaient précipités tant de flots de barbares, il voyait se former tous les éléments d'un nouveau débordement. Jusque-là l'Autriche et la Prusse avaient été des barrières suffisantes, mais lui-même les avait renversées ou abaissées : il restait donc seu en présence, et seul défenseur de la civilisation, de la richesse et de toutes les jouissances des peuples du sud, contre la rudesse ignorante, contre les désirs avides des peuples pauvres du nord, et contre l'ambition de leur empereur et de sa noblesse.

Il était évident que la guerre seule pouvait décider de ce grand débat, de cette grande et éternelle lutte du pauvre contre le riche ; et cependant, de notre côté, cette guerre n'était ni européenne ni même nationale ; l'Europe y marchait à contre-cœur, parce que le but de cette expédition était d'ajouter aux forces de celui qui l'avait conquise. La France épuisée voulait du repos ; les grands qui formaient la cour de Napoléon s'effrayaient de ce redoublement de guerre, de la dispersion de nos armées de Cadix à Moskou, et, tout en concevant la nécessité à venir de ce grand débat, l'urgence ne leur en était pas démontrée.

Ils savaient que c'était surtout dans l'intérêt de sa politique qu'il fallait chercher à ébranler un prince dont le principe était « qu'il y avait des hommes dont la conduite ne peut que rare-
» ment être réglée par leurs sentiments, mais toujours par les

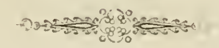
» circonstances. » Dans cette pensée ses ministres lui dirent, l'un, « que ses finances avaient besoin de repos; » mais il répondit : « Au contraire, elles s'embarrassent, il leur faut la » guerre. » Un autre ajouta « qu'à la vérité jamais l'état de ses » revenus n'avait été plus satisfaisant; qu'après un compte-» rendu de trois à quatre milliards, il était admirable qu'on se » trouvât sans dettes exigibles; mais que tant de prospérités » touchaient à leur terme, puisqu'il paraissait qu'avec l'an-» née 1812 allait commencer une campagne ruineuse; que » jusque-là la guerre avait nourri la guerre, que partout on » avait trouvé la table mise, mais qu'à l'avenir nous ne pour-» rions plus vivre aux dépens de l'Allemagne devenue notre » alliée; bien loin de là, il faudrait nourrir ses contingents, » et cela sans espoir de dédommagements, quel que fût le suc-» cès; car on aurait à payer de Paris chaque ration de pain qui » se mangerait à Moskou, les nouveaux champs de bataille » n'offrant à recueillir, après la gloire, que des chanvres, des » goudrons et des mâtures, qui ne serviraient sans doute » pas à acquitter les frais d'une guerre continentale; que la » France n'était pas en état de défrayer ainsi l'Europe, surtout » dans l'instant où ses ressources s'écoulaient vers l'Espagne; » que c'était mettre à la fois le feu aux extrémités, et qu'alors, » refluant vers le centre épuisé par tant d'efforts, il pourrait » nous consumer nous-mêmes. »

Ce ministre avait été écouté; l'empereur le regardait d'un air riant accompagné d'une caresse qui lui était familière. Il pensait avoir persuadé, mais Napoléon lui dit : « Vous croyez » donc que je ne saurai pas bien à qui faire payer les frais de la » guerre? » Le duc cherchait à comprendre sur qui tomberait ce fardeau, quand l'empereur, par un seul mot, dévoilant toute la grandeur de ses projets, ferma la bouche à son ministre étonné.

Il n'appréciait pourtant que trop bien toutes les difficultés de son entreprise.

Le général comte de Ségur.

(*Histoire de Napoléon et de la Grande Armée*.)



SOUVENIRS DU PEUPLE.

On parlera de sa gloire
Sous le chaume bien longtemps ;
L'humble toit, dans cinquante ans,
Ne connaîtra plus d'autre histoire.
Là, viendront les villageois
Dire alors à quelque vieille :
Par des récits d'autrefois,
Mère, abrégez notre veille.
Bien, dit-on, qu'il nous ait nui,
Le peuple encor le révère,
Oui, le révère.

Parlez-nous de lui, grand'mère,
Parlez-nous de lui.

Mes enfants, dans ce village,
Suivi de rois il passa,
Voilà bien longtemps de ça;
Je venais d'entrer en ménage.
A pied grimpant le coteau
Où pour voir je m'étais mise,
Il avait petit chapeau
Avec redingote grise.
Près de lui je me troublai,
Il me dit: Bonjour ma chère,
Bonjour, ma chère.
— Il vous a parlé, grand'mère!
Il vous a parlé!

L'an d'après, moi pauvre femme,
A Paris étant un jour,
Je le vis avec sa cour:
Il se rendait à Notre-Dame.
Tous les cœurs étaient contents:
On admirait son cortége,
Chacun disait: Quel beau temps!
Le ciel toujours le protége.
Son sourire était bien doux:
D'un fils Dieu le rendait père,
Le rendait père.
— Quel beau jour pour vous, grand'mère!
Quel beau jour pour vous!

Mais quand la pauvre Champagne
Fut en proie aux étrangers,
Lui, bravant tous les dangers,
Semblait seul tenir la campagne.
Un soir, tout comme aujourd'hui,
J'entends frapper à la porte;
J'ouvre, bon Dieu! c'était lui,
Suivi d'une faible escorte.
Il s'assied où me voilà,
S'écriant: Oh! quelle guerre!
Oh! quelle guerre!
— Il s'est assis là, grand'mère!
Il s'est assis là!

J'ai faim, dit-il; et bien vite
Je sers piquette et pain bis;
Puis il sèche ses habits;
Même à dormir le feu l'invite.
Au réveil, voyant mes pleurs,
Il me dit: Bonne espérance!
Je cours de tous ses malheurs
Sous Paris venger la France.
Il part; et comme un trésor
J'ai depuis gardé son verre,
Gardé son verre.
— Vous l'avez encor, grand'mère?
Vous l'avez encor?

Le voici. Mais à sa perte
Le héros fut entraîné,
Lui, qu'un pape a couronné,

Est mort dans une île déserte.
Longtemps aucun ne l'a cru ;
On disait : il va paraître ;
Par mer il est accouru ;
L'étranger va voir son maître.
Quand d'erreur on nous tira,
Ma douleur fut bien amère,
Fut bien amère.
— Dieu vous bénira, grand'mère ;
Dieu vous bénira.

(Béranger.)





GÉNIE DU CHRISTIANISME

LE CONVOI DU LABOUREUR.

Une noble simplicité présidait aux obsèques du guerrier chrétien. Lorsqu'on croyait encore à quelque chose, on aimait à voir un aumônier dans une tente ouverte, près d'un champ de bataille, célébrer une messe des morts sur un autel formé de tambours. C'était un assez beau spectacle de voir le Dieu des armées descendre, à la voix d'un prêtre, sur les tentes d'un camp français, tandis que de vieux soldats, qui avaient tant de fois bravé la mort, tombaient à genoux devant un cercueil, un autel et un ministre de paix. Aux roulements des tambours drapés, aux salves interrompues du canon, des grenadiers portaient le corps de leur vaillant capitaine à la tombe qu'ils avaient creusée pour lui avec leurs baïonnettes. Au sor-

tir de ces funérailles on n'allait point courir pour des trépieds, pour de doubles coupes, pour des peaux de lion aux ongles d'or, mais on s'empressait de chercher, au milieu des combats, des jeux funèbres et une arène plus glorieuse ; et, si l'on n'immolait pas une génisse noire aux mânes du héros, du moins on répandait en son honneur un sang moins stérile, celui des ennemis de la patrie.

Parlerons-nous de ces enterrements faits à la lueur des flambeaux dans nos villes, de ces chapelles ardentes, de ces chars tendus de noir, de ces chevaux parés de plumes et de draperies, de ce silence interrompu par les versets de l'hymne de la colère, *Dies iræ?*

La religion conduisait à ces convois des grands de pauvres orphelins sous la livrée pareille de l'infortune : par-là elle faisait sentir à des enfants qui n'avaient point de père, quelque chose de la piété filiale ; elle montrait en même temps à l'extrême misère ce que c'est que des biens qui viennent se perdre au cercueil, et elle enseignait au riche qu'il n'y a point de plus puissante médiation auprès de Dieu que celle de l'innocence et de l'adversité.

Un usage particulier avait lieu au décès des prêtres : on les enterrait le visage découvert : le peuple croyait lire sur les traits de son pasteur l'arrêt du souverain Juge, et reconnaître les joies du prédestiné à travers l'ombre d'une sainte mort, comme dans les voiles d'une nuit pure on découvre les splendeurs du ciel.

La même coutume s'observait dans les couvents. Nous avons vu une jeune religieuse ainsi couchée dans sa bière. Son front se confondait par sa pâleur avec le bandeau de lin dont il était à demi couvert, une couronne de roses blanches était sur sa tête, et un flambeau brûlait entre ses mains : les grâces et la paix du cœur ne sauvent point de la mort, et l'on voit se fa-

ner les lis, malgré la candeur de leur sein et la tranquillité des vallées qu'ils habitent.

Au reste, la simplicité des funérailles était réservée au nourricier, comme au défenseur de la patrie. Quatre villageois, précédés du curé, transportaient sur leurs épaules l'homme des champs au tombeau de ses pères. Si quelques laboureurs rencontraient le convoi dans les campagnes, ils suspendaient leurs travaux, découvraient leurs têtes, et honoraient d'un signe de croix leur compagnon décédé. On voyait de loin ce mort rustique voyager au milieu des blés jaunissants, qu'il avait peut-être semés. Le cercueil, couvert d'un drap mortuaire, se balançait comme un pavot noir au-dessus des froments d'or et des fleurs de pourpre et d'azur. Des enfants, une veuve éplorée, formaient tout le cortége. En passant devant *la croix du chemin,* ou *la sainte du rocher*, on se délassait un moment : on posait la bière sur la borne d'un héritage, on invoquait la *Notre-Dame* champêtre, au pied de laquelle le laboureur décédé avait tant de fois prié pour une bonne mort, ou pour une récolte abondante. C'était là qu'il mettait ses bœufs à l'ombre au milieu du jour : c'était là qu'il prenait son repas de lait et de pain bis, au chant des cigales et des alouettes. Que bien différent d'alors il s'y repose aujourd'hui ! Mais du moins les sillons ne seront plus arrosés de ses sueurs, du moins son sein paternel a perdu ses sollicitudes ; et, par ce même chemin où les jours de fête il se rendait à l'église, il marche maintenant au tombeau, entre les touchants monuments de sa vie, des enfants vertueux et d'innocentes moissons.

M. de Chateaubriand. *Génie du Christianisme.*

LE JOUR DES MORTS

DANS UNE CAMPAGNE.

Le prêtre prépara l'auguste sacrifice ;
Tantôt ses bras tendus rendaient le ciel propice,
Tantôt il adorait, humblement incliné.
O moment solennel ! ce peuple prosterné,
Ce temple dont la mousse a couvert les portiques,
Ses vieux murs, son jour sombre, et ses vitraux gothiques,
Cette lampe d'airain qui, dans l'antiquité,
Symbole du soleil et de l'éternité,
Luit devant le Très-Haut, jour et nuit suspendue ;
La majesté d'un Dieu parmi nous descendue ;
Les pleurs, les vœux, l'encens, qui montent vers l'autel ;
Et de jeunes beautés qui, sous l'œil maternel,
Adoucissent encor, par leur voix innocente,

De la religion la pompe attendrissante ;
Cet orgue qui se tait, ce silence pieux,
L'invisible union de la terre et des cieux :
Tout enflamme, agrandit, émeut l'homme sensible ;
Il croit avoir franchi ce monde inaccessible,
Où, sur des harpes d'or, l'immortel séraphin
Aux pieds de Jéhovah chante l'hymne sans fin.
C'est alors que sans peine un Dieu se fait entendre ;
Il se cache au savant, se révèle au cœur tendre ;
Il doit moins se prouver qu'il ne doit se sentir.

Mais du temple à grands flots se hâtait de sortir
La foule qui déja, par groupes séparée,
Vers le séjour des morts s'avançait éplorée ;
L'étendard de la croix marchait devant nos pas ;
Nos chants majestueux, consacrés au trépas,
Se mêlaient à ce bruit, précurseur des tempêtes ;
Des nuages obscurs s'étendaient sur nos têtes ;
Et nos fronts attristés, nos funèbres concerts
Se conformaient au deuil et des champs et des airs.

Cependant du trépas on atteignait l'asile.
L'if, et le buis lugubre, et le lierre stérile,
Et la ronce, à l'entour croissent de toutes parts ;
On y voit s'élever quelques tilleuls épars ;
Le vent court en sifflant sur leur cime flétrie ;
Non loin s'égare un fleuve ; et mon âme attendrie
Vit, dans le double aspect des tombes et des flots,
L'éternel mouvement et l'éternel repos.
Avec quel saint transport tout ce peuple champêtre,
Honorant ses aïeux, aimait à reconnaître
La pierre ou le gazon qui cachait leurs débris !

. . . .

De ce nom, de ce bruit dont l'homme est si jaloux
Combien auprès des morts j'oubliais les chimères !
Ils réveillaient en moi des pensers plus austères.
Quel spectacle ! d'abord un sourd gémissement
Sur le fatal enclos erra confusément;
Bientôt les vœux, les cris, les sanglots retentissent:
Seulement j'aperçois une jeune beauté
Dont la douleur se tait et veut fuir la clarté;
Ses larmes cependant coulent en dépit d'elle;
Son œil est égaré; son pied tremble et chancelle;
Hélas! elle a perdu l'amant qu'elle adorait,
Que son cœur pour époux se choisit en secret;
Son cœur promet encor de n'être point parjure.
Une veuve, non loin de ce tronc sans verdure,
Regrettait un époux; tandis qu'à ses côtés
Un enfant qui n'a vu qu'à peine trois étés,
Ignorant son malheur, pleurait aussi comme elle.
Là, d'un fils qui mourut en suçant la mamelle,
Une mère au destin reprochait le trépas,
Et sur la pierre étroite elle attachait ses bras.
Ici, des laboureurs au front chargé de rides,
Tremblans, agenouillés, sur des feuilles arides,
Venaient encor prier, s'attendrir dans ces lieux
Où les redemandait la voix de leurs aïeux.

Quelques vieillards surtout, d'une voix languissante,
Embrassaient tour à tour une tombe récente.
C'était celle d'Hombert, d'un mortel respecté,
Qui depuis neuf soleils en ces lieux fut porté.
Il a vécu cent ans, il fut cent ans utile;
Des fermes d'alentour le sol rendu fertile,
Les arbres qu'il planta, les heureux qu'il a faits,

A ses derniers neveux conteront ses bienfaits ;
Souvent on les vanta dans nos longues soirées.

Lorsqu'un hiver fameux désolait nos contrées,
Et que le grand Louis, dans son palais en deuil,
Vaincu, pleurait trop tard les fautes de l'orgueil,
Hombert, dans l'âge heureux qu'embellit l'espérance,
Déjà d'un premier fils bénissait la naissance.
Le rigoureux janvier ramenant l'aquilon,
Détruit tous les trésors qu'attendait le sillon.
Sur les champs dévastés la mort seule domine ;
Deux mois dans nos climats la hideuse famine
Courut seule et muette en dévorant toujours.
Hombert désespéré, sa femme sans secours,
Voyaient le monstre affreux menacer leur asile ;
Ils pleuraient sur leur fils ; leur fils dormait tranquille.
O courage, ô vertu ! Renfermant ses douleurs,
Hombert, pour la sauver, fuit une épouse en pleurs ;
Soldat, il prend le glaive, il s'exile loin d'elle ;
Mais du milieu des camps sa tendresse fidèle
A sa femme, à son fils, se hâtait d'envoyer
Ce salaire indigent, noble prix du guerrier.
On dit que de Villars il mérita l'estime,
Et même, sous les yeux de ce chef magnanime,
Aux bataillons d'Eugène il ravit un drapeau.
La paix revint alors ; il revit son hameau,
Et pour le soc paisible oublia son armure.

Son exemple, éclairant une aveugle culture,
Apprit à féconder ces domaines ingrats ;
Ce rempart tutélaire, élevé par son bras,
Du fleuve débordé contint les eaux rebelles.
Que de fois il calma les naissantes querelles !

Lui seul para ces monts de leurs premiers raisins,
Et même il transplanta sur les mûriers voisins
Ce ver laborieux qui s'entoure en silence
Des fragiles réseaux filés pour l'opulence.
Tu méritais sans doute, ô vieillard généreux!
Les honneurs de ce jour, nos regrets et nos vœux.

Aussi le prêtre saint, guidant la pompe auguste,
S'arrêta tout à coup près des cendres du juste;
Là, retentit le chant qui délivre les morts.
C'en est fait! et trois fois dans ses pieux transports,
Le peuple a parcouru l'enceinte sépulcrale;
L'homme sacré trois fois y jeta l'eau lustrale,
Et l'écho de la tombe, aux mânes satisfaits,
Répéta sourdement: *Qu'ils reposent en paix!*
Tout se tut; et soudain, ô fortuné présage!
Le ciel vit s'éloigner les fureurs de l'orage;
Et brillant, au milieu des brouillards entr'ouverts,
Le soleil, jusqu'au soir, consola l'univers.

De Fontanes.





LOUIS XI[1].

Heureux villageois, dansez,
Sautez, fillettes
Et garçons !
Unissez vos joyeux sons,
Musettes
Et chansons !

Notre vieux roi, caché dans ces tourelles ;
Louis, dont nous parlons tout bas,
Veut essayer, au temps des fleurs nouvelles,
S'il peut sourire à nos ébats.

Heureux villageois, etc.

[1] On sait que ce roi, retiré au Plessis-lés-Tours, avec Tristan, confident et exécuteur de ses cruautés, voulait voir quelquefois les paysans danser devant les fenêtres de son château.

Quand sur nos bords on rit, on chante, on aime,
Louis se retient prisonnier;
Il craint les grands, et le peuple, et Dieu même;
Surtout il craint son héritier.

Heureux villageois, etc.

Voyez d'ici briller cent hallebardes
Aux feux d'un soleil pur et doux!
N'entend-on pas le qui-vive des gardes
Qui se mêle au bruit des verroux?

Heureux villageois, etc.

Il vient, il vient! Ah! du plus humble chaume,
Ce roi peut envier la paix;
Le voyez-vous, comme un pâle fantôme,
A travers ces barreaux épais?

Heureux villageois, etc.

Dans nos hameaux, quelle image brillante
Nous nous faisions d'un souverain!
Quoi! pour le sceptre une main défaillante!
Pour la couronne un front chagrin!

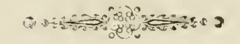
Heureux villageois, etc.

Malgré nos chants, il se trouble, il frissonne.
L'horloge a causé son effroi;
Ainsi toujours il prend l'heure qui sonne
Pour un signal de son beffroi.

Heureux villageois, etc.

Mais notre joie, hélas! le désespère;
Il fuit avec son favori.
Craignons sa haine, et disons qu'en bon père
A ses enfants il a souri.

Heureux villageois, dansons;
Sautez, fillettes
Et garçons!
Unissez vos joyeux sons,
Musettes
Et chansons!



LE CHATEAU

DE

PLESSIS-LÈS-TOURS.

Durward et sa nouvelle connaissance arrivèrent en vue de la façade du château de Plessis-lès-Tours, lequel, même dans ces temps de dangers, où les grands étaient obligés de résider

dans des forteresses, était remarquable par les précautions minutieuses avec lesquelles il était gardé et défendu.

A partir de la lisière du bois, où le jeune Durward avait fait halte avec son compagnon pour contempler cette résidence royale, s'étendait, ou plutôt s'élevait, quoique par une pente presque insensible, une esplanade ouverte, entièrement dégarnie d'arbres et de broussailles, à l'exception d'un chêne gigantesque à demi mort de vieillesse. Cet espace, à l'extrémité duquel s'élevait le château, avait été laissé ouvert, d'après les règles de fortification de tous les temps, afin que l'ennemi ne pût approcher des murs à couvert, et sans être observé du haut des tours.

Il y avait trois murs extérieurs, garnis, d'espace en espace, et à chaque angle, de créneaux et de tourelles. Le second mur s'élevait plus haut que le premier, et était construit de manière à commander la défense extérieure, en cas que l'ennemi se fût emparé de la première enceinte; il en était de même du troisième mur, formant l'enceinte intérieure par rapport au second rempart. Autour du mur extérieur, ainsi que le Français en informa son jeune compagnon (car, étant placés plus bas que les fondations, ils ne pouvaient voir cela), était creusé un fossé d'environ vingt pieds de profondeur, rempli d'eau fournie par la rivière du Cher, ou plutôt par une de ses branches tributaires. Au pourtour de la seconde muraille, ajouta le compagnon de Durward, régnait un autre fossé; et un troisième, de dimensions aussi peu ordinaires, était creusé entre celle-ci et le mur intérieur. Les bords, tant du circuit intérieur qu'extérieur de ce triple fossé, étaient puissamment protégés par des palissades de fer, remplissant l'objet de ce qu'on nomme *chevaux de frise* dans les fortifications modernes, la tête de chaque pièce étant divisée en une grappe de pointes aiguës, et menaçant d'une mort certaine quiconque aurait tenté de les franchir.

En dedans de l'enceinte intérieure s'élevait le château même, formé de constructions d'époques diverses, disposées autour d'un vieux donjon auquel elles étaient unies, et qui lui-même, plus ancien qu'aucune d'elles, s'élevait dans les airs comme un noir géant éthiopien. L'absence de toute fenêtre dans cette tour gigantesque, autre que d'étroites meurtrières disposées pour la défense, produisait sur le spectateur la même impression pénible que fait éprouver la vue d'un homme aveugle. Les autres bâtiments ne semblaient guère mieux disposés pour l'agrément de l'habitation, car les fenêtres ouvraient toutes sur la cour intérieure, de sorte qu'à l'extérieur le château ressemblait à une prison beaucoup plus qu'à un palais. Le roi régnant avait encore augmenté cette ressemblance; car, ne voulant pas que les additions faites par lui aux fortifications du château pussent être aisément distinguées des constructions antérieures (comme la plupart des personnes soupçonneuses, il n'aimait pas qu'on devinât ses soupçons), il avait fait employer les briques et les pierres de la teinte la plus sombre, et mêler de la suie au ciment, afin de donner à tout le château une teinte uniforme de vétusté.

Cette place formidable n'avait qu'une seule entrée, du moins Durward n'en vit aucune autre dans toute l'étendue de la façade. Cette porte, placée au centre de la première enceinte, était, selon l'usage, flanquée de deux fortes tours et munie d'une herse et d'un pont-levis. — Le pont-levis était levé, et la herse baissée. — On pouvait apercevoir des tours semblables aux portes d'entrée des second et troisième murs d'enceinte, mais non sur une même ligne avec celle du rempart extérieur, parce que le passage ne devait pas couper droit à travers les trois enceintes; mais, au contraire, ceux qui entraient avaient à parcourir obliquement une cinquantaine de pas entre le premier et le second mur, exposés, si c'étaient des

ennemis, aux projectiles de tous les deux ; et ensuite, quand le second rempart était franchi, ils devaient pareillement dévier de la ligne droite, pour arriver à la porte d'entrée de la troisième et dernière muraille; de sorte qu'avant de gagner la cour qui entourait les bâtiments, il fallait traverser deux passages étroits et dangereux, pris en flanc par le double feu de l'artillerie, et forcer successivement trois portes munies des moyens de défense les plus formidables connus à cette époque.

Venant d'une contrée désolée à la fois par une guerre étrangère et par des divisions intestines, — contrée, aussi, dont la surface inégale et montagneuse, coupée de torrents et de précipices, offrait un si grand nombre de situations de défense, — le jeune Durward connaissait assez bien les divers moyens par lesquels les hommes, dans cet âge encore barbare, s'efforçaient de défendre leurs habitations; mais il avoua franchement qu'il n'aurait pas pensé qu'il fût au pouvoir de l'art de faire autant pour la défense, là où la nature avait fait si peu; car le château, comme nous l'avons dit, n'était situé que sur une éminence douce, commençant au point où nos deux personnages s'étaient arrêtés.

Pour ajouter encore à sa surprise, son compagnon lui dit que les environs du château, à l'exception du seul chemin tournant par lequel on pouvait approcher sûrement de la porte d'entrée, étaient, de même que les halliers qu'ils avaient traversés, semés de diverses sortes de fosses couvertes, de piéges et de trappes, où périrait inévitablement le malheureux qui s'aventurerait là sans guide; qu'il y avait sur les murs des espèces de guérites en fer appelées *nids d'hirondelles*, d'où les sentinelles, qui y étaient régulièrement postées, pouvaient, sans courir aucun risque, tirer à coup sûr sur quiconque tenterait de pénétrer dans le château sans le signal ou le mot de

passe du jour, et que les archers de la garde royale remplissaient ce devoir de jour et de nuit, pour lequel ils recevaient du roi Louis profit et honneur, une haute-paie et de riches habits. — Et maintenant dites-moi, mon jeune ami, continua-t-il, avez-vous jamais vu une place aussi forte que celle-ci? et pensez-vous qu'il existe des hommes assez courageux pour la prendre d'assaut?

Le jeune homme était resté longtemps les yeux fixés sur ce château, dont la vue l'intéressait au point qu'il en oubliait, dans l'ardeur de sa curiosité, l'humidité de ses habits.

Les archers écossais de la garde du roi Louis sont en sentinelle sur ces murs, dit le vieillard à son compagnon, — trois cents gentilshommes du meilleur sang de votre pays.

— Si j'étais le roi Louis, reprit le jeune homme, je me reposerais entièrement sur la foi de ces trois cents gentilshommes écossais, je renverserais ces murailles pour combler les fossés, j'appellerais autour de moi mes nobles pairs et mes paladins, et je vivrais comme il me plairait, faisant rompre des lances dans de galants tournois, passant les jours dans les festins avec mes nobles, les nuits avec les dames, dans les danses, et n'ayant pas plus souci d'un ennemi que d'une mouche.

Son compagnon sourit, et, tournant le dos au château, dont, observa-t-il, ils s'étaient trop approchés, il reprit le chemin du bois, mais par une route plus large et plus unie que celle qu'ils avaient suivie en venant. — Ce chemin, dit-il, mène au village de Plessis, où, comme étranger, vous trouverez un gîte convenable et honorable. A une lieue environ plus loin est la belle ville de Tours, qui donne son nom à ce riche et beau comté. Mais le village de Plessis, ou Plessis-du-Parc, comme il est quelquefois appelé d'après sa proximité

de la résidence royale et du parc qui l'enveloppe, vous fournira, sans aller si loin, une hospitalité convenable.

W. Scott, *Quentin Durward*.





VUE DE TRIPOLI.

CORFOU.

Corfou avec ses rochers menaçants, portant de vieilles tours et s'avançant sur la mer, offre l'aspect le plus pittoresque du côté du midi.

Après avoir passé devant la baie riante située au midi du vieux fort, et d'où l'on entrevoit, à travers de sombres cyprès, une quantité de jolies maisons de campagne, nous arrivâmes à l'endroit où la rade et le port de Corfou étalent leurs majestueuses beautés.

L'île de Corfou n'est séparée de l'Épire que par un canal qui a d'un mille à une lieue géographique de largeur.

Vis-à-vis s'élèvent les montagnes imposantes de Chimara, celles de Thesprote et d'Épire, que le soleil couchant nuance de mille couleurs variées, et derrière elles les hauteurs de Dodone et la place qui fut le Buthly des Épirotes, des Albanais et des Sulliotes. A mes pieds roule la vague bleuâtre qui se précipite

vers les côtes de la Grèce jusqu'à l'ancien *Buthrotum* (Butrinto); je vois le port rempli de vaisseaux et entouré de montagnes couvertes de verdure, qui vont rejoindre les monts plus élevés dont la base est vers le milieu de l'île. A ma droite s'avance dans la mer et domine sur ses rochers la vieille citadelle (*aerias Phæacum arces,* dit Virgile), qu'un puissant cyclope semble avoir placée là comme une garde formidable.

Je ne connais rien de plus admirable que cette vue, celle de la baie de Naples, et celle du phare de Messine.

L'ancienne forteresse se trouve à votre gauche; on jouit d'une vue délicieuse sur la mer, les petites îles, les montagnes d'Épire, qui s'étendent vers Janina et à travers tout le détroit, jusqu'au cap Blanc et à Parga; mais on y est privé de celle du port et des montagnes de Corfou.

Si la nature a beaucoup fait pour Corfou, l'art n'y a point ajouté. La moindre petite ville d'Italie a plus d'apparence que celle de Corfou, et il est inconcevable que la république de Venise y ait fait construire pour ses agents des bâtiments si mesquins et si pauvres d'architecture, elle qui possède dans son sein des édifices de toute beauté, modèles parfaits d'architecture, soit dans le style teuton, soit dans le style moderne.

Les bâtiments construits en dernier lieu par les Anglais valent seuls la peine d'être cités.

Près du port et derrière la douane, qui doit aussi son existence aux Anglais, se trouvent les nouveaux abattoirs et la halle, réunis dans le même bâtiment. C'est une colonnade en forme de carré parfait, avec un petit péristyle au milieu; par une heureuse combinaison, elle joint l'utilité à l'élégance; mais dans la cour qui est entièrement entourée de bâtiments, s'élève, le croirait-on? une petite rotonde à deux étages et surmontée d'une coupole. Cette masse lourde et inutile, destinée à servir de fontaine, fait beaucoup de tort à l'ensemble.

Après avoir surmonté la difficulté que vous offre le pavé détestable de toutes les rues de la ville, qui est adossée contre une hauteur, on arrive, sans rencontrer sur sa route le moindre édifice passable, à la grande et belle place nommée l'Esplanade.

Dans la partie nord s'élève le palais que les Anglais font construire pour leur gouverneur ; il est tout à fait isolé. Il ne manque plus, pour qu'il soit achevé, qu'une partie du second étage, qui doit être surmonté d'une coupole. Cet édifice, digne d'un souverain, est imposant dès l'abord ; mais un œil exercé découvre bientôt des défauts dans son architecture.

Le corps de logis principal est un bâtiment carré à deux étages, d'une simplicité noble, et construit sur d'heureuses proportions. Pourquoi l'architecte a-t-il eu la malheureuse idée de placer devant cette masse imposante une galerie de petites colonnes doriques, et formant à peu près le fer-à-cheval, colonnade qu'écrase entièrement le vaste édifice qu'elle semble supporter ? ce contraste nuit singulièrement à l'ensemble. L'architecte lui-même paraît l'avoir senti, et c'est pour cela qu'à l'endroit où se termine la ligne droite de la colonnade et où elle s'écarte à droite et à gauche en forme de courbe, il a construit, de chaque côté, des arcs de triomphe très-élevés qui servent d'entrée et de sortie, et qui doivent être ornés de quadriges, de renommées, de statues, etc. Auprès de la colonnade, ces arcs de triomphe paraissent d'une dimension colossale. L'architecte, en les plaçant là, avait l'intention de rendre moins frappant le contraste qui existe entre le bâtiment principal et la galerie ; mais, comme eux-mêmes ne sont pas proportionnés à cette dernière, il a commis une nouvelle faute. Il semble avoir eu en vue la colonnade de Saint-Pierre, à Rome ; mais quelle noblesse, quelle grandeur, quelles justes proportions avec l'église !

En revanche, la distribution et la construction intérieures du palais sont ce que j'ai vu de plus parfait en ce genre.

Depuis que les Anglais occupent Corfou, il s'est élevé à l'est de l'Esplanade, et à la droite du palais, une rangée de jolies maisons ayant vue sur l'Esplanade et construites sur des arcades. Là, se trouve le *Bristish hotel,* la meilleure et, pour ainsi dire, la seule auberge de Corfou, tout à fait dans le genre anglais; là sont aussi les habitations des consuls turc et autrichien. Sous les arcades on a établi des billards, des cafés, des cabinets de lecture.

Sur cette Esplanade se voit aussi la statue du brave comte de Schulembourg. Elle est assez bien sculptée, quoique dans le style maniéré qui dominait au commencement du siècle dernier.

Je n'ai point vu les prisons que les Vénitiens ont pratiquées dans la forteresse, et sans doute on ne m'aurait pas permis de les visiter, car depuis quelques mois elles sont presque remplies.

On appelait autrefois Corfou la limite de l'Orient. Ce nom pouvait lui convenir il y a cinquante ans; mais aujourd'hui la ville est déjà tout à fait italienne, et les mœurs orientales n'y paraissent plus que comme une plante exotique, de même qu'à Venise.

Les manières et les usages italiens y dominent partout, dans le langage, dans l'intérieur des maisons, dans les lieux publics; tout ce qui n'appartient pas aux dernières classes les a adoptés.

Que l'on observe seulement les cafés publics qui, en Italie, jouent un rôle si important. Ne sont-ils pas aussi, à Corfou, jusqu'au milieu de la nuit, le rendez-vous général des deux sexes? Ne voyons-nous pas, comme sous les arcades de Saint-Marc à Venise, ces longues files d'amateurs, la tasse ou le verre à la main Enfin, n'est-ce point là le bazar où l'Occident

et l'Orient échangent, au milieu des plaisirs, leurs productions respectives?

Si nous entrons dans l'intérieur des maisons, nous y trouverons, comme en Italie, tout aussi peu de goût pour les réunions de famille, et la même indifférence pour les plaisirs si doux d'un bon ménage. Tous les goûts sont portés vers les plaisirs extérieurs, tels que spectacles, promenades et cafés.

Les maisons particulières semblent entourées d'un cercle magique, dont il est fort difficile à un étranger de rompre le charme. On supporte, dans son intérieur, toutes les privations, toutes les peines, pourvu qu'on puisse briller en public, ou au moins s'y soutenir.

Irons-nous dans les lieux de plaisirs, où le monde élégant se réunit le dimanche? Là encore, nous retrouvons l'Italie; seulement, et c'est beaucoup, il y manque ces femmes charmantes et gracieuses de l'Italie. Comme là, il existe ici une étonnante rivalité d'équipages; ainsi qu'à Florence, à Rome ou à Naples, il en faut un, à quelque prix que ce soit, dût-il offrir l'aspect le plus chétif, et avoir été acheté par les plus dures privations.

Tout est compensé par la satisfaction d'accorder aux piétons de sa connaissance un salut protecteur.

La toilette des femmes est bizarre; un mélange mal combiné de toutes les couleurs éclatantes, point de tenue, encore moins de grâces, et surtout une absence totale de cette coquetterie délicate et aimable dirigée par le bon goût. Sous ces différents rapports, les dames de Corfou pourraient gagner beaucoup en imitant celles de Venise, de Milan ou de Florence.

Les Anglais, encore moins indulgents pour les habitants de la ville que pour les autres insulaires, en font des portraits peu flattés, et cherchent surtout à déverser le ridicule sur la noblesse de Corfou. Cette noblesse, cependant, a rendu jadis de grands services à sa patrie, et montré autant de courage que

de patriotisme. Toutes les pages de l'histoire du pays prouvent cette vérité; mais les Anglais dédaignent de chercher à s'en convaincre. Il est possible sans doute que cette noblesse ait dégénéré, je crois même que l'administration vénitienne a beaucoup contribué à effacer le lustre dont elle s'était couverte; mais assurément il se trouve encore parmi elle des hommes et des familles très-respectables et de l'esprit le plus cultivé.

Les classes élevées de Corfou font aujourd'hui la comparaison des Anglais avec les Vénitiens, les Français et les Russes, qui faisaient autrefois les délices de leurs sociétés. Ce parallèle est-il à l'avantage des premiers? j'en doute fort.

L'île est divisée en quatre districts :

Le premier, situé à l'est, se nomme Leschimo : c'était dans ce district que se trouvait l'ancienne ville de Gardachi. Elle était à environ une lieue de la côte ; on ne voit aujourd'hui sur son emplacement qu'un petit village et les ruines d'un vieux fort. Ce district peut renfermer vingt villages et une population de onze à douze mille âmes.

Le district d'Argire, situé à l'ouest, est le plus fertile de l'île; il comprend huit mille habitants et quinze villages. La ville d'Argire était située dans ce district, sur une presqu'île; un couvent s'y voit à présent. — Les Sarrasins détruisirent cette ville, et Alexis Comnène bâtit, sur ses débris, une petite forteresse, dont les Génois cherchèrent en vain à s'emparer en l'an 1403.

De tous les districts, celui de Mezzo est le plus important; il contient la ville de Corfou : sa population est portée à vingt-cinq mille habitants : c'est aussi sur son territoire que l'on remarque le lieu où exista l'ancienne Chrysopolis, et celui où furent, dit-on, situés les jardins d'Alcinoüs.

Le district d'Oros n'a que sept mille habitants, répartis dans une vingtaine de villages. Au lieu où l'on voit actuellement Ca-

nopro, s'élevait jadis la célèbre Canope, avec le temple magnifique de Jupiter : ceci est absolument conforme aux remarques de Cicéron.

Dans les usages populaires, surtout dans les cérémonies du mariage et dans celles des morts, on reconnaît encore quelques traits des anciens Hellènes.

On pourrait faire un ouvrage intéressant sur les différentes causes qui enlevèrent aux Corfiotes jusqu'aux traces de leurs monuments antiques ; je crois qu'il faut les rechercher surtout à l'époque de l'établissement du christianisme.

Ces premiers temps furent signalés par un zèle si ardent, qu'il se portait avec violence contre tous les objets dont la nouvelle doctrine était blessée. Sans doute les excursions des Goths, des Vandales et des autres barbares, dans les îles Ioniennes, durent aussi, de concert avec les tremblements de terre, coopérer à cette destruction presque totale.

En diverses occasions, cependant, et par des hasards heureux, on retira de terre des inscriptions grecques, gravées sur des tables de bronze ; elles ont été en grande partie transportées à Venise, dans le cabinet d'histoire naturelle du signor Nani, ancien provéditeur général de la république à Corfou.

Aucune de ces inscriptions n'indique l'époque précise de leur origine ; il est probable cependant qu'elles datent des beaux temps de Corcyre, car elles prouvent que le culte des dieux y était en honneur, que l'on choisissait les premières autorités de Corcyre parmi quatre classes de Prytanes ; et enfin que, d'après des arrêtés pris par le peuple assemblé, les étrangers qui avaient bien mérité de Corcyre en étaient reconnus citoyens, et recueillaient tous les avantages attachés à ce titre. Voilà donc un gouvernement républicain dans toute sa pureté ! l'amour des dieux en est la base, l'autorité exécutive se compose suivant l'antique usage des Hellènes, les services sont récompensés ; et

enfin, on retrouve ici ce noble sentiment national qui croit donner les plus belles preuves de la réconnaissance en agréant parmi les concitoyens l'étranger qui s'en est rendu digne.

Combien il est à regretter qu'il ne nous reste presque rien sur l'administration intérieure de cette république! Malheureusement tout ce qu'Aristote en a écrit ne se retrouve plus.

Les antiquités de Corfou et ce qui lui est resté des temps anciens ont trouvé de savants explorateurs.

On connaît ce qui a été écrit par Guérini, Murosini et Remondini à cet égard, et les recherches fort étendues qu'ils ont faites sur cet objet.

Plus récemment, on a du seigneur Cefaleno Marino Metaxan: *L'Antica Feæcia*, et deux traités manuscrits de Stetio-Veossopulo.

Christian Muller.





ROME

ROME.

Rome offre au voyageur un attrait puissant, comme serait la vision d'un monde évanoui. Des gigantesques constructions attribuées aux Tarquins, jusqu'au palais Braschi, chaque siècle a marqué de son empreinte ce sol exhaussé par des décombres; vaste cimetière où dort une longue suite de générations. Chacune d'elles est là sous sa pierre, plus ou moins mutilée, et le passant qui se baisse pour lire l'inscription, ne découvrant que des traits informes, des caractères à demi effacés, s'en va plein de tristesse, car il a vu ce que c'est que l'homme et sa destinée. Durant sa rapide existence, il se hâte d'élever sur les bords du temps de fastueux édifices qui perpétueront, croit-il, sa mémoire; et le temps, dans son cours, les mine peu à peu et les entraîne au fond de ses gouffres insondables.

Les souvenirs religieux qui abondent à Rome, les pieuses traditions, que rappellent en si grand nombre les monuments

chrétiens, produisent sans doute une vive impression sur les âmes croyantes. Comment ne seraient-elles pas émues au sein des catacombes, le Saint-Pierre à la fois et le Vatican de cette glorieuse époque, où les pontifes de Jésus-Christ, ayant pour autel les os des martyrs, et pour palais une voûte souterraine, célébraient à la lueur d'une pauvre lampe, au milieu de la nuit, les mystères saints, et, après la prière qui fortifie, disaient aux fidèles : Vous voulez régénérer le monde; eh bien! sachez souffrir et mourir!

Dans la ville et autour, on rencontre en foule des objets propres à réveiller les mêmes sentiments que fait naître la vue des cryptes silencieux et sombres où le christianisme persécuté jeta ses premières racines. Cependant le charme de Rome tient à une cause plus générale, puisqu'il agit également sur ceux qui n'eurent jamais la foi, ou qui l'ont perdue. Ce charme nous paraît être celui qu'a pour l'homme tout ce qui représente vivement sa grandeur et sa fragilité, sa puissance et sa misère. Il y a dans ces ruines, entassées sur des ruines, une merveilleuse poésie du passé, et, dans leur contraste avec une nature pleine de richesse et de vigueur, quelque chose qui vous reporte vers ce qui ne passe point, et, sous l'enveloppe mortelle dont se dégage votre être véritable, vous assoupit mollement au sein d'une vague immensité, et vous pénètre, comme si déjà vous aviez traversé la tombe, de l'inépuisable vie que Dieu a répandue dans l'univers.

La partie de Rome la plus habitée occupe près du Tibre l'emplacement de l'ancien Champ-de-Mars. Coupée de petites rues irrégulières et sales, elle offre généralement une apparence de pauvreté et un aspect triste, malgré les nombreux édifices accumulés sur cette étroite surface. On y voit l'âge moderne, tel qu'il était avant qu'une classe intermédiaire, dominante aujourd'hui dans la moitié de l'Europe, fût venue

se placer entre le peuple et l'aristocratie. La religion seule diminuait, sans l'effacer, la distance qui sépare ces deux termes extrêmes de la société; et l'institution monastique surtout eut à cet égard une influence qu'il serait injuste de méconnaître. Inférieures aux palais, sous le rapport de l'art, les églises appartiennent à une époque de décadence pour l'architecture chrétienne. Travesti à la grecque, selon le goût d'alors, le christianisme y est dépouillé du magnifique vêtement dont l'avaient revêtu les artistes des siècles de foi. Rien qui rappelle la vieille cathédrale, avec ses formes symboliques, ses voûtes qui montent sans fin, ses flèches élancées vers le ciel, comme d'ardentes inspirations, ses ornements variés et significatifs, ses jours mystérieux, ses lointains échos. Au lieu de tout cela, des dômes assez lourds, décorés de fresques admirables quelquefois, d'autres chefs-d'œuvre au pinceau, une grande richesse de marbres rares; mais une totale absence de ce qui saisit l'âme et l'émeut puissamment et la ravit dans un monde supérieur.

Presque entièrement déserte aujourd'hui, à cause de la frayeur exagérée qu'inspire aux Romains l'*aria cattiva*, la Rome antique contient à peu près tout l'espace qu'occupent les sept collines. Le Citorio seul fait partie de la cité moderne. Une faible population, disséminée dans cette vaste enceinte, y forme çà et là comme autant de petites villes ou même de villages, séparés par des cultures, quelques *villas* et de superbes ruines, tels que les Thermes de Dioclétien, ceux de Titus, le Colysée, le palais des Empereurs sur le Palatin, l'arc de Septime-Sévère, la colonne Trajane, et autres fragments nombreux des magnificences du peuple-roi et des Césars qui le détrônèrent. Plus tard, le génie chrétien jeta sur ce sol des monuments d'un genre divers, d'humbles chapelles, d'immenses basiliques, entre lesquelles Saint-Pierre s'élève majestueusement au fond d'une place, à tout prendre, la plus belle peut-

être de l'Europe ; des monastères enfin auxquels leur isolement, le calme et le silence qui les enveloppent comme une moelleuse atmosphère, prêtent je ne sais quel attrait mélancolique et doux. Sous un ciel tantôt d'un azur foncé, tantôt recouvert de rouges et chaudes vapeurs, et terminé à l'horizon par des lignes d'une grandeur et d'une grâce inexprimables, on découvre à chaque pas quelqu'une de ces ravissantes perspectives que nul pinceau ne saurait retracer qu'imparfaitement. Figurez-vous une plaine immense, inégale, semblable à une mer dont les flots, soulevés en mille directions, auraient été pétrifiés soudainement ; telle est la campagne de Rome. Des restes d'aquéducs, des débris de tombeaux, s'y montrent çà et là. Le Tibre la traverse, jaune, étroit, et dont le plus souvent on suit le cours entre ses rives nues, comme on devine la trace d'un serpent qui glisse dans l'herbe. Au-delà, excepté sur la route d'Ostie, des montagnes, derrière lesquelles fuient d'autres montagnes d'une singulière variété de formes, s'ouvrent, se referment, se rouvrent encore, pour attirer, ce semble, le regard sur les paysages enchantés du vieux Latium, que borne au midi la mer qui baigne les côtes d'Afrique et celles de Toscane, *vastum mare et spatiosum navibus!*

L'Orient a d'autres beautés et d'autres souvenirs ; il forme, par ses doctrines, sa philosophie, ses arts, ses lois, ses mœurs, sa civilisation entière, un monde à part, plein de grandeur et de mystères. Mais, pour nous, hommes de l'Occident, aucun lieu ne nous émeut aussi puissamment que Rome, ne nous parle un langage aussi pénétrant. Tout notre passé est rassemblé là dans sa pompe funèbre, et il y apparaît seul. Le temps semble clos sur cette terre, où les âmes, ondoyantes comme les longues herbes des cimetières, ne rendent que des sons plaintifs et mourants. Du haut de ces débris regardez l'horizon, pas un signe qui annonce le lever de l'avenir.

Aussi ce qu'on éprouve les premiers jours à Rome, c'est une sorte de profond ennui, de tristesse vague et pesante. A chaque pas, le pied foule des ruines et remue les cendres maintenant confondues des hommes de toute race et de toute contrée, qui, durant trente siècles, ont, vainqueurs ou vaincus, maîtres ou esclaves, habité cette terre de grandeur et de désolation. Vous reconnaissez encore dans cet amas confus de débris, les traces des peuples divers et des divers âges, et de tout cela s'élève je ne sais quelle vapeur de tombeau qui calme et endort, et berce l'âme dans les rêves du dernier sommeil. On peut venir là pour y mourir, mais non pour y vivre; car de vie, à peine y en a-t-il une ombre. Nul mouvement, si ce n'est le mouvement caché d'une multitude de petits intérêts qui rampent et se croisent au sein des ténèbres, comme les vers au fond d'un sépulcre. Pouvoir et peuple vous apparaissent tels que des fantômes du passé. La cité reine, assise au milieu d'un désert, est devenue la cité de la mort; elle y règne dans toute sa puissance et sa majesté formidable.

Qu'est-ce d'ailleurs aujourd'hui que la population de cette ville déchue? Un petit nombre de familles réellement romaines y végètent obscurément; tous les grands noms du moyen âge, les Colonne, les Orsini, les Savelli, sont ou éteints ou près de s'éteindre. La noblesse princière et ducale n'appartient au pays ni par la nature de son institution, ni par des services rendus, ni par son origine. Ce fut pendant plusieurs siècles une coutume établie, que chaque pape élevât et enrichît, soit ses enfants légitimes et autres, soit ses neveux; et trop souvent les confiscations, les spoliations, les rapines, ont été le fondement de ces maisons, maintenant presque toutes en décadence. A l'excès du faste a, dit-on, succédé un excès contraire. Retirée dans ses vastes et silencieux palais, où nul ne pénètre, cette classe, qu'attristent également ses souvenirs et ses prévoyances,

s'est fait comme une solitude dans la solitude. Un instinct naturel à tous les êtres les porte à s'isoler quand leur fin approche.

Des aventuriers de toutes nations et de tous états, des moines de tous pays, des ecclésiastiques attirés de tous les coins du monde par l'espérance de s'avancer, ou par le simple besoin de vivre, forment le surplus de la population. Sans lien quelconque, sans unité, son existence est purement passive. Privée de droits politiques, dont le nom même lui est inconnu, elle n'a aucune part, directe ou indirecte, ni au gouvernement, ni à l'administration ; chacun n'a de but que soi-même, et par conséquent, hors de la religion, un but matériel de lucre pour les uns, et pour les autres de jouissance présente. Le repos, l'oisiveté, le sommeil, interrompus de temps en temps par des spectacles qui émeuvent les sens ; voilà le bonheur tel que le conçoivent ces hommes, en qui pourtant subsiste encore un germe de sentiments plus élevés et plus énergiques. Nulle vie publique, rien dès lors qui provoque une noble activité, rien de social ; le régime établi repose de toutes parts dans le vil intérêt privé. Espèce de dérision de la Rome antique, un sénateur, comme on l'appelle, exerce au Capitole je ne sais quelle petite juridiction de première instance ; et sur le palais du gouverneur, charge toujours confiée à un prélat, on lit le fameux monogramme *S. P. Q. R.*, dont la plus exacte traduction est encore celle de ce Français : *Si peu que rien!* Rome conserva longtemps quelque chose de son ancien esprit et de ses institutions, modifiées par les mœurs générales du moyen âge. Ce fut un obstacle à l'affermissement de la domination temporelle des papes. Ils eurent à lutter, jusqu'au seizième siècle, contre la puissance des hauts-barons et ce qui subsistait des libertés municipales. A cette époque une révolution s'opéra dans la société. Les monarchies absolues naquirent. Cette circonstance

donna la victoire aux pontifes; ils demeurèrent seuls maîtres. Despote par système et par nature, Sixte-Quint, pour en finir avec les oppositions populaires et féodales, acheva de concentrer le pouvoir entre les mains du clergé. Le pape, et, au-dessous de lui, le sacré-collége et la prélature, exclusivement investis de l'autorité politique, administrative et judiciaire, constituent l'état véritable; le reste paie et obéit. Ainsi les Romains sont gouvernés, administrés, jugés par des étrangers : car, sans parler du pape, les cardinaux et les prélats ne tiennent presque tous à Rome que par le hasard des événements qui les y ont amenés des différentes parties de l'Italie et de l'Europe entière.

M. F. de La Mennais.





W del. Thomas sc.

LE TEMPLE DE JERUSALEM.

Publié par Furrat F. à Paris

LE SAINT SÉPULCRE.

Je visitai le lendemain l'église du Saint-Sépulcre : le couvent de la Terre-Sainte n'en est éloigné que de quatre cents pas. Les rues de Jérusalem sont tortueuses et mal pavées; les maisons qui les bordent, ordinairement construites en pierre de taille, ne reçoivent de jour que par une petite porte et une ou deux fenêtres grillées en bois. On vend, dans quelques chétives boutiques, des olives, des fruits apportés de Damas, du riz, du blé et quelques légumes desséchés. Un groupe d'Arabes mourant de faim dévore des yeux ces richesses, et le marchand turc fume sa pipe avec indifférence, sans paraître occupé de ses intérêts. Le couvent des Pères de la Terre-Sainte

étant situé dans la partie la plus élevée de la ville, on descend par des escaliers abrités sous les voûtes en ruine de *Song-el-Nassàra*, jusqu'à la place du Saint-Sépulcre. La façade de ce monument est un mélange du style mauresque et de l'architecture gothique : une tour carrée, privée de ses cloches, et rasée à la hauteur de l'église, est ainsi mutilée depuis l'époque où les musulmans reprirent Jérusalem. J'entrai dans le temple un jour de fête ; les portes étaient ouvertes ; un grand nombre de pèlerins se pressaient pour entrer ou pour sortir ; des Turcs, établis sur un divan, percevaient durement le droit d'entrée ; on criait, on donnait des coups de bâton ; la foule s'embarrassait au milieu des processions qui se croisaient : tout cet ensemble composait un spectacle tumultueux et affligeant. L'église du Saint-Sépulcre a été décrite d'une manière si exacte, que je puis m'abstenir de répéter ce qui en a été dit partout : le plan de cet édifice est tellement irrégulier, qu'on est longtemps avant d'en pouvoir saisir la distribution. Le dôme de l'église circulaire au milieu de laquelle se trouve placée la chapelle du Saint-Sépulcre, avait été brûlé le 12 octobre 1807 : il fut rétabli six mois après, sur les dessins d'un architecte grec de Constantinople, nommé *Comeano Calfa*. Les latins accusent de cet accident les arméniens et les grecs, que leurs richesses mettaient seuls en état de le réparer : les grecs trouvent en effet dans cette reconstruction, qui leur coûta fort cher, le prétexte d'éloigner du Saint-Sépulcre les catholiques latins.

Cette coupole en pierre enduite de stuc, ouverte comme celle du Panthéon, est appuyée sur trente-six pilastres ; chaque pilastre est séparé par une arcade, qui forme une tribune circulaire, partagée entre les diverses communions admises dans cette basilique.

Le Saint-Sépulcre est un autel de marbre, assez bas, de sept

pieds et demi de large, enfermé dans une petite chapelle carrée, construite en marbre, éclairée par des lampes d'une grande richesse, et recouverte en entier par une tenture d'une étoffe de velours. Un tableau placé dans l'intérieur, au-dessus de la pierre sainte, représente Jésus-Christ vainqueur de la mort. Il est impossible de n'être pas profondément ému, de n'être pas saisi d'un respect religieux, à la vue de cet humble tombeau, dont la possession a été plus disputée que celle des plus beaux trônes de la terre; de ce tombeau dont la puissance survit aux empires, qui fut couvert tant de fois des larmes du repentir et de l'espérance, et d'où s'élève chaque jour vers le ciel l'expression la plus ardente de la prière. On est dans ce tabernacle mystérieux, devant cet autel de parfums, dont on vous entretient dès l'enfance. Voilà la pierre promise par les prophètes, gardée par les anges, devant laquelle s'inclinèrent et le front couronné de Constantin, et le casque brillant de Tancrède; il semble enfin que les regards de l'Éternel soient plus spécialement attachés sur ce monument, gage sacré du pardon et de la rédemption des hommes.

Je sortis de la chapelle et marchai pendant une heure, visitant toutes les stations qui m'étaient expliquées par des religieux italiens. Passant ensuite par des nefs latérales, sous des voûtes élevées, soutenues par des colonnes groupées qui n'appartenaient à aucun des ordres connus, nous rencontrions des arcades, à demi fermées, éclairées pendant notre route, tantôt par des milliers de lampes, tantôt par la lumière incertaine des vitraux. Ici, Jésus-Christ avait été battu de verges; plus loin, une couronne d'épines avait été enfoncée sur son front; plus loin encore, ses vêtements avaient été tirés au sort. Montant par un escalier qui tournait autour d'un énorme pilier, nous entrons dans une autre église, dont chacun baisait respectueusement le pavé: c'était Golgotha. Un religieux, tout en récitant des prières, me

montrait, à travers des grilles, la fente du rocher où fut placé l'instrument du supplice de Jésus. « Voilà le lieu, me disait-
» il, où l'opprobre et la douleur vinrent prêter leur secours à la
» mort pour consommer avec elle le triomphe du péché. C'est
» là que fut commis ce crime qui consterna le ciel, épouvanta
» les sépulcres, et fit trembler la terre jusque dans ses abîmes. »

Disons avec Bossuet : « C'est là que Jésus-Christ sur la croix
» parcourt toutes les prophéties pour voir s'il reste encore
» quelque chose : il se retourne vers son Père et lui demande
» s'il est apaisé. Voyant enfin la mesure comblée, et qu'il ne
» restait plus que sa mort pour désarmer entièrement la justice,
» il recommande son esprit à Dieu ; puis, élevant sa voix avec
» un grand cri qui épouvanta tous les assistants, il dit haute-
» ment : *Tout est consommé.* »

Des chrétiens de Coptos, de l'Yémen, de l'Abyssinie, étaient là prosternés avec le pèlerin de Tobolsk, de Novogorod et de Téflis.

Toutes les sensations que ces grands souvenirs font naître dans mon âme seront donc vaines, inutiles, perdues pour les autres ! me disais-je en sortant de ce lieu sacré.

Que vient faire ici le voyageur obscur, marqué pour l'oubli, dont le passage ne laissera aucune trace sur la terre? comment parlera-t-il de Jérusalem, celui dont les plus nobles mouvements furent étouffés entre les préjugés et les convenances du vieux monde? Comprendra-t-il ces monuments mystérieux et prophétiques, celui qui n'appartient plus à la terre que par les regrets, triste héritage du commerce des hommes et des passions de la jeunesse?

Mais quelle langue inconnue et divine eût été révélée au Dante, à Milton, à Racine, à Klopstock, s'ils étaient venus écouter ici, dans le silence de la nuit, les chants de douleur des filles de Jérusalem ; si les harpes d'or de ces chantres im-

mortels avaient accompagné ces voix touchantes au milieu des ruines du temple d'Israël !

C'est d'ici enfin, c'est du sommet de la montagne de Sion, que, comme l'oiseau dont le regard altier ose fixer le soleil, le génie de Michel-Ange aurait sans doute dérobé quelques traits de plus à la majesté de Jéhova.

Quant à l'effet général de l'intérieur de cet édifice, je pourrais renvoyer ceux qui voudraient s'en former une idée assez juste, à quelque beau tableau de Rembrandt, surtout à celui de la *Femme adultère :* lorsqu'il traite le sujet du *Samaritain,* ce peintre semble avoir habité toute sa vie la Palestine. Le Poussin peignait le peuple de Dieu, écoutant sa voix dans le désert ; et Rembrandt a fait revivre les Scribes et les Pharisiens.

Je cherchai vainement deux nobles tombes dans l'église du Saint-Sépulcre ; elles en furent enlevées par les Grecs, il y a peu d'années : leurs mains sacriléges osèrent mutiler et détruire les tombeaux de Godefroi de Bouillon et de Baudouin son frère.

Ainsi tout se détruit. Partout Jérusalem offre le plus triste aspect. On croit que cette ville contient encore vingt-cinq mille habitants arabes, turcs, juifs, arméniens ; il ne s'y trouve plus que deux cents familles chrétiennes. L'enceinte de la ville contiendrait aisément six fois plus d'habitants : aussi une grande partie de ses rues montueuses, dépavées, sont-elles inhabitées ; de vastes maisons, des églises, des cloîtres, sont entièrement abandonnés.

Je parcourais souvent ces lieux déserts ; je me faisais jour à travers les halliers, les ronces et les raquettes du figuier des Indes. Le lierre garnit les parois extérieures des hautes murailles, et l'aloès croît en sûreté sur les terrasses, dans les crevasses des clochers. Le palmier, oublié dans les jardins, s'est élancé jusqu'aux corniches les plus élevées : ses fruits négligés devien-

nent la pâture de l'oiseau solitaire. J'ai souvent passé des heures entières assis au sommet des terrasses, des tours, des minarets : mon âme s'y pénétrait d'une tristesse profonde, à la vue de cette affreuse désolation.

J'assistais à toutes les scènes désastreuses de cette ville infortunée, théâtre constant des passions des hommes et des vengeances du ciel : que de fois l'air y a été frappé de cris de douleur ! combien de fois le sang de ses citoyens a-t-il vainement coulé, sans pouvoir éteindre l'incendie qui la dévorait et la colère des vainqueurs ! Les tableaux les plus terribles s'offraient en foule à mes regards ; les flammes du temple s'élevaient jusqu'aux plus hautes régions de l'air, qu'elles embrasaient ; la milice céleste les voyait avec une sainte terreur consumer ces parvis, d'où n'étaient jamais sortis que la douce fumée des parfums, le nuage mystérieux de l'encens d'Israël. Oppressé par mille sentiments, je redescendais dans d'autres monuments ; je traversais les salles ruinées de l'hôpital de Sainte-Hélène, du couvent de Saint-Pierre, de la mosquée d'Aboubeker, de l'église des Sept-Douleurs. Je trouvais partout des cendres, des débris, partout l'accomplissement d'un terrible arrêt.

Comte de Forbin.

La plus vénérable ruine de la Jérusalem des temps modernes, est assurément l'église du Saint-Sépulcre. L'époque précise de sa fondation n'a point été déterminée, mais nous savons qu'elle date du règne de Constantin. Renversée en 615 par les troupes de Cosroës Parviz, en 1008 par le calife Hakem, rebâtie en-

suite sous l'empereur Constantin IX surnommée *Monomaque*, l'église du Saint-Sépulcre était, au temps des guerres saintes, ce qu'elle a été jusqu'en 1807, époque de son embrasement. Toutefois il ne faut pas oublier qu'après la prise de Jérusalem les pèlerins francs agrandirent le temple de la Résurrection; dans ce temps-là, le Calvaire et l'endroit où le corps du Sauveur fut embaumé se trouvaient en dehors de l'enceinte de l'église: ces deux principaux lieux saints n'étaient marqués que par d'humbles oratoires; le gouvernement latin s'empressa de les enfermer dans l'enceinte de la basilique, et ajouta pour cela des constructions nouvelles. Ce fait, qui me semble très-précieux, est consigné dans le huitième livre de la chronique de Guillaume de Tyr; aucun voyageur ne s'en est souvenu.

Quand l'armée des Francs fut entrée dans Jérusalem, ce dut être un touchant spectacle que de voir les chrétiens de la ville sainte marcher pieusement à la rencontre des latins victorieux pour les accompagner eux-mêmes auprès de ce tombeau désormais libre. Le patriarche du Saint-Sépulcre était le chef du gouvernement spirituel de la ville sainte, et le quartier voisin de l'église lui appartenait. En 1187, lorsque Saladin s'empara de la cité du Christ, l'église de la Résurrection, rachetée à un grand prix par les Syriens, maintenant si pauvres, fut le seul sanctuaire de Jérusalem qui resta au culte de la croix.

Les chroniques nous apprennent que les Syriens remplacèrent à cette époque les prêtres Francs pour la garde et le service des lieux saints. Durant un long espace de temps, depuis la conquête de Saladin jusqu'à l'établissement de l'ordre de Saint-François en Terre-Sainte, le service du tombeau de Jésus-Christ ne dut avoir ni éclat ni solennité, et sans doute que de longs jours s'écoulèrent sans qu'un grain d'encens brûlât sur le divin Sépulcre. Ce fut vers le milieu du quatorzième siècle

que Robert, roi de Naples, confia à cinq religieux franciscains la mission glorieuse de garder le saint tombeau; la pieuse milice, comme vous voyez, s'est maintenue à Jérusalem plus longtemps que les milices des guerriers francs, et leur pacifique domination a survécu à bien des révolutions et des ruines.





L'ESCLAVE.

Le vigilant derviche à la prière appelle
Du haut des minarets teints des feux du couchant.
Voici l'heure au lion qui poursuit la gazelle :
Une rose au jardin, moi, je m'en vais cherchant.
Musulmane aux longs yeux, d'un maître que je brave,
Fille délicieuse, amante des concerts,
Est-il un sort plus doux que d'être ton esclave,
Toi que je sers, toi que je sers!

Jadis, lorsque mon bras faisait voler la prame
Sur le fluide azur de l'abîme calmé,
Du sombre désespoir les pleurs mouillaient ma rame :
Un charme m'a guéri; j'aime et je suis aimé.
Le noir rocher me plaît; la tour que le flot lave
Me sourit maintenant aux grèves de ces mers;
Le flambeau du signal y luit pour ton esclave,
Toi que je sers, toi que je sers!

Belle et divine es-tu, dans toute ta parure,
Quand, la nuit, au harem je glisse un pied furtif!
Les tapis, l'aloës, les fleurs et l'onde pure,
Sont par toi prodigués à ton jeune captif.
Quel bonheur! Au milieu du péril que j'aggrave,
T'entourer de mes bras, te parer de mes fers,
Mêler à tes colliers l'anneau de ton esclave,
Toi que je sers, toi que je sers!

Dans les sables mouvants, de ton blanc dromadaire
Je reconnais de loin le pas sûr et léger;
Tu m'apparais soudain : un astre solitaire
Est moins doux sur la vague au pauvre passager;
Du matin parfumé le souffle est moins suave,
Le palmier moins charmant au milieu des déserts.
Quel sultan glorieux égale ton esclave,
Toi que je sers, toi que je sers!

Mon pays, que j'aimais jusqu'à l'idolâtrie,
N'est plus dans les soupirs de ma simple chanson ;
Je ne regrette plus ma mère et ma patrie,
Je crains qu'un prêtre saint n'apporte ma rançon.
Ne m'affranchis jamais! Laisse-moi mon entrave!
Oui, sois ma liberté, mon Dieu, mon univers!
Viens sous tes beaux pieds nus, viens fouler ton esclave,
Toi que je sers, toi que je sers!

M. de Chateaubriand.



LA SULTANE FAVORITE.

N'ai-je pas pour toi, belle juive,
Assez dépeuplé mon sérail?
Souffre qu'enfin le reste vive :
Faut-il qu'un coup de hache suive
Chaque coup de ton éventail?

Repose-toi, jeune maîtresse ;
Fais grâce au troupeau qui me suit.
Je te fais sultane et princesse :
Laisse en paix tes compagnes ; cesse
D'implorer leur mort chaque nuit.

Quand à ce penser tu t'arrêtes,
Tu viens plus tendre à mes genoux ;
Toujours je comprends dans les fêtes
Que tu vas demander des têtes
Quand ton regard devient plus doux.

Ah! jalouse entre les jalouses!
Si belle avec ce cœur d'acier!
Pardonne à mes autres épouses.
Voit-on que les fleurs des pelouses
Meurent à l'ombre du rosier?

Ne suis-je pas à toi? Qu'importe,
Quand sur toi mes bras sont fermés,
Que cent femmes qu'un feu transporte
Consument en vain à ma porte
Leur souffle en soupirs enflammés!

Dans leur solitude profonde,
Laisse-les t'envier toujours;
Vois-les passer comme fuit l'onde;
Laisse-les vivre; à toi le monde,
A toi mon trône, à toi mes jours!

A toi tout mon peuple qui tremble!
A toi Stamboul, qui, sur ce bord,
Dressant mille flèches ensemble,
Se berce dans la mer, et semble
Une flotte à l'ancre qui dort!

A toi, jamais à tes rivales,
Mes spahis aux rouges turbans,
Qui, se suivant sans intervalles,
Volent courbés sur leurs cavales,
Comme les rameurs sur leurs bancs!

A toi Bassora, Trébisonde,
Chypre, où de vieux noms sont gravés,
Fez, où la poudre d'or abonde;
Mosul, où trafique le monde;
Erzeroum, aux chemins pavés!

A toi Smyrne et ses maisons neuves,
Où vient blanchir le flot amer!
Le Gange, redouté des veuves!
Le Danube, qui, par cinq fleuves,
Tombe échevelé dans la mer!

Dis! crains-tu les filles de Grèce?
Les lis pâles de Damanour?
Ou l'œil ardent de la négresse,
Qui, comme une jeune tigresse,
Bondit rugissante d'amour?

Que m'importe, juive adorée,
Un sein d'ébène, un front vermeil?
Tu n'es point blanche ni cuivrée :
Mais il semble qu'on t'a dorée
Avec un rayon du soleil.

N'appelle donc plus la tempête,
Princesse, sur ces humbles fleurs;
Jouis en paix de ta conquête,
Et n'exige pas qu'une tête
Tombe avec chacun de tes pleurs!

Ne songe plus qu'aux frais platanes,
Au bain mêlé d'ambre et de nard,
Au golfe où glissent les tartanes...
Il faut au sultan des sultanes;
Il faut des perles au poignard!

M. Victor Hugo.





L'ALHAMBRA.

On retrouve à Grenade des restes superbes de la magnificence des rois maures, de leur luxe, du bon goût, de l'élégance recherchée et de l'habileté de leurs artistes : l'*Alhambra* seul en réunit un grand nombre, qui sont aussi précieux les uns que les autres. Ce lieu était autrefois une vaste forteresse, dont les approches étaient défendues par une double enceinte de murs enfermant la colline où il se trouve placé, et qui est encore embrassée de tous côtés par les eaux du Darro et du Xenil. Les rois maures avaient construit un palais dans cette forteresse sur la partie la plus élevée de la colline. La vue y est magnifique ;

elle plonge sur la ville de Grenade, dont elle saisit à la fois l'ensemble et les détails; en même temps elle se porte sur la plaine qui avoisine cette ville; elle en parcourt toute l'étendue et en aperçoit toutes les beautés. L'œil y contemple avec ravissement des campagnes couvertes de riches productions de toutes les espèces et des peuplades multipliées. Une partie de cet édifice fut détruite pour faire place à un nouveau palais que Charles I voulut y faire construire.

On y arrive par une belle promenade qui monte en tournant; elle forme une allée longue, plantée d'ormeaux; elle est coupée par plusieurs ruisseaux et ornée d'une belle fontaine de marbre jaspé, d'où l'eau s'élève plus haut que le sommet des arbres. On trouve d'abord le palais bâti par Charles I; il est situé sur une place immense: c'est un superbe corps de logis, isolé, carré et construit en pierres de taille. Chacune de ses façades a un portail diversement décoré; le principal portail est en marbre jaspé et orné de colonnes, de trophées et de divers autres genres de décorations; les bandeaux et les fenêtres sont en marbre noir, et les dessus couverts de têtes d'aigles et de gueules de lions qui tiennent de grosses boucles de bronze. On trouve dans l'intérieur une grande tour ronde, autour de laquelle règnent deux rangs de superbes portiques, l'un sur l'autre, soutenus par trente-deux colonnes de marbre jaspé, faites chacune d'un seul morceau. Les pièces de l'intérieur sont richement ornées. Ce palais est fort négligé; on prétend même qu'il l'était déjà avant d'être fini: on le laisse tomber en ruines.

On aperçoit ensuite ce qui reste du palais des rois maures. On trouve avant d'y arriver une espèce de ravelin, où l'on voit les statues du roi Ferdinand V et de la reine Isabelle son épouse. Ce palais n'a extérieurement que l'apparence d'un vieux château; il est bâti en grosses pierres de taille carrées, et il est environné de fortes murailles flanquées de grosses tours

et de bastions. On y entre par une porte pratiquée dans une grosse tour carrée, et qui s'appelait autrefois *Porte du jugement.* Cette tour se termine en pointe surmontée d'une clef sculptée sur le marbre, et, plus haut, d'une main : c'est un hiéroglyphe qui, dans le sens des Maures, signifiait que les ennemis prendraient le palais lorsque cette main prendrait la clef.

La première cour est un carré long, pavé en marbre blanc et entouré d'un portique, dont les arcs sont soutenus par des colonnes de marbre; les murs et les voûtes de ce portique sont couverts d'ornements en mosaïque, de festons, d'arabesques, peints, dorés, ciselés en stuc, d'un travail très-délicat; les cartouches y sont multipliés; ils sont remplis par des inscriptions, qui, presque toutes sont des versets de l'Alcoran. Au milieu de la cour est un long bassin rempli d'eau courante et assez profonde pour y nager; il est bordé de chaque côté de plates-bandes, de fleurs et d'allées d'orangers; il servait de bains à l'usage des personnes au service du palais des rois maures.

La cour des Lions forme aussi un carré long de cent pieds sur cinquante; elle est entourée d'une galerie soutenue par des colonnes de marbre blanc, accouplées deux à deux et trois à trois, fort minces et très-déliées, d'un goût singulier, mais élancées avec une légèreté et une grâce merveilleuse. Les murs sont revêtus d'ornements arabesques en stuc, en peinture, en dorure, exécutés avec la plus grande délicatesse. Deux coupoles fort élégantes, de quinze à seize pieds dans tous les sens, s'avancent en saillie dans l'intérieur aux deux extrémités du carré; des jets d'eau s'élèvent au-dessus. Un vaste bassin occupe le milieu de la cour, une superbe coupole d'albâtre, de six pieds de diamètre, s'élève au milieu du bassin : on prétend qu'elle fut faite sur le modèle de la mer de bronze du temple de Salomon; elle est portée par douze lions de marbre et surmontée d'une coupe plus petite; une grande gerbe d'eau s'élançait du

centre de cette dernière ; elle retombait d'une cuve dans l'autre et ensuite dans le grand bassin, formant ainsi plusieurs canaux dont le dernier était grossi par des flots d'eau limpide que les gueules des lions jetaient sans cesse.

Les pièces de l'intérieur sont très-multipliées. On y voit les salles d'audience ou de justice ; les chambres de la famille royale, les bains du roi, ceux de la reine, ceux de leurs enfants, un salon de musique, le cabinet de toilette de la reine. Les chambres ont toutes des alcôves, rafraîchies par des fontaines près desquelles les lits étaient placés sur des estrades de faïence. Le salon de musique a quatre tribunes exhaussées et un bassin d'albâtre. On voit dans le cabinet où la reine faisait sa toilette, une dalle de marbre, percée d'une infinité de petites ouvertures destinées à laisser exhaler l'odeur des parfums qu'on y brûlait sans cesse.

La plupart de ces pièces sont voûtées, et leurs voûtes sont souvent découpées avec une hardiesse et une délicatesse infinies. Les voûtes, les plafonds, les poutres, les lambris sont peints ou dorés ; dans beaucoup de pièces ils sont incrustés en marbre, en jaspe, en porphyre ; ils sont presque partout couverts d'inscriptions, d'hiéroglyphes et de divers ornements en mosaïque.

Alex. de Laborde.

Le fameux palais de l'Alhambra, commencé par l'émir *al Mumenlm*, fut achevé par Mulei-Hassem ; et ce monument de magnificence l'emporte même sur les prodiges qu'enfante l'imagination. Là, des milliers de colonnes d'albâtre soutiennent des voûtes immenses, dont les murs, couverts de porphyre, éclatent d'or et d'azur. Là, des eaux vives et jaillissantes forment, au milieu des appartements, des cascades d'argent liquide, vont remplir des canaux de jaspe, et serpentent dans les galeries. Partout le doux parfum des fleurs se mêle à celui des aromates qui, brûlant toujours dans les souterrains, s'exhalent du pied des colonnes, et viennent embaumer l'air qu'on respire. Des jours ménagés sur la ville, sur les bords enchantés des deux fleuves, sur les montagnes de neige, présentent à l'œil étonné des tableaux variés sans cesse. Tout ce qui flatte les sens, tout ce que l'art et la nature, la magnificence et le goût, peuvent réunir pour la volupté, se trouve joint dans ce beau séjour aux chefs-d'œuvre qui charment l'esprit. A côté des eaux bondissantes, au milieu des riches sculptures, vis-à-vis des superbes vues, on a gravé sur le porphyre les vers de nos poètes arabes. Dans le parvis de la salle immense où le roi rend la justice, on lit sur la porte cette inscription :

Crime, pâlis d'effroi, crains mon regard sévère :
Le ciel, lent à punir, tonne et frappe à la fin.
Rassure-toi, triste orphelin,
Ici tu vas trouver un père.

A l'entrée de l'appartement où la reine rassemble les beautés

de sa cour et les guerriers de notre armée, on a tracé ces vers en lettres d'or :

Ici la beauté, la pudeur,
Les jeux, les ris, la politesse,
Font naître et couronnent sans cesse
La gloire, l'amour et l'honneur.
Ici la plus chère faveur
Ne coûte rien à la sagesse;
L'amour est exempt de faiblesse,
Et le courage de fureur.
Vaincre suffit à la valeur,
Plaire suffit à la tendresse.

Ce lieu de délices est environné d'un jardin plus délicieux encore, dont la touchante simplicité contraste avec le luxe du palais; c'est le fameux Généralif, célèbre dans l'Afrique et l'Asie, l'objet de l'envie des puissants califes, qui, dans le Caire, dans Bagdad, ont vainement tenté de l'égaler.

En y pénétrant, on n'est point surpris; les yeux satisfaits ne rencontrent point ces efforts de l'art, ces brillants prodiges, qui plaisent moins qu'ils n'étonnent, et rappellent seulement l'idée de la richesse ou du pouvoir : tout y présente, au contraire, l'image de ces biens faciles qu'on n'admire point, mais dont on jouit. Des bois d'orangers et de myrtes coupent des plaines de verdure arrosées par des eaux limpides. Ces bois, plantés avec adresse, cachent, découvrent tour à tour les perspectives lointaines, les riants villages, les champs cultivés, les glaces accumulées sur les monts, les palais, les monuments de Grenade. A chaque instant, des coteaux fertiles vous offrent la vigne, l'olivier sauvage, les lilas, les grenadiers entrelaçant leurs fruits et leurs fleurs. Tantôt une cascade bruyante se précipite du haut d'un rocher; tantôt un ruisseau tranquille sort en murmurant d'une touffe de roses. Là c'est une grotte écartée où filtrent

plusieurs sources d'eau vive ; ici un bocage sombre où voltigent mille rossignols ; partout enfin un aspect différent, une jouissance nouvelle, font éprouver à chaque pas un sentiment doux ou un plaisir pur.

FLORIAN.





L'AMOUR D'UN ANGE.

C'était dans une contrée qui s'étend au loin vers les portes d'or de l'Orient; dans une contrée où la nature ignore le délai des nuits, et s'élance, jusqu'au seuil même des cieux, à la rencontre de son bril ant fiancé, le Jour. Un matin, envoyé en mission sur la terre, et cherchant, à mi-chemin, un lieu où je pusse descendre, j'aperçus, des régions éthérées, — ô vue ravissante, mais fatale! — j'aperçus une des plus belles filles de la terre, à demi cachée aux yeux par le cristal transparent d'un ruisseau, dans lequel elle était plongée, et dont les eaux limpides, sans dérober un seul rayon de ses jeunes beautés, leur prêtait quelque chose d'indécis et d'aérien, comme on eût pu les voir à travers les vapeurs d'un songe.

Surpris à cette vue, je suspendis mon vol, tandis qu'autour d'elle, en se jouant, elle fendait l'onde étincelante aux feux du soleil, et qu'à chacun de ses mouvements elle laissait après elle une longue trace lumineuse. Enfin, comme je descendais lentement pour contempler de plus près une scène aussi splendide, le tremblement de mes ailes (car dans chaque plume je ressentais un frémissement de plaisir), la fit tressaillir au moment où elle regagnait le bord du petit lac, — où se reflétait

encore son image; — elle resta immobile sur la rive, semblable à la neige qu'un rayon du soleil couchant colore d'une teinte rosée. Jamais je n'oublierai ce regard! — jamais je n'oublierai l'expression de honte pudique et d'effroi qui se peignit sur son beau visage, lorsque, levant les yeux, elle m'aperçut planant au-dessus d'elle. On eût dit que sa pensée, son regard, ses mouvements étaient enchaînés à la place qu'avaient touchée ses pieds et où ils semblaient avoir pris racine; — comme l'héliotrope élevant au-dessus d'un ruisseau sa tête tournée vers le soleil, elle restait là, la figure levée vers moi! Prenant en pitié la jeune vierge surprise, et me détournant, quoiqu'à regret, d'une vision aussi ravissante, je m'inclinai vers la terre, sous l'ombre de mes ailes étendues, afin de lui voiler le feu de mes regards, — de mes regards qui, je le sentais bien, pour elle et pour moi brillaient trop ardemment. Mais avant que j'eusse entr'ouvert de nouveau mes yeux impatients, avant même que j'eusse pu jeter vers elle un regard furtif, elle avait disparu, — perdue pour moi dans l'épaisseur du bois voisin, — aussi rapide dans sa fuite inattendue, que la lune se précipitant, dans toute la plénitude de son éclat, entre les bras d'un nuage obscur.

Il n'est pas au pouvoir de la parole d'exprimer la force, le despotisme de la passion qui, de cet instant, me domina. — Tout le jour et la nuit suivante, j'errai à la recherche de ma douce vision; ma mission, le ciel, j'oubliai tout, — tout, sauf une chose, une seule : l'image que j'avais contemplée dans cette eau transparente.

Bientôt, cependant, je pus à ses côtés trouver d'heureux jours, écoutant des paroles dont la douceur le disputait aux chants séraphiques de notre Eden, quand les chants de l'Eden sont échauffés par l'amour; — contemplant avec avidité des yeux dont l'azur humide, semblable au firmament refléchi sur

la surface d'une eau paisible, faisait briller pour moi un ciel plus vénéré que le Ciel que je quittais. Oh! quand je pouvais entendre de si douces paroles, quand je pouvais jouir de ce divin regard, que me faisait le Ciel? L'air grossier que je respirais sur la terre était purifié en passant par sa poitrine. Aux fleurs plus ternes, au ciel moins brillant, l'amour prêtait un nouvel éclat, alors que j'étais près d'elle. Dans l'univers entier je ne connaissais plus que deux mondes distincts : — le lieu chéri, vénéré, où *était* Léa ; — et l'immensité triste et déserte où elle n'était *pas!* Mais, vaines étaient mes prières, vaine était ma démence. Quoique sans hésiter j'eusse déchiré, pour un seul de ses regards, ces ailes qui pendaient inutiles sur mes épaules, et que j'en eusse consumé les fragments à ce feu matériel qui n'a pas de nom au Ciel, tout était sans espoir; elle restait inflexible, aussi pure et plus éclatante que le lys aux brûlants rayons de midi. — Elle m'aimait, cependant, elle m'aimait de toutes les forces de son âme : mais ce n'était pas comme homme, comme mortel ; — non, son ardeur n'avait rien de terrestre. — Elle m'aimait comme un de ces êtres de la race des anges, un des habitants de ce séjour radieux que souvent elle avait vu dans ses rêves ; — de ce Ciel auquel le matin étaient adressées ses prières, et dont le soir elle contemplait la lumière, aspirant après des ailes qui pussent l'enlever, de ce monde de ténèbres, vers cet élément libre et glorieux!

Je me souviens qu'un soir, assise à mes côtés près du rivage, tournant ses yeux vers l'étoile qui apparaissait à l'horizon, et semblait, à cette heure chaste et silencieuse, sortir de sa couche nuptiale, Léa me dit : « Oh! que ne suis-je l'esprit de » cette étoile brillante! Que ne m'est-il donné de demeurer là, » seule et dans une pureté éternelle, comme sont les Esprits de » ces astres qui brillent au ciel; ma seule destination étant de

» prier et de resplendir, d'allumer mon encensoir aux feux du
» soleil, et d'en diriger l'ardent parfum vers le trône de Celui
» qui est au Ciel, vers le trône de l'Éternel! »

Ce fut une jeune fille si innocente, si pure, d'âme et de corps, de toute souillure mortelle, que mon crime, — que ma destinée fut d'aimer. Je brûlai pour elle d'une flamme auprès de laquelle pâliraient les feux les plus ardents de la terre. Oh! si vous aviez vu son regard, lorsque mes lèvres égarées laissèrent échapper mon premier aveu! Ce n'était pas de la colère; —non: ses yeux n'exprimaient pas le courroux, mais la tristesse. C'était une affliction calme et profonde, une douleur sans larmes, tant son cœur était gonflé, tant il avait été saisi d'une surprise glaciale, à la pensée qu'une nature d'ange, — que moi, surtout, à l'amour duquel elle s'était attachée comme à un lien entre son âme et le Ciel, — pouvait de toute la hauteur d'une gloire si pure, tomber ainsi dans le péché; — dans le péché qui apporte avec lui le plus de souillure, — le péché où, plus tôt qu'en aucun autre, la lumière de l'âme se perd et s'éteint!

. . . .

Cette nuit-là même, mon cœur ne contenait plus qu'avec peine le feu qui le dévorait. Le terme de mon absence était écoulé, et déjà les Gardiens lumineux, rangés autour du trône céleste, croyaient voir, dans chaque météore qui venait à briller entre eux et cette sphère inférieure, la trace des ailes de leur héraut remontant vers eux. Plus d'une fois, durant ce jour fatal, le mot formidable donné aux envoyés des cieux pour être prononcé quand le moment est venu de retourner aux sphères supérieures, plus d'une fois ce mot formidable était venu sur mes lèvres: une fois même il avait été si près d'en sortir, que mes ailes étendues commençaient à s'agiter aux rayons et à la brise du ciel. — Mais le cœur me faillit, — le charme fut rompu, — le mot expira inarticulé; et mes ailes, prêtes à

prendre leur essor, retombèrent sans force et sans vie, comme auparavant.

Ce jour-là, un festin avait eu lieu; là se pressait, belle, folâtre, joyeuse et aussi nombreuse que les fleurs qui se jouent aux zéphirs de l'été, la jeunesse de cette heureuse terre. Et *elle* était là, la plus belle parmi les plus belles, quoique sur son noble front fût encore répandue l'ombre que le matin j'y avais jetée, — premier nuage de honte ou d'affliction qui jamais en eût atteint la neige printanière. Mon cœur était en proie au délire. Dans l'entraînement effréné du festin, je m'abandonnai à toute cette gaieté frénétique, — à cet emportement de joie désespérée, que ceux qui n'ont jamais éprouvé comment les peines extrêmes peuvent déborder ainsi, croient être du bonheur : — triste parodie de la gaieté et de la vie, dont les éclats jaillissent seulement de la lutte interne des passions, comme l'étincelle jaillit au milieu d'un combat, du choc des épées meurtrières.

Alors aussi circula ce jus de la terre, le poison et la joie du cœur et de la raison des hommes; — cette boisson féconde en prestiges, et dont chaque goutte, comme celles de l'arc en-ciel, sourit à l'homme au milieu du cercle de vapeurs qui l'entoure. — Pour la première fois alors la fatale coupe versa sur mes lèvres sa rosée de ténèbres, dissipant ce qui restait de lumière en mon âme éclipsée, et la remplissant de ces rêves bizarres, de ces caprices et de ces désirs coupables auxquels, en l'absence des rayons du Ciel, nous sommes pour jamais condamnés : — semblables aux feux vagabonds qui, à la chute du jour, viennent errer sur cette terre.

Maintenant, écoutez le reste. — Notre banquet terminé, je fus la chercher dans le bosquet accoutumé où souvent, depuis quelque temps, quand étaient venus la nuit et le silence, nous nous étions rencontrés seuls. Je l'y trouvai; — quelle était

belle ! Pourquoi, oh ! pourquoi les malheureux anges ont-ils des yeux? ou plutôt, pourquoi n'y a-t-il pas à cueillir au Ciel de fleurs belles comme la femme ? Son front était, comme toujours, tourné vers son étoile chérie, qui semblait cette nuit-là briller d'un éclat plus pur que jamais; elle-même en la contemplant devenait brillante et radieuse : on eût dit que l'astre était une urne où ses yeux puisaient des flots de lumière.

Il y avait dans cette scène une puissance de vertu, un charme de sainteté, qui auraient dû, — si ma raison n'eût pas été ainsi fascinée par un poison subtil, — m'enchaîner devant elle comme devant Dieu. Tel que j'étais, même, l'âme consumée d'une flamme ardente, les lèvres desséchées au feu de mes propres soupirs, je la contemplais, immobile, avec un sentiment de honte et de respect. —En voyant ces yeux, le souvenir de l'Eden vint m'assaillir; et quoique chaque regard des miens ne montrât que trop, hélas! à la vierge pâle et tremblante, combien peu était divin l'amour délirant dont je brûlais pour elle, combien peu un tel hommage était digne d'un autel si pur; elle dut voir, cependant, — oh oui ! c'est une consolation pour moi de *penser* qu'elle le vit, — combien aussi était profonde et sincère la tendresse dont mon âme était pénétrée, hommage plein de respect et de vénération qu'un ange lui avait voué, à *elle*, une mortelle, que son amour élevait alors au-dessus de lui, — bien au-dessus ! — elle dut voir quels combats se passaient en moi, pour réprimer les emportements d'une âme exaltée, tandis que d'une voix dont la passion avait empreint les accents d'une mélancolie profonde, je lui disais : « Hé bien, soit! — s'il me faut » remonter au Ciel sans être aimé de toi, s'il me faut te fuir sans » emporter ta pitié, sans un seul gage qui puisse adoucir ma » douleur dans ce Ciel qui me paraîtra désert, — sans un seul » de ces regards que s'adressent, en se quittant, deux amants » jeunes et passionnés, — regard dont le souvenir seul serait

» pour moi bien supérieur à toutes les félicités que le Ciel me
» réserve !...

» Hé bien ! qu'une minute seulement je voie cette tête se pen
» cher sur ce bras qui tremble, et ces yeux si doux se lever vers
» les miens sans crainte et sans colère ! Qu'une fois seulement je
» sente la pression frémissante de tes lèvres ! — Ou si une telle
» faveur est trop pour moi, que je respire ainsi leur souffle
» parfumé ! Oh ! ne te recule pas ainsi ! — Un regard, — un mot,
» — un mot de bonté, — et je pars. Déjà, — vois, — mes ailes
» s'agitent, aspirant après les sphères célestes. Séparons-nous
» ainsi, — ta bouche contre ma bouche ; — l'oubli d'un instant
» nous sera pardonné, et toi, aussitôt après, tu m'entendras
» prononcer le charme qui doit enfler mes ailes pour remonter
» au Ciel ! »

Tandis que je parlais ainsi, la vierge timide, effrayée de moi et d'elle-même, s'était reculée, tremblante comme les fleurs sous le souffle desséchant du vent du sud. Mais quand je nommai le charme, son front incliné se releva tout à coup, son regard s'anima, et avec une véhémence qui disait assez quelle lumière soudaine brillait à ses yeux : « Le charme, le
» charme ! s'écria-t-elle. Oh ! dis-le maintenant, et tu seras
» heureux ! » Hors de moi, enflammé, déjà perdu, j'imprimai sur son front un baiser brûlant, et prononçai le mot mystérieux que jamais n'avait entendu être vivant formé d'argile ! — A peine fut-il prononcé que, promptes comme la pensée, fidèles comme l'écho, ses lèvres redirent le mot sacré qui venait de sortir des miennes ; les mains et les yeux levés au Ciel, elle le proféra trois fois... Aussitôt son corps parut entouré d'une auréole de gloire, et elle s'éleva, brillante et radieuse, au milieu des purs rayons d'une lumière céleste !

. . . .

Mais pouvais-je, d'un œil calme, la voir ainsi s'éloigner de

moi ? Trois fois à mon tour je proférai ces mots puissants qui devaient, — oh ! bonheur trop grand, même pour le Ciel ! — qui devaient unir de nouveau et nos yeux et nos âmes ; — je les dis et les redis encore ; — je priai, je pleurai, mais tout fut inutile ! Pour moi le charme était désormais sans puissance ; il semblait qu'autour de moi s'étendait une chaîne invisible, qui rendait inutile chaque effort désespéré que je faisais pour quitter la terre. Mes ailes retombèrent impuissantes : telles elles sont restées depuis ce triste jour ; telles, — ainsi l'a voulu l'Éternel offensé, — telles elles resteront à jamais !

Traduit de THOMAS MOORE, par L. VIVIEN.





L'ÉGYPTE.

Il semble que l'Egypte soit la plus vieille terre du monde ; c'est là que se rattache le premier anneau de toutes les connaissances humaines. Cette patrie des sciences est restée majestueuse et sévère, comme les grandes idées de ce peuple de sages qui, le premier, interpréta le ciel dans la langue des hommes. Elle apparaît avec sa dignité originelle, derrière les âges fabuleux qui se sont intercalés dans les siècles. L'Égypte des Pharaon et des Sésostris est demeurée inaltérable comme l'éternité, muette comme ses pyramides. Elle n'a plus de compte à régler avec le temps ; plus rien à redouter des interprétations des peuples. Re-

fermée sur elle-même comme un tombeau d'airain, elle ne laisse à découvert que de rares épitaphes, écrites en caractères énigmatiques. Elle repose comme un mystère autour duquel les générations bourdonnent tour à tour, et dont elles s'éloignent bientôt, n'emportant avec elles que cette impression de respect et d'étonnement, effet ordinaire de ce qui, dans le monde, est placé au-dessus de notre intelligence.

Dans mes courses à travers l'Orient, j'ai souvent négligé les souvenirs d'autrefois, pour me réduire au simple rôle de spectateur, dans cette première représentation d'une civilisation nouvelle et déjà décrépite, dans cette comédie où les acteurs vêtus de costumes modernes parlent encore, malgré tout, le vieux langage des Cophtes.

Je remontai le Nil, au souffle d'une brise matinale. C'était peut-être ici que Pompée avait reçu la mort, lorsqu'il s'avançait vers Péluse, non loin des lieux où s'élève Damiette. Je contemplai avec un battement de cœur, les côtes noires et sablonneuses du Delta, les eaux jaunâtres du Nil, et ces bouquets de palmiers qui se détachaient avec une admirable netteté sur un ciel blanc, limpide, et si brillant que j'en étais ébloui. Pas un nuage dans cette coupole immense, où le regard n'aboutit à rien, à moins qu'il ne rencontre, à des distances incalculables, une famille d'oiseaux voyageurs, dessinée dans le vide, comme un triangle ailé dont la pointe fend l'air et fraie le chemin.

Ce n'est plus l'aspect désolant de la Palestine, mais c'est encore de la tristesse; quelques brins de gazon, une touffe de dattiers, des regrets sur ce qui n'est plus, des pensées de même couleur.

Quelquefois un village de terre se montrait comme une simple muraille grise; un chameau accroupi ruminait à côté d'un arabe qui fumait au rivage. De distance en distance, nous rencontrions des îles de joncs d'où s'envolait une cigogne en

quelque oiseau noir à l'œil de feu, dont le cri prolongé ressemblait à un gémissement du désert.

Damiette s'annonce de loin par ses minarets blancs; cette ville, située sur la rive droite du fleuve, présente une suite de maisons étroites, alignées, dans une étendue considérable, et pourrait donner, le soir, l'idée d'un des quais de Paris, dans ces rares moments où la capitale du monde civilisé se repose. Du reste, c'est une solitude habitée : silence profond, misère, abattement partout.

Nous appareillâmes pour remonter le Nil au coucher du soleil; la nuit fut fraîche et tranquille : la lune brillait dans toute sa gloire, sans nuages, sans brouillards, telle qu'on ne la voit jamais en France, telle qu'on peut la deviner à Naples, admirable reine des nuits. De nombreux villages glissaient sans bruit devant nous; on n'entendait que le sifflement de la proue qui fendait l'eau, et les secousses de la voile qui s'abattait par moment. — L'aspect des villages ne change point; toujours des villages d'argile, des cimetières et de tristes bazars.

Et pourtant cette vallée étroite, qu'un fleuve rafraîchit dans toute son étendue, ce petit coin de terre conservé au milieu des sables de l'Afrique, n'était pas fait pour la douleur et l'esclavage.

Dans le calme de ce climat, qui porte à l'âme des émotions si uniformes et si mélancoliques, l'existence ne fut d'abord que le laisser-aller du cœur et de l'esprit. Les premiers habitants de l'Egypte se gardaient bien d'apporter dans leurs travaux cette ardeur qui dévore, cette opiniâtreté qui épuise. Nonchalamment couchés sur le rivage, ils regardaient les astres qui brillaient, ils voyaient passer, sans idée, tous ces groupes étoilés dont la forme et la disposition s'imprimaient d'elles-mêmes dans la mémoire des pasteurs astronomes. C'était durant les fraîches nuits de l'Égypte, quand aucun nuage ne voilait l'immensité

des cieux, quand le palmier balançait avec mollesse ses touffes recourbées, quand le Nil passait en murmurant comme un souffle du soir, quand tout dans la nature était joie, repos et délices.

On accuse de monotonie les rives dégarnies du Delta, et pourtant cet aspect sauvage offre un singulier caractère de grandeur et de solitude. Sur ces terres abandonnées, sur ces touffes de ronces, sur ces buissons sauvages, un jour si pur repose et brille! des oiseaux si folâtres voltigent et chantent! sur ce Nil désolé, un rayon du soleil jette un éclat si doux et si velouté! et de l'autre côté, la plaine immense qui s'étend à perte de vue dessine un horizon nuancé de tant de couleurs sur les limites du désert! Ah! c'est toujours l'Égypte du vieux monde, c'est toujours cette terre qui n'eut point de poëtes, parce qu'il n'y avait point d'hommes ici-bas qui fussent capables de la peindre.

Et quand, au sortir de cette majestueuse uniformité, on arrive à l'angle du Delta, à ce point où le Nil se sépare en deux branches, et que les Arabes appellent le Ventre de la Vache; quand, en présence de ce vaste bassin du fleuve qui va se partager, on étend son regard sur la terre des Pyramides, entre la chaîne du Mokattam et les sables de Zackarrah, alors dans ce premier moment de surprise et d'admiration, reste-t-il encore assez de loisir pour critiquer, de sang-froid pour se rendre compte?

J'avais à gauche le palais de Choubra avec ses bois de mûriers, de platanes et de sycomores. Le village de Boulay se dessinait plus loin à travers les mâts et les voiles des canges amarrées au rivage. Jamais spectacle plus ravissant ne s'était offert à mes yeux émerveillés.

Voici les Pyramides, ces édifices géants, qui semblent avoir été destinés à servir de tombeaux à tous les peuples de l'ancienne Égypte. Payons le tribut à notre gloire militaire, car nos soldats

ont aussi gravé une date sur ces archives du passé. Les Pyramides sont pour ainsi dire des monuments français naturalisés par la victoire. Ces trophées immortels signaleront encore longtemps le passage des guerriers qui ont étonné l'Orient. De Constantinople à Memphis on retrouve les noms de nos aïeux ; et les vétérans de Marengo entonnèrent aussi, dans les plaines d'Héliopolis, ces chants de la patrie qui avaient salué nos étendards blanchis sur les sommets du Saint-Bernard.

Je passai le Nil au vieux Caire, et j'entrai dans l'île de Rodda; c'est là qu'on voit le nilomètre, au milieu des ruines de la maison de Mourad Bey, le héros des Mamelouks. Je parcourus les jardins d'Ibrahim, sorte de potagers plantés d'arbrisseaux et de bananiers, et traversés par des canaux que le fleuve alimente.

C'est sur le plateau des Pyramides qu'on est bien à l'aise pour faire des réflexions morales et philosophiques ! les tombeaux qui n'ont gardé ni les cendres, ni les noms de leurs morts, ces bornes colossales plantées à l'extrémité des terres, sur les confins de ces sables immenses, incommensurables, comme sur les limites du temps et de l'éternité ; monuments d'autrefois, qui virent les premiers rayons de l'astre au char sanglant, dont le passage allait épouvanter l'univers, et qui s'endormit à Sainte-Hélène.

Quant au prodige de ces constructions cyclopéennes, je ne pouvais m'empêcher de me dire que si l'on eût voulu, il eût été plus prodigieux encore. Il n'y a là que du temps, de la patience et des peines ; de génie point : si l'on eût doublé la dose de patience, on eût trouvé assez de pierres et assez de temps pour doubler la Pyramide.

Auprès des Pyramides se trouve gisant l'énorme Sphinx qui semble garder encore ces tombeaux ouverts.

Si j'explorais ici tous les monuments du Nil, je m'engagerais nécessairement dans des discussions scientifiques, inutiles pour

les savants qui ont fait de l'antiquité l'étude de leur vie, fastidieuses pour ceux qui cherchent avant tout l'intérêt du récit, et qui s'inquiètent peu de la hauteur d'une colonne ou des proportions d'un péristyle. Quant aux sauvages noircis sous le soleil, ce sont de bonnes gens, vivant au jour le jour, tels aujourd'hui qu'ils étaient hier, tels aussi qu'ils seront demain. Stationnaires dans leurs coutumes, ils n'ont plus de secret à révéler.

Rosette est une ville, triste et dépeuplée. A la pointe du jour, nous parcourions le champ de bataille d'Aboukir; c'est un terrain uni et solide; on dirait une place d'armes, improvisée au milieu du désert.

Alexandrie s'annonce par des décombres et des nuages de poussière. Le quartier franc d'Alexandrie présente toutes les ressources d'une ville européenne. Les négociants, qui vont sacrifier sur cette terre étrangère quelques années de leur vie, pour entretenir avec leur patrie des relations de prospérité publique, ont disposé, avec tout l'art possible, ce lieu de leur exil volontaire.

La colonne de Pompée n'a plus trace d'inscription. On sait que les aiguilles de Cléopâtre sont reléguées hors du mur d'enceinte, une seule est encore debout. Je remarquai dans les hiéroglyphes que le signe du Scarabée, figurant l'immortalité chez les anciens, était gravé du côté de l'ouest, comme pour présager la grandeur actuelle de l'Occident.

Ce fut à l'arsenal que je vis le pacha pour la première fois: Méhémet-Ali est un homme de petite taille, il portait un large turban blanc qui couvrait les rides de son front, et d'où s'échappait une barbe plus blanche encore; ses yeux perçants et vifs prêtaient à son visage un air de jeunesse et de force.

Né à Cavale, dans un misérable bourg de la Macédoine, Méhémet-Ali s'éleva par l'énergie de son courage et la finesse

de sa politique. Sa place est marquée dans l'histoire ; c'est un homme de cœur et de génie : s'il était né maître d'une province indépendante, et qu'il eût écarté ses idées de gloire militaire, peut-être aurait-il fait de grandes choses pour son peuple. Animé d'un esprit de civilisation et de philanthropie, un tel homme serait capable de régénérer l'Égypte assez vieille pour renaître.

H. Cornille.





CORA.

. . . .

Oh ! c'est qu'elle était vraiment bien belle, et qu'il n'était pas besoin d'avoir vingt ans et d'arriver de l'Inde pour en être frappé. Un peintre célèbre, qui passa l'année dernière dans la ville, arrêta sa chaise de poste en l'apercevant à sa fenêtre, fit dételer les chevaux et resta huit jours à l'auberge du Lion-d'Argent, cherchant par tous les moyens possibles à pénétrer

jusqu'à elle pour la peindre. Mais jamais il ne put faire comprendre à sa famille qu'on pouvait, par amour de l'art, faire le portrait d'une femme sans avoir l'intention de la séduire. Il fut éconduit, et la beauté de Cora n'est restée empreinte que dans le cerveau peut-être de ce grand artiste, et dans le cœur du pauvre fonctionnaire destitué de l'administration des postes.

Elle était d'une taille moyenne admirablement proportionnée, souple comme un oiseau, mais lente et fière comme une dame romaine. Elle était extraordinairement brune pour le climat tempéré où elle était née, mais sa peau était fine et unie comme la cire la mieux moulée. Le principal caractère de sa tête régulièrement dessinée, c'était quelque c hose d'indéfinissable, de surhumain, qu'il faut avoir vu pour le comprendre, des lignes d'une netteté prestigieuse, des grands yeux d'un tact si pâle et si transparent qu'ils semblaient faits pour lire dans les mystères du monde intellectuel plus que dans les choses de la vie positive; une bouche aux lèvres minces, fines et pâles, au sourire imperceptible, aux rares paroles; un profil sévère et mélancolique, un regard froid, triste et pensif, une expression vague de souffrance, d'ennui et de dédain; et puis des mouvements doux et réservés; une main effilée et blanche, beauté si rare chez les femmes d'une condition médiocre; une toilette simple et grave, discernement si étrange chez une provinciale, surtout un air de dignité calme et inflexible qui aurait été sublime sous la couronne de diamant d'une reine espagnole, et qui, chez cette pauvre fille, semblait être le sceau du malheur, l'indice d'une organisation exceptionnelle.

Car c'était la fille... le dirai-je? il le faut bien: Cora était la fille d'un épicier.

O sainte poésie, pardonne-moi d'avoir tracé ce mot! Mais Cora eût relevé l'enseigne d'un cabaret. Elle se fût détachée comme l'ange de Rembrandt au-dessus d'un groupe flamand;

elle eût brillé comme une belle fleur au milieu des marécages. Du fond de la boutique de son père, elle eût attiré sur elle le regard du grand Scott. Ce fut sans doute une beauté ignorée comme elle qui inspira l'idée charmante de *la jolie fille de Perth!*

Et elle s'appelait Cora, elle avait la voix douce, la démarche réservée, l'attitude rêveuse. Elle avait la plus belle chevelure brune que j'aie vue de ma vie, et seule entre toutes ses compagnes elle n'y mêlait jamais aucun ornement. Mais il y avait plus d'orgueil dans le luxe de ses beaux cheveux simplement disposés sur son front d'ivoire, que dans l'éclat d'un diadème. Elle n'avait pas non plus de collier ni de fleurs sur la poitrine. Son dos brun et velouté tranchait fièrement sur la dentelle blanche de son corsage. Sa robe bleue la faisait paraître encore plus brune de ton et plus sombre d'expression. Elle semblait tirer vanité du caractère original de sa beauté. Elle semblait avoir deviné qu'elle était belle autrement que toutes les autres ; car, je n'ai pas besoin de vous le dire, Cora était d'un type rare et d'un coloris oriental. Cora ressemblait à la juive Rebecca ou à la Juliette de Shakespeare, Cora majestueuse, souffrante et un peu farouche, Cora qui n'était ni rose, ni replète, ni agaçante, ni gentille, n'était ni aperçue, ni soupçonnée dans la foule. Elle vivait là comme une rose épanouie dans le désert, comme une perle échouée sur le sable, et la première personne venue, à qui vous eussiez exprimé votre admiration à la vue de Cora, vous eût répondu : Oui, elle ne serait pas mal si elle était plus blanche et moins maigre. Murillo et Scheffer, où étiez-vous? hélas! J'étais si troublé auprès d'elle, si subitement épris, que vraiment j'oubliais toute la confiance qu'eussent dû m'inspirer mon habit neuf et mon gilet à rosaces ; il est vrai qu'elle y accordait fort peu d'attention, qu'elle écoutait d'un air distrait des fadeurs qui me faisaient

suer sang et eau à débiter, qu'elle laissait à chaque invitation de ma part tomber de ses lèvres un mot bien faible et dans ma main tremblante une main dont je sentais la froideur au travers de son gant. Hélas ! qu'elle était indifférente et hautaine la fille de l'épicier ! Qu'elle était singulière et mystérieuse la brune Cora ! Je ne pus jamais obtenir d'elle, dans toute la durée de la nuit, qu'une demi-douzaine de monosyllabes.

Il m'arriva le lendemain de lire, pour le malheur de ma vie, les contes fantastiques. Pour mon malheur encore, aucune créature sous le ciel ne semblait être un type plus complet de la beauté fantastique et de la poésie allemande, que Cora aux yeux verts et au corsage diaphane. Les adorables poésies d'Hoffmann commencèrent à circuler dans la ville ; les matrones et les pères de famille trouvèrent le genre détestable et le type de mauvais goût. Les notaires et les femmes d'avoué faisaient surtout une guerre à mort à l'invraisemblance des caractères et au romanesque des incidents. Le juge de paix du canton avait l'habitude de se promener autour des tables dans le cabinet de lecture, et de dire aux jeunes gens égarés par cette poésie étrangère et subversive : *Rien n'est beau que le vrai*, etc. Je me souviens qu'un vaurien de lycéen en vacances, lui dit à cette occasion, en le regardant fixement : Monsieur, cette grosse veine que vous avez au milieu du nez est sans doute postiche.

Malgré les remontrances paternelles, malgré les anathèmes du principal et des professeurs de sixième, le mal gagna rapidement, et une grande partie de la jeunesse fut infectée du venin mortel. On vit de jeunes débitants de tabac se modeler sur le type de Krenler, et des surnuméraires de l'enregistrement s'évanouir aux sons lointains d'une cornemuse ou d'une chanson de jeune fille.

Pour moi, je confesse et je déclare ici que je perdis complétement la tête. Cora réalisait tous les rêves enivrants que le

poëte m'inspirait, et je me plaisais à la gratifier d'une nature immatérielle et féerique qui réellement semblait avoir été imaginée pour elle. J'étais heureux ainsi ; je ne lui parlais plus, je n'avais aucun titre pour m'approcher d'elle. Je ne recueillais aucun encouragement à ma passion, je n'en cherchais même pas. Seulement je quittai la maison du notaire où j'étais descendu, et je louai une misérable chambre directement en face de la maison de l'épicier. Je garnis ma fenêtre d'un épais rideau dans lequel je pratiquai des fentes habilement ménagées. Je passais là en extase toutes les heures que je pouvais dérober à mon travail. La rue était droite et silencieuse ; Cora était assise à sa fenêtre au rez-de-chaussée ; elle lisait. Que lisait-elle ? Il est certain qu'elle lisait du matin au soir, et puis elle posait son livre sur un vase de giroflée jaune qui brillait à la fenêtre ; et, la tête penchée sur sa main, l'œil fixe et brillant, elle semblait percer le pavé et contempler, à travers la croûte épaisse de ce sol grossier, les mystères de la tombe et de la reproduction des essences fécondantes, assister à la naissance de la fée des roses, et encourager le germe d'un bon génie aux ailes d'or dans le pistil d'une tulipe.

Puis, quand le jour finissait, quand la pâle Cora fermait sa fenêtre et tirait son rideau, j'ouvrais mes livres favoris et je la retrouvais sur les Alpes avec Mansfield, chez le professeur Spallanzani avec Nathanaël, dans les cieux avec Oberon.

Mais, hélas ! ce bonheur ne fut pas de bien longue durée. Jusque là, personne n'avait découvert la beauté de Cora, j'en jouissais tout seul ; elle n'était comprise et adorée que par moi. La contagion fantastique, en se répandant parmi les jeunes gens de la ville, jeta un trait de lumière sur la romantique bourgeoise.

Ils l'entourèrent, ils l'accablèrent de soins et de madrigaux, ils la firent danser jusqu'à l'extinction des quinquets, ils me

la rendirent le lendemain, fatiguée de leur esprit, ennuyée de leur babil, flétrie de leur admiration ; et ce qui acheva de me briser le cœur, ce fut de voir apparaître à la fenêtre le profil arrondi et jovial d'un gros étudiant en pharmacie, à côté du profil grêle et délié de ma sylphide.

Pendant bien des matins et bien des soirs, je vins derrière le rideau mystérieux essayer de combattre le charme que mon odieux rival avait jeté sur la famille de l'épicier. Mais en vain, j'invoquai l'amour, le diable et tous les saints, je ne pus écarter sa maligne influence. Il revint, sans se lasser, tous les jours s'asseoir à côté de Cora dans l'embrasure de la fenêtre, et il lui parlait. De quoi osait-il lui parler, le malheureux? La figure impénétrable de Cora n'en trahissait rien. Elle semblait écouter ses discours sans les entendre, et, à l'imperceptible mouvement de ses lèvres, je devinais quelquefois qu'elle lui répondait froidement et brièvement comme elle avait l'habitude de le faire, et puis la conversation semblait languir. Le couple contraint et ennuyé étouffait de part et d'autre des bâillements silencieux. Cora regardait tristement son livre fermé sur la fenêtre, et que la présence de son adorateur l'empêchait de continuer; puis elle appuyait son coude sur le pot de giroflées, et, le menton sur la paume de sa main et le regardant d'un œil fixe et glacial, elle semblait étudier les fibres grossières de son organisation morale au travers de la loupe de maître Floh.

Après tout, elle supportait ses assiduités comme un mal nécessaire, car au bout de six semaines l'apprenti pharmacien conduisit la belle Cora au pied des autels, où ils reçurent la bénédiction nuptiale. Cora était admirablement chaste et sévère sous son costume de mariée. Elle avait l'air calme, indifférent, ennuyé comme toujours, elle traversa la foule avide, d'un pas aussi mesuré qu'à l'ordinaire, et promena sur les curieux ébahis son œil sec et scrutateur. Quand il rencontra ma figure morne et

flétrie, il s'y arrêta un instant et sembla dire : Voici un homme qui est incommodé d'un catarrhe ou d'un mal de dents.

Pour moi, j'étais si désespéré que je sollicitai mon changement...

G. S.

(G. Sand?)





MADE ELISABETH

MADAME ÉLISABETH.

Philippine-Marie-Hélène de France, Madame Élisabeth, sœur de Louis XVI, née à Versailles le 3 mai 1764, fut le dernier enfant du Dauphin, fils de Louis XV. Privée de son père et de sa mère avant de les avoir connus, elle fut confiée aux soins de la comtesse de Marsan, gouvernante des enfants de France, pour qui elle conserva toujours la plus tendre vénération et la plus touchante reconnaissance. Le respectable abbé de Montégut, mort à Chartres en 1794, fut son instituteur, et mérita par ses soins l'honorable confiance que son élève eut toujours en lui.

Madame Élisabeth n'avait pas reçu de la nature, comme Madame Clotilde, sa sœur, cette douceur et cette flexibilité de caractère qui rendent les vertus faciles. Elle annonçait plus d'un trait de ressemblance morale avec le duc de Bourgogne, l'élève de Fénelon; l'éducation et la piété agirent sur elle comme sur ce prince; les leçons et les exemples dont on l'entoura l'ornèrent de toutes les qualités, de toutes les vertus, et ne lui laissèrent, de ses premiers penchants, qu'une aimable sensibilité, de vives impressions et une fermeté qui semblait faite pour les malheurs terribles auxquels le ciel la réservait. Dès les premières années de sa jeunesse, au milieu des séductions de la flatterie et des dangers de la grandeur, elle fit remarquer la justesse de sa raison et la droiture de son cœur, par le choix des personnes auxquelles elle accorda sa confiance et sa protection. Des femmes distinguées par leurs sentiments et par leur conduite devinrent ses amies intimes; des hommes d'un caractère recommandable, des serviteurs dévoués, partagèrent cette bienveillance. Au milieu de ce respectable cortége, brillante de jeunesse et de beauté, Madame Élisabeth s'avançait dans sa royale carrière comme un ange de paix, de bienfaisance et de vertu. La France entière applaudissait à tant de qualités; M. de Bausset, évêque d'Alais, les célébra dans un discours plein de charme et de sensibilité qu'il adressa, en 1786, à cette jeune princesse, au nom des États du Languedoc.

Chaque jour on aurait pu citer un trait de la piété ou de la charité de madame Élisabeth; la reconnaissance en révélait quelques-uns; sa modestie en a dérobé le plus grand nombre. On n'a point oublié que, pour doter une jeune personne qu'elle honorait de son amitié, elle obtint du roi son frère d'employer à cet usage, pendant plusieurs années, le présent de diamants qu'il lui faisait aux étrennes, et qu'elle ne voulut pas laisser remplacer. Lorsque le dérangement des finances obligea de songer à des projets de

réforme, Madame Élisabeth fit venir le premier écuyer et demanda que les premiers chevaux supprimés dans les écuries du roi fussent les siens; elle exigea en même temps le secret sur ce sacrifice qui la privait de son exercice favori. Lorsqu'elle se dérobait à la représentation et aux hommages d'une cour qui l'adorait, c'était, ou pour se rendre à Saint-Cyr, dont elle encourageait les pensionnaires les plus recommandables, ou pour se livrer, dans sa maison de Montreuil, à l'intimité de ses amis et à de douces études. C'était là que le savant et respectable Lemonnier, premier médecin, lui donnait des leçons de botanique, science qu'elle aimait avec ardeur et qu'elle cultivait avec succès. Pleine de respect pour le roi son frère, elle ne se mêlait jamais des affaires du gouvernement ni des intrigues de la cour, et ne prêtait son appui qu'à des personnes sans reproche.

De si hautes qualités devaient faire rechercher la main de Madame Élisabeth par tous les princes de l'Europe. On croit, en effet, qu'il fut successivement question de son mariage avec un prince de Portugal, avec le duc d'Aoste, et avec l'empereur Joseph II. Des raisons politiques mirent des obstacles à ces diverses unions, qu'elle ne parut pas regretter.

En 1789, un hiver long et rigoureux lui donna l'occasion d'exercer son active bienfaisance: elle épuisa tous ses moyens pour arracher à la misère ou à la mort les malheureux qui ne pouvaient résister à l'âpreté du froid. Mais un fléau plus terrible allait la livrer elle-même aux plus affreuses calamités, et faire ressortir dans tout leur éclat la force, la résignation, la générosité de son âme.

L'orage qui grondait depuis quelques années sur la France s'amoncela bientôt autour du trône et de la famille royale, et le 14 juillet 1789 ouvrit cette série de scènes sanglantes. Madame Élisabeth, forcée de porter ses regards et son attention

sur les événements politiques, jugea dès lors avec sagacité toutes les circonstances qui se pressaient devant elle et les conséquences qui pouvaient résulter de chaque événement. Liée au sort du roi et de la reine, dévouée à leurs enfants, elle se prépara à traverser la révolution, en s'attachant à leurs malheurs, en partageant toutes leurs disgrâces. Toutefois ses conseils prirent un caractère de force et de fermeté qui prouvait l'étendue de ses vertus et la rectitude de son jugement. Elle conjura souvent le roi d'user de son autorité, et d'opposer, tandis qu'il en était encore temps, une digue au torrent révolutionnaire.

Le 5 octobre, lorsqu'une populace, ivre de vin et de fureur, se porta sur Versailles, Madame Élisabeth insista pour que le roi s'éloignât; elle sauva plusieurs gardes-du-corps de la rage populaire, et ne cessa de leur témoigner sa reconnaissance pour leur dévouement, son inquiétude pour leurs dangers. Elle fut conduite à Paris avec la famille royale, et les applaudissements qu'elle entendit prodiguer au roi ranimèrent un instant ses espérances; sa noble fermeté imposa souvent silence aux prétentions séditieuses de la garde nationale, aux propos menaçans des factieux; mais elle connut bientôt toute la violence du parti qui menaçait le trône, et l'inutilité des faibles barrières que l'indulgence du roi cherchait à lui opposer. Ce prince venait d'exiger de ses tantes de s'éloigner de cette scène tumultueuse; il aurait voulu que Madame Élisabeth les accompagnât: elle refusa d'obéir, et se dévoua, près de son frère et de son roi, à tous les dangers dont elle le voyait entouré. Dès lors, elle assista aux conseils secrets que la famille royale était forcée de tenir pour examiner les partis qu'il y avait à prendre dans des moments aussi périlleux.

Madame Élisabeth fut initiée dans le projet du départ pour Montmédy, et partagea les fatigues, les dangers et les humiliations de ce voyage. Elle a, depuis, assuré qu'un secret pres-

sentiment lui avait fait craindre la fatale arrestation dès le moment de son départ, et qu'elle croyait avoir reconnu un des chefs de la garde nationale, qui se glissait, à la faveur des ténèbres, dans le corridor que le roi et sa famille traversèrent en sortant des Tuileries. De retour au milieu de ses geoliers, Madame Élisabeth, moins surveillée que le roi, trouva le moyen d'entretenir, par quelques serviteurs dévoués, une correspondance suivie avec les princes ses frères, sortis de la France à diverses époques.

Cependant chaque jour les dangers augmentaient, et son courage, sa piété, sa résignation semblaient s'accroître en même temps. La journée du 20 juin 1792 les fit paraître dans tout leur éclat. Une populace effrénée ayant pénétré de tous côtés dans les appartements des Tuileries pour se porter aux dernières violences contre la famille royale, Madame Élisabeth parut devant les factieux à côté du roi; on la prit pour la reine, et déjà le fer de ces monstres la menaçait sans qu'elle songeât à les détromper. Un de ses écuyers, le chevalier de Saint-Pardoux, se jeta au devant des cannibales, en s'écriant: « Non, » ce n'est pas la reine. — Pourquoi les détromper, dit » Madame Élisabeth, vous leur auriez épargné un plus grand » crime. » Pendant trois heures elle partagea les dangers du roi, et la fermeté de son ame ne l'abandonna point.

Le 10 août suivit de bien près cette affreuse journée. Au milieu du carnage et de l'incendie, Madame Élisabeth quitta les Tuileries avec le roi et la famille royale pour se rendre à l'assemblée nationale, auprès des factieux qui tramaient sa perte. Renfermée pendant le reste du jour dans la loge des journalistes, elle entendit prononcer la déchéance de Louis XVI, passa trois autres journées, non moins cruelles, dans l'enceinte des bâtiments de l'assemblée, et fut conduite au Temple, où nulle personne de sa maison ne put obtenir de la suivre.

Madame Élisabeth, oubliant ses privations et ses propres maux, ne songea qu'à diminuer ceux du roi et de la reine; elle devint comme une seconde mère pour leurs enfants, et descendit pour eux aux soins les plus délicats. L'aspect de tant de vertus n'amollit pas le cœur des hommes farouches qui la gardaient. L'outrage, les vexations, les reproches portaient sur elle comme sur les siens; on lui refusait les secours que réclamait sa santé; ses discours, ses regards mêmes étaient épiés.

Séparée totalement du roi, pendant son procès, elle ne le revit que pour recevoir ses adieux; scène déchirante qui devait encore se renouveler le 2 août 1793, lorsque la reine fut enlevée du Temple pour être conduite à la Conciergerie, et de là, sur l'échafaud. Madame Élisabeth ne put éviter l'infâme interrogatoire auquel donna lieu une circonstance de cet exécrable procès, et la pudeur d'une fille de Saint-Louis fut forcée de répondre aux obscènes questions du crime et de la rage en délire.

Restée seule avec Madame, fille du roi (on leur avait enlevé le dauphin dès le mois de juillet de cette fatale année), Madame Élisabeth ne s'occupa plus que d'entretenir dans le cœur de sa nièce l'amour de toutes les vertus.

Cette affreuse captivité durait depuis vingt et un mois, et devenait de jour en jour plus étroite et plus rigoureuse, lorsque, le 9 mai 1794, on vint arracher Madame Élisabeth des bras de sa nièce. Accablée d'injures, traînée dans un fiacre, elle est conduite à la Conciergerie, et, le lendemain, jugée, condamnée, exécutée. En marchant à la mort, elle ne cessa d'exhorter à la résignation, au repentir, les autres victimes qui devaient périr aussi. Les femmes qui se trouvèrent avec elle, et dont on la força de voir le supplice, la saluèrent avec respect en passant devant elle; elle les embrassa avec une touchante affection, et ne cessa d'adresser ses prières au ciel qu'au moment où sa mort termina cette horrible scène. Madame Éli-

sabeth avait trente ans. Ses restes furent portés près de Monceau, et confondus avec ceux qu'on entassait chaque jour après ces sanglantes exécutions.

M. La Salle.



